

**FNA 1312 -
Pieuvres -
Christopher Stork**

Christopher Stork

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

PIEUVRES



fleuve noir

CHRISTOPHER STORK

PIEUVRES

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière– Paris-VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1984 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-02674-3

CHAPITRE PREMIER

De la terrasse, entourée d'hibiscus et de magnolias, qui dominait l'océan d'une bonne centaine de mètres, la vue était splendide, aussi bien sur l'intérieur de l'île où se multipliaient les canyons et les sommets montagneux couverts d'arbres, que sur la mer où, tout le long d'une côte hérissée de petits récifs et dentelée de calanques rocheuses, les vagues venaient s'écraser en longs panaches iridescents.

— Quelle merveille ! s'exclama Cecil Ferguson en promenant un regard extasié autour d'elle ; on se croirait au bout du monde !

Le visage maigre et ingrat de Melinda Ryde se contracta en une grimace presque haineuse.

— L'ennui, c'est que nous sommes au bout du monde ! répondit-elle, aigrement.

— Comment ? s'exclama sa voisine ; mais on voit distinctement les lumières de la côte ! Ce doit être San Juan Capistrano là-bas ?

— Oui. Et, un peu plus au nord, c'est Long Beach et Los Angeles, répondit Mrs. Ryde sur le même ton ; encore faut-il y arriver !

La jeune fille qui se tenait à côté d'elle, vêtue d'une courte tunique de toile multicolore, protesta :

— Maman, tu exagères ! Nous sommes reliés au continent par tout un réseau de bateaux et de petits avions de tourisme. En moins de deux heures, nous pourrions nous trouver en plein milieu de Hollywood.

— C'est cela que je voulais dire, Suzan, répliqua sa mère ; « nous pourrions »... à la condition que la mer soit bonne, que les vents soient favorables... et que ton père et toi, vous acceptiez d'aller sur le continent. L'ennui, c'est que l'idée ne vous en vient jamais et que, quand quelque chose se passe là-bas, vous avez systématiquement quelque chose à faire ici... ou à votre maudite station de San Nicolas !

Les joues roses de la jeune fille, encadrées par de longs cheveux blond cendré, s'empourprèrent et ses yeux bleu lavande eurent une lueur de colère. Elle ouvrit la bouche puis, d'un effort, se força au silence.

— Où est San Nicolas ? demanda Cecil Ferguson avec hâte.

Mrs. Ryde tendit le bras vers l'ouest.

— Là-bas, à une centaine de kilomètres, répondit-elle ; tout ce que vous pouvez en voir d'ici, c'est le phare qui signale l'entrée de la base sous-marine. Je vous le dis, ma chère : nous sommes vraiment au milieu de nulle part ! Enfin ! Ça m'apprendra à avoir épousé une espèce de Robinson Crusoé et de lui avoir donné une fille qui est son

Vendredi ! Si nous rentrions au salon ? Il me semble que nos verres sont vides.

« Et, en ce qui te concerne, ils feraient aussi bien de le rester ! » pensa Suzan Ryde en regardant s'éloigner sa mère d'un pas un peu hésitant. Elle suivit pourtant les deux femmes dans la salle de séjour où deux hommes d'une cinquantaine d'années semblaient discuter avec passion, en fumant l'un et l'autre une pipe devant une haute cheminée où pétillait un feu de bois.

L'un d'eux, étonnamment maigre, des cheveux gris retombant en mèches désordonnées sur un front bombé, au-dessus d'un long visage tanné de marin, était en train de s'exclamer en riant :

— Un ordinateur biologique, Lew ! Je n'arrive même pas à concevoir ce que cela peut être !

L'autre, petit, chauve, ses yeux noirs démesurément grossis par d'épaisses lunettes de myope, haussa les épaules.

— C'est pourtant simple, Tom ! Jusqu'à présent, nous, informaticiens, nous nous efforcions d'introduire un certain nombre de données à l'intérieur d'un système fabriqué d'avance, en l'occurrence, les microprocesseurs, soit encore les fameuses « puces ». Maintenant, nous essayons de créer des protéines originales, faites, en quelque sorte, sur mesure et dont la nature même serait d'être des circuits ultra-miniaturisés. Ces protéines pourront fonctionner beaucoup plus vite que les cellules du cerveau humain, pratiquement à la vitesse de la lumière. De plus une « puce biologique » d'un millimètre carré pourra, théoriquement, contenir plus d'un milliard de circuits. En les superposant sur plusieurs dimensions, nous devrions un jour arriver à une densité de composants de l'ordre de dix milliards par millimètre cube de matière. Ce n'est pas fantastique ?

— Absolument fantastique ! dit Melinda Ryde d'un ton narquois ; mais ce qui l'est plus encore, c'est que vous autres, scientifiques, sembliez à ce point incapables de parler d'autre chose que de vos sciences respectives ! Que puis-je vous servir à boire, messieurs les génies ?

— L'ennui, poursuivit Lew Ferguson qui ne l'avait pas entendue, c'est que nous ne sommes pas encore arrivés à mettre au point des molécules organiques qui puissent répondre aux besoins du bio-ordinateur de demain. Les cellules nerveuses ordinaires nous fondent, si j'ose dire, sous les doigts. Trop petites et trop fragiles, semble-t-il. Il nous faudrait des cellules géantes, des fibres nerveuses d'une taille qui ne se trouve pas chez l'homme...

Thomas Ryde sursauta :

— Des fibres nerveuses géantes ? Mais, Lew, je...

— Voulez-vous à boire, oui ou non ? interrompit Mrs. Ryde de sa voix aigre.

Les deux hommes se tournèrent vers elle comme s'ils venaient seulement de découvrir sa présence. Une lueur confuse passa dans les yeux myopes de Ferguson qui se leva à demi.

— Mille excuses, Melinda, murmura-t-il avec un sourire timide ; quand deux vieux amis comme Tom et moi se retrouvent, après tant d'années, ils ont tendance à oublier le monde qui les entoure.

— Surtout lorsqu'ils ont, comme vous, suivi des directions aussi opposées, dit Cecil Ferguson d'une voix enjouée.

C'était une petite femme un peu boulotte dont le visage parsemé de taches de rousseur semblait marqué par une bonne humeur perpétuelle.

— Qui aurait dit, poursuivit-elle, quand vous usiez ensemble vos fonds de jeans sur les bancs de Stanford, que vous vous consacriez un jour à des domaines aussi différents que l'informatique pour Lew et, pour Tom, le... la...

— Disons la biologie sous-marine pour aller vite, acheva Ryde en riant ; mais il est de fait, mon vieux Lew, que nous devons être assommants pour ces dames !

— Pas pour moi ! assura Suzan en lançant un coup d'œil de défi à sa mère.

Tom Ryde se leva et vint embrasser sa fille sur le front.

— Ah ! toi, c'est différent ! dit-il avec une tendresse évidente ; je n'ai jamais connu une jeune personne de ton âge qui s'intéresse autant à la science et aussi peu à... tout le reste, y compris à tous ces superbes play-boys bien bronzés qui te font de l'œil quand tu vas à la plage.

— Aucun play-boy ne plaira jamais à Suzan, assura Mrs. Ryde d'une voix de plus en plus pâteuse ; ni d'ailleurs aucun homme ! Pour faire battre son petit cœur, il faut avoir au moins huit bras, deux yeux comme des soucoupes et un bec de perroquet !

— Maman, je t'interdis..., commença Suzan d'une voix furieuse.

Son père lui serra doucement la main puis, d'un ton exagérément cordial, s'exclama :

— Au fait, Suzan ! Si tu nous présentais ton petit ami ?

La jeune fille fronça les sourcils.

— Je ne sais vraiment pas si cela intéressera Cecil et Lew, murmura-t-elle.

— Mais si, mais si ! assura Thomas Ryde ; Nico est un personnage qui fascine tous ceux qui l'approchent !

— Nico ? demanda Cecil Ferguson d'un air intrigué.

— C'est le surnom que Suzan a donné à sa dernière conquête, expliqua Ryde en riant ; il s'agit d'une pieuvre que nous avons pêchée dans les parages de l'île San Nicolas. Mais le mot « pêchée » est impropre. Je devrais dire que Suzan l'a littéralement ramenée à la

base au bout d'une laisse et l'a apprivoisée comme un toutou.

— Vous voulez dire que vous avez une de ces bêtes ici même ? s'exclama Cecil Ferguson en regardant autour d'elle avec une sorte d'inquiétude.

Thomas Ryde et Suzan éclatèrent de rire en même temps.

— Rassurez-vous, Cecil, Nico n'a pas encore été admis au salon, précisa le biologiste.

— Manquerait plus que ça ! hoqueta sa femme en vidant d'un trait la moitié de son verre.

— Encore qu'il en soit parfaitement capable et qu'il s'y tiendrait mieux que certaines personnes ! dit Suzan, agressive ; mais il se trouve bien mieux dans sa piscine particulière où il s'est construit sa maison.

— Sa maison ? répéta Lew Ferguson d'un air intrigué.

Ryde lui donna une grande claque sur l'épaule.

— Venez voir le spectacle, il le mérite vraiment, assura-t-il ; mais il faudra vous donner la peine de descendre jusqu'à la cave. C'est là que j'ai installé Nico, en même temps qu'une partie de mon laboratoire.

— Tu as donc deux labos ! s'étonna Ferguson ; un à la base de San Nicolas et un autre chez toi ?

Ryde eut un sourire malicieux.

— Tu sais ce que c'est, mon vieux Tom, murmura-t-il ; quand ces messieurs de l'U.S. Navy viennent mettre un peu trop souvent le nez dans mes comptes-rendus de recherches, je trouve un prétexte quelconque pour venir continuer mes travaux ici... mais en paix !

L'informaticien poussa un long soupir.

— Tu en as, de la chance ! murmura-t-il ; nous aussi, nous avons ces messieurs sur le dos, sauf qu'il s'agit du Pentagone et des différents services de renseignements de l'armée... Mais tu me donnes une idée, Tom ! J'ai bien envie de me construire un petit labo rien qu'à moi dans le fond de mon jardin. Tu serais d'accord, chérie ? ajouta-t-il en se tournant vers sa femme.

Cecil eut un sourire indulgent.

— Tout ce que tu voudras, Lew, répondit-elle, pourvu que tu n'abîmes pas mes massifs de bégonias.

— Eh bien, allons-y ! dit Ferguson ; tu viens, Melinda ?

— Certainement pas ! cria cette dernière ; je n'ai que trop vu cette horrible bête !

Le quatuor s'engagea en silence dans l'escalier qui descendait à la cave. Celle-ci était de dimensions imposantes et divisée en plusieurs compartiments distincts. Le ressac des vagues contre le rocher y était très nettement audible.

— Nous sommes un peu au-dessous du niveau de la mer, expliqua Ryde ; ce qui m'a permis de creuser ce conduit que vous voyez là et par lequel on peut aisément changer l'eau dans la piscine de Nico... Il

en profite d'ailleurs pour aller faire de petites promenades dans l'océan quand il se sent un peu seul !

— Vous voulez dire qu'il est libre de sortir d'ici... et qu'il y revient ? s'exclama Cecil Ferguson.

— Mais bien sûr ! affirma Suzan ; c'est sa maison ici ! Il l'a construite de...

Elle s'interrompt et pouffa.

— J'allais dire : de ses mains, ajouta-t-elle ; de ses huit bras, bien entendu. Et puis il sait qu'ici, il trouvera toujours de la nourriture, et que, de plus, il y est attendu... et aimé.

— Aimé ? répéta Cecil Ferguson avec stupéfaction ; vous prétendez que vous éprouvez vraiment de... de l'affection pour cet animal ?

— J'y suis profondément attachée et c'est tout à fait réciproque, déclara la jeune fille d'un air de défi.

— Voyons donc cette merveille, proposa Lew Ferguson.

— Par ici, dit Ryde en se dirigeant vers le fond de la cave et en tournant un interrupteur.

Ils se trouvèrent bientôt rassemblés tous les quatre devant une petite piscine de quelques mètres carrés de superficie. Sous la surface étincelante de l'eau, on devinait vaguement un trou rocheux dont le bord était à demi fermé par une rangée de pierres rondes ainsi que des débris divers, morceaux de poterie, fragments de ferrailles et de coquillages.

— Nico est très soigneux, commenta Suzan, non sans une certaine ironie ; dès qu'il a fini un repas, il repousse les restes à l'extérieur de sa maison et en fait cette sorte de palissade que vous voyez.

— Mais... mais je vois une carapace de langouste, murmura Cecil Ferguson d'une voix étranglée.

— Oui. Je la lui ai donnée ce matin, répondit la jeune fille.

— Pauvre bête ! souffla Cecil.

Suzan lui jeta un regard ironique.

— Pourquoi ? Vous n'aimez pas la langouste ? demanda-t-elle.

— Si, bien sûr, mais...

— Eh bien, Nico aussi, figurez-vous ! Et il la mange beaucoup plus proprement que vous et moi ! D'abord, pour la tuer, il ne la plonge pas vivante dans l'eau bouillante. Il la paralyse à l'aide de son venin et ce n'est que lorsqu'elle est totalement inconsciente qu'il commence son repas. Et il n'en laisse pas une miette, je peux vous le garantir !

— Mais où est-il, enfin, ce Nico ? demanda Lew Ferguson en se penchant.

— Il doit dormir, ou digérer, ou les deux, répondit Suzan ; mais je vais le faire sortir.

Elle plonge le bras dans la piscine, en direction du trou rocheux, et agita la main devant lui, en écartant les doigts selon un rythme bien

précis. Quelques secondes se passèrent. Enfin, un filament grisâtre se coula hors du trou, tâtonna un instant, puis se posa sur le poignet de la jeune fille autour duquel il s'enroula. Cecil Ferguson poussa un petit cri effrayé.

— Je vous en prie, dit Suzan d'un ton sec ; si vous avez peur, ne le montrez pas. Car votre peur pourrait le gagner et il ne sortira pas de sa maison. Il n'y a rien à craindre, d'ailleurs. Nico est, tout simplement, en train de me serrer la main. Mais, comme je n'en ai que deux et qu'il a huit bras, cela peut prendre un certain temps.

Un deuxième tentacule venait de se joindre au premier, puis un troisième.

— Mais ces ventouses, ces ventouses, balbutia Cecil Ferguson, les yeux écarquillés ; elles ne vous font pas mal ?

— Au contraire, dit la jeune fille ; elles me caressent. C'est comme autant de petits baisers. Au fond, Nico est en train de me faire sa cour, ajouta-t-elle avec un rire un peu nerveux ; et, maintenant qu'il m'a bien reconnue, il va se montrer... Regardez...

Une masse grise, de la taille d'une tête d'homme venait en effet d'apparaître à l'entrée du trou. À première vue, on aurait dit une sorte de capuchon de moine. Mais il était surmonté par deux excroissances bien visibles, deux masses globuleuses dans lesquelles s'ouvraient d'immenses yeux jaunâtres barrés d'un trait vertical noir qui était la pupille.

— Observez ce regard, murmura Suzan en tirant lentement vers elle la pieuvre vers la surface ; et dites-moi s'il n'y a pas quelque chose de fascinant dans la manière dont il se fixe sur nous. Comme s'il réfléchissait, essayait de comprendre, de raisonner. Pourquoi sommes-nous là ? se demande-t-il ; sommes-nous hostiles ou bienveillants à son égard ? Mais il m'a vue et reconnue, il sait donc qu'il n'a rien à craindre.

La masse flasque apparut bientôt tout entière à la surface de la piscine, ses tentacules largement étalés autour d'elle. Les yeux pédonculés se posèrent tour à tour sur chacune des personnes présentes. Soudain, comme ils rencontraient le visage horrifié de Cecil Ferguson, le gris du corps se nuança d'une teinte rose et les tentacules s'enroulèrent autour du capuchon en un geste de protection.

— Il a senti que vous aviez peur et qu'il vous dégoûtait, dit la jeune fille d'un ton sec ; en fait, il a lu dans vos pensées ! Détournez-vous, Cecil ! Ou, mieux encore, éloignez-vous de la piscine ! Cette couleur rose prouve que votre peur le gagne. Si cela continue, il va devenir rouge vif et retourner se terrer dans sa maison.

Elle avança très lentement la main en direction du capuchon et y passa les doigts en une sorte de caresse. Deux des tentacules s'enroulèrent autour de son bras. La teinte rose pâlit peu à peu, vira au

gris, puis se nuança d'un bleu-violet profond tandis que des plaques nacrées naissaient sur les côtés et que des reflets couleur rubis couraient le long des tentacules.

— Là, elle est rassurée, murmura Suzan en continuant sa caresse, et elle est en train de nous le dire dans son langage. Car je suis persuadée que ces luminescences correspondent à un langage. Je suis d'ailleurs en train d'essayer de le décoder, mais c'est affreusement difficile.

— Il vous faudrait un de mes ordinateurs, murmura Lew Ferguson, comme fasciné ; vous prétendez donc que ces animaux sont doués d'intelligence ?

— Je ne le prétends pas, je l'affirme ! s'exclama Suzan.

— Et nous en avons toutes les preuves, ajouta Thomas Ryde ; les pieuvres de cette taille ont au moins cent quatre-vingts millions de neurones et trois cerveaux ou, si vous préférez, un cerveau trilobé. Quant à leurs fibres nerveuses, certaines sont géantes, d'un diamètre de cinquante à cent fois plus gros que celui des fibres nerveuses de l'homme. Leur influx peut atteindre vingt mètres par seconde.

Ferguson tressaillit.

— Des fibres nerveuses géantes, répéta-t-il d'une voix rauque ; mais c'est exactement cela qu'il nous faut pour nos bio-ordinateurs ! Tom, il faut que nous parlions de tout cela. Je sens que nous venons de mettre la main, par hasard, sur quelque chose de considérable.

CHAPITRE II

Le commodore Sigmund W. Schneider se pencha sur les feuillets qu'il tenait à la main et dut faire un effort pour ne pas grimacer. Il se serait laissé couler à pic, à la barre de son aviso, le *Titania*, plutôt que d'admettre que sa vue baissait mais le fait était là : le texte qui se trouvait devant lui n'était guère qu'un magma informe de caractères indéchiffrables et il dut l'éloigner de dix bons centimètres avant qu'il ne reprenne sens.

— Messieurs, dit-il de sa voix un peu éraillée, nous sommes rassemblés ici...

Un murmure courut dans l'assistance, ponctué de quelques rires pointus. Le commodore releva la tête et considéra d'un air inquiet le groupe qui lui faisait face dans le mess de la base. Ils avaient, incontestablement, l'air d'être tous identiques dans leur combinaison blanche, marquée de l'écusson de l'U.S. Navy. Mais, non moins incontestablement, certaines chevelures bouclées, noires, blondes ou rousses, et certains renflements – dont quelques-uns d'assez gracieux, au niveau de la poitrine – démontraient que son préambule était incomplet. Le commodore Schneider rougit sous son hâle.

— Excusez-moi, mesdames, se hâta-t-il d'ajouter ; ce n'est pas que j'oublie votre présence aimable et efficace parmi nous, mais il se fait que, dans la marine, nous avons rarement l'occasion d'avoir affaire à vous...

Cette fois, l'éclat de rire fut général et le commodore devint ponceau.

— Je veux dire : pour des raisons de service, ajouta-t-il précipitamment ; nous sommes donc rassemblés ici pour célébrer, entre nous, un événement important : l'adjonction, à notre matériel, d'un appareil nouveau et de type révolutionnaire qui devrait contribuer puissamment à l'extension de nos recherches. Cet appareil est, comme vous le savez sans doute tous et toutes déjà, un ordinateur biologique qui devrait nous permettre d'entrer plus étroitement en contact avec la faune sous-marine que nous avons pour mission d'entraîner à certaines tâches. L'engin en question est fondé sur le principe de...

Il s'interrompt à nouveau. Les lettres dansaient devant ses yeux et il sentait des gouttes de sueur se former sous son képi blanc. Schneider prit une brusque décision.

— Je suis, malheureusement, incapable de comprendre un traître mot au texte que l'on m'a donné à vous lire, dit-il d'un ton rogue ; et, quand un vieux marin comme moi sent qu'il n'a plus la barre en main, il est normal qu'il la passe à quelqu'un d'autre de plus qualifié. Aussi dois-je demander au professeur Thomas Ryde, le responsable scientifique de cette base, de venir poursuivre cet exposé à ma place...

Une rumeur de sympathie s'éleva dans la salle tandis que le commodore descendait de l'estrade et tendait la liasse de feuillets à Ryde qui s'approchait de lui en souriant.

— Merci, commodore, dit le savant ; je vous promets de faire de mon mieux. Mais, moi non plus, je ne suis pas certain de pouvoir tenir la barre jusqu'au bout dans cette sorte de croisière. Aussi vais-je faire appel à un coéquipier qui est, en même temps, notre invité d'honneur. Je parle du professeur Lew Ferguson, spécialiste en informatique. Lew, si tu veux bien me rejoindre...

L'interpellé s'avança à son tour avec un sourire timide. Son crâne chauve, ses grosses lunettes de myope, ses gestes gauches et, plus que tout, le costume civil froissé qu'il portait, contrairement à tous les autres, provoquèrent une nouvelle vague d'hilarité dans l'assistance. Ryde n'en tint aucun compte.

— Je vais commencer, dit-il d'une voix joviale, par un bref rappel de ce que sont nos activités actuelles dans cette base. Après quoi, je passerai prudemment le flambeau à mon éminent ami et collègue, Lew Ferguson. Mesdames et messieurs, que faisons-nous ici ? Nous étudions la biologie sous-marine, comme l'indique la plaque qui figure à l'entrée du port de l'île San Nicolas. En fait, nous nous efforçons tous, chacun à des niveaux différents, d'utiliser certaines espèces animales aquatiques de manière à les faire participer à des actions défensives ou offensives contre un ennemi éventuel, un ennemi qui viendrait de la mer.

Cette fois, un silence total s'était établi dans le mess.

— Je ne vais pas ici et maintenant résumer nos travaux, ce serait tout à fait inutile, poursuivit Ryde ; des dauphins poseurs de mines sur la coque d'un sous-marin jusqu'aux otaries chargées de détecter les dispositifs électroniques d'une soucoupe plongeante, en passant par l'orque épaulard et la baleine, il n'est guère d'animaux marins dont nous n'ayons tenté de nous servir avec des résultats plus ou moins heureux, il faut le reconnaître.

Un sourire ironique détendit son visage tanné.

— Apparemment, le problème est toujours le même, que ce soit entre les hommes et les animaux ou entre les hommes eux-mêmes. Et ce problème s'appelle : communiquer. Comment faire comprendre à un dauphin, si intelligent et si bien entraîné soit-il, ce que nous attendons de lui ? Comment, ensuite, interpréter les informations qu'il

nous ramène ? Des centaines de procédés ont été employés avec des succès divers. Jusqu'au jour où nous avons commencé à nous intéresser aux pieuvres.

Son sourire s'accroît.

— Pourquoi avons-nous attendu si longtemps pour prendre contact avec cette espèce et, plus généralement, avec les céphalopodes de tous genres ? demanda-t-il ; peut-être à cause de l'espèce de terreur que la légende et la littérature ont, depuis toujours, entretenue autour de ces êtres. Des écrivains comme Jules Verne ou Victor Hugo ont beaucoup fait pour qu'ils soient considérés comme des monstres. Heureusement pour eux et pour nous, des scientifiques comme J. Z. Young, Cousteau, Gilpatric, Goldsmith, Katharina Mangold-Wirz, j'en passe et non des moindres, nous ont, par leurs recherches et leurs expériences, démontré que les céphalopodes, et particulièrement les pieuvres, n'avaient rien de redoutable, bien au contraire, et que certaines espèces étaient même infiniment plus proches de l'homme et de son intelligence que nous ne l'avions jamais imaginé. Nous savons tous ici que la pieuvre, pour ne parler que d'elle, possède des facultés d'analyse et de déduction, d'assimilation et de raisonnement qui la placent au sommet du règne animal et que, dans certains domaines, elle possède des facultés qui dépassent les nôtres, en matière d'hypnose, par exemple, ou de communications de type extrasensoriel...

Quelques murmures se firent entendre dans l'assistance. Ryde leva la main.

— Je sais, dit-il, que ceci est encore très controversé, même parmi nous, et je n'irai pas plus avant sur ce terrain. Il n'empêche que nous avons tous pu constater que les variations lumineuses qui se produisent chez une pieuvre semblent bien correspondre à une sorte de langage, un langage qu'il nous a été jusqu'ici impossible de décrypter. Il n'empêche aussi qu'avec ses fibres nerveuses géantes et l'influx qui y passe, la pieuvre dispose de pouvoirs psychiques dont nous avons pu observer les effets sans arriver à en comprendre le fonctionnement. Le problème qui se pose avec les pieuvres est donc identique à celui que j'évoquais il y a un instant : celui de la communication.

Il se tourna vers Lew Ferguson qui, à ses côtés, avait l'air plus timide et plus embarrassé que jamais.

— L'ordinateur, poursuivit Ryde, paraissait pouvoir résoudre ce problème et Dieu sait que nous nous en sommes servis fréquemment. Je n'ose plus compter le nombre de fois où j'ai été importuner mon ami Ferguson pour lui demander de poser, à ses machines, des questions plus ou moins intelligentes. Je dois reconnaître ici, publiquement, qu'il ne m'a jamais dit que mes questions étaient

idiotes...

Quelques rires s'élevèrent dans la salle.

— Mais ses machines l'ont fait à sa place, enchaîna Ryde en riant, lui aussi ; et elles avaient raison ! Car comment, par exemple, traduire en données informatiques le langage coloré des pieuvres ? Comment décrire, toujours en termes d'informatique, les facultés psychiques d'un animal dont, en définitive, nous ignorons tout, ou presque ? Bref, comment passer du concret à l'abstrait par l'intermédiaire des microprocesseurs ? Ces questions sont restées sans réponse jusqu'au jour où, presque par hasard, le professeur Ferguson m'a parlé de ses recherches sur l'ordinateur biologique et où, de mon côté, j'ai mentionné, fortuitement, l'existence, chez les pieuvres, de fibres nerveuses géantes. Tout s'est passé alors comme si deux pièces d'un puzzle, à première vue sans rapports entre elles, s'emboîtaient tout à coup à la perfection et prenaient un sens... Et c'est maintenant que je vais donner la parole à Lew Ferguson qui est infiniment mieux placé que moi pour vous expliquer ce qui est arrivé ensuite.

Il donna une petite tape amicale sur l'épaule de l'informaticien et redescendit de l'estrade pour aller s'asseoir au premier rang de l'assistance. Ferguson promena autour de lui un regard un peu effaré et toussota pour s'éclaircir la gorge.

— Le professeur Ryde vous a parlé des problèmes de communication, dit-il enfin d'un ton hésitant ; ils sont illustrés à la perfection par ce qui se passe ici, en ce moment. Je me trouve, en effet, amené à tenter de vous faire comprendre des choses que je ne suis pas certain de bien comprendre moi-même.

Toute l'assistance se mit à rire. Ferguson eut un mouvement de surprise, puis un sourire illumina son visage candide.

— Vous avez tous entendu parler des « puces », dit-il, ces microprocesseurs de quelques centimètres carrés sur lesquels on imprime un nombre toujours croissant de données. Notre effort jusqu'ici allait dans deux directions à la fois : miniaturiser de plus en plus le support, c'est-à-dire la « puce » et, en même temps augmenter sans cesse le nombre d'informations qu'elle pouvait contenir. Nous sommes ainsi arrivés à entasser quatre cent cinquante mille composants élémentaires sur une « puce » d'un millimètre carré.

Il y eut quelques exclamations stupéfaites dans l'auditoire.

— Mais, poursuivit Ferguson qui semblait très à l'aise maintenant, plus nous avançons dans ce sens et plus nous nous approchons de ce que nous appelons le « mur du micron ». Il tombe en effet sous le sens que nous ne pourrions pas continuer ainsi à miniaturiser à l'infini. La micro-électronique s'est donc engagée dans une impasse. D'autre part, nous avons constaté que, plus la miniaturisation est poussée et le nombre de données augmenté, plus la communication – toujours

elle ! – avec la machine devient difficile. Autre impasse qui double, si j’ose dire, la première.

Il retira soudain ses lunettes et se mit à en essuyer les verres avec soin.

— C’est alors, reprit-il, que certains informaticiens ont imaginé une approche entièrement différente du problème, et ceci grâce aux progrès de la biologie moléculaire. Pourquoi, se sont-ils demandé en substance, ne pas nous servir de la matière vivante elle-même, par exemple d’une protéine, comme d’un microprocesseur ? Il s’agit, en somme, de remplacer la « puce » en silicone par une molécule. Et là, les perspectives qui s’ouvrent à nous deviennent prodigieuses. Pour citer un récent article : « La feuille d’une plante verte contient dix millions d’éléments électroniques de plus au millimètre carré qu’une “puce” ordinaire. Une “puce” biologique de 1 millimètre carré pourrait, théoriquement, contenir plus d’un milliard de circuits. »

Un silence profond s’était maintenant établi dans la salle. Le savant passa un mouchoir sur son crâne chauve.

— Restait, bien entendu, à découvrir la ou les protéines qui nous permettraient de fabriquer des ultra-circuits moléculaires. Je passe sur les nombreux essais qui ont été faits avec les polylysines, les oligonucléotides, les peptides, etc.

Le commodore Sigmund Schneider se pencha vers son voisin, l’enseigne de vaisseau Rock Pringle.

— Rock, souffla-t-il, si je fais mine de m’endormir, promettez-moi de me pincer !

— À vos ordres, monsieur, murmura l’enseigne, impassible ; permettez-moi, toutefois, de vous demander de me faire la même faveur dans le cas inverse.

— Promis ! ricana Schneider.

— Tous ces travaux sont actuellement en cours, continuait paisiblement le professeur Ferguson, et je ne me risquerais pas à formuler le moindre pronostic sur les résultats que l’on pourrait en attendre. Tout ce que je peux dire, c’est que mon groupe, à Stanford, a choisi une autre approche : se servir, pour créer une « puce » biologique, d’un axone, c’est-à-dire d’une cellule nerveuse humaine. Nous pensions, en effet, que la nature de ces cellules et l’influx des fibres qui les contiennent, faciliteraient leur transformation en « biopuce ». Je vous le dis tout de suite : nous nous sommes trompés ! Les axones humains ne résistent pas à une certaine surcharge d’informations et, lorsque l’on tente de leur en fournir davantage, ils les rejettent purement et simplement, comme... comme...

Il devint un peu rouge et prit un air penaud.

— Je m’excuse pour la trivialité de la comparaison mais je n’en trouve pas de plus évidente : ils les rejettent comme un estomac déjà

encombré expulserait tout supplément de nourriture et de boisson. Nous étions, une fois de plus, dans l'impasse...

Ses yeux noirs se fixèrent sur Thomas Ryde qui lui souriait.

— C'est alors, dit l'informaticien, qu'au cours d'une conversation à bâtons rompus avec mon ami Ryde, l'idée salvatrice a surgi et que, comme il le disait tout à l'heure, deux pièces du puzzle se sont mises en place. Cela s'est fait, je m'en souviens fort bien, au moment où Ryde a parlé des fibres nerveuses géantes des pieuvres et de leur volume, qui est de cinquante à cent fois plus élevé que chez l'homme. En outre leur influx peut atteindre vingt mètres par seconde mais une stimulation adéquate porterait cette vitesse à 330 mètres-seconde, soit la vitesse du son, et, par la suite, à 300 000 kilomètres-seconde, la vitesse de la lumière. J'ajoute qu'en approfondissant le problème, à partir, notamment, des travaux de M. et M^{me} Chalazonitis, du musée océanographique de Monaco, nous avons établi que chaque cellule fonctionnait non seulement comme élément d'ordinateur potentiel mais qu'elle était aussi un émetteur et un récepteur à modulation de fréquence. Selon la formule du commandant Cousteau : « Quand une cellule parle, les autres écoutent. Le cerveau est ainsi le siège d'un dialogue électrique permanent. »

Le commodore Schneider n'y tint plus.

— Professeur, dit-il de sa voix éraillée, êtes-vous en train de nous dire que les pieuvres sont bien plus intelligentes que nous ?

Les gros yeux noirs de Ferguson se posèrent sur lui avec gravité.

— Ce n'est certainement pas ce que je suis en train de vous dire, monsieur, dit lentement le savant ; d'abord parce qu'il faudrait définir l'intelligence, ce qui est loin d'être fait. Ce que j'affirme, c'est que les pieuvres, et les céphalopodes en général, possèdent une forme d'intelligence, quoi que ce puisse être. Supérieure à la nôtre ? Non. Différente, en ce qu'elle utilise des facultés que nous ne possédons pas ou que nous n'avons pas pris la peine de développer. Il reste qu'à partir des fibres nerveuses géantes que le professeur Ryde m'a permis d'utiliser, nous sommes arrivés à créer le premier ordinateur biologique de ce temps : Le voici !

Il se tourna vers la table qui occupait le centre de l'estrade et, d'un geste, désigna l'objet qu'elle portait : c'était une sorte de sphère aplatie aux deux bouts, comme un ballon de rugby dont elle avait la taille. Ferguson retira l'étoffe noire qui la recouvrait et, aussitôt, des exclamations stupéfaites montèrent dans la salle. La sphère, en effet, commençait à émettre une vague luminescence ambrée. Puis des nervures multicolores se mirent à parcourir sa masse, faite d'une espèce de gelée translucide, contenue dans une coque de matière plastique.

— On dirait une de ces sculptures psychédéliques ! grommela le

commodore Schneider.

Lew Ferguson eut un sourire un peu ironique.

— Il y a de ça, commodore, répondit-il ; à cette différence près que celle-ci est vivante.

— Vivante ! répéta Schneider, les yeux ronds ; vous voulez dire qu'elle est en fonctionnement ? Mais comment ? Je ne vous ai pas vu la brancher.

— Aucun besoin de la brancher, assura le savant ; elle se nourrit de sa propre énergie ou, plus exactement, de celle qui provient des lampes de cette pièce, de la chaleur ambiante, du son de vos voix, des influx nerveux qui passent, en ce moment, dans vos cerveaux, etc. Pour fonctionner, comme vous dites, c'est-à-dire pour vivre, elle n'a pas plus besoin d'être branchée que... que vous-même, commodore !

Schneider rougit. Devant lui, la sphère continuait à varier sans cesse de couleurs : des filaments dorés striaient des masses bleu azur que reliaient entre elles des spirales rougeâtres.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? grommela le commodore ; on dirait un écran de télévision déréglé !

Ferguson se permit un petit rire goguenard.

— La comparaison est assez exacte, commodore, répliqua-t-il ; c'est un écran de télévision déréglé qui attend qu'on le mette au point.

— Alors qu'attendez-vous ? demanda Schneider ; que l'on y comprenne quelque chose, au moins ! D'abord, où est le clavier de commande ?

— Il n'existe pas, commodore. Cet ordinateur biologique se commande à la voix. Posez-lui une question, il vous répondra.

— Que je sois damné si..., commença le commodore d'un ton exaspéré ; bien, ajouta-t-il d'une voix plus calme. Voici ma question. Vous êtes prêts ?

— Nous sommes prêts, assura Ferguson en appuyant sur l'une des extrémités du cylindre allongé.

— Où sommes-nous ? demanda Schneider.

Plusieurs gerbes lumineuses jaillirent au centre de l'engin, se rassemblèrent en une série d'anneaux circulaires qui se confondirent peu à peu et, avec une stupeur indicible, le commodore entendit sa propre voix lui répondre :

— Nous sommes au Centre de recherches océanographiques de San Nicolas, par 33 degrés 15 de latitude nord et 15 degrés 56 de longitude est. Désirez-vous des renseignements complémentaires ?

— Nom de Dieu ! s'écria Schneider ; mais c'est ma voix que je viens d'entendre ! C'est un effet d'écho ou quoi ?

— Nullement, commodore, assura Ferguson ; il se fait simplement qu'en enregistrant votre question, cet instrument a, du même coup, analysé les composants sonores de votre voix et s'en est servi pour

vous répondre. Elle en ferait autant pour moi, pour le professeur Ryde, pour chacune des personnes qui se trouvent dans cette salle et lui poseraient une question.

Schneider se tassa un peu plus sur sa chaise et secoua la tête, les yeux fixés sur l'étrange sphère où le ballet des couleurs continuait à se dérouler.

— C'est un assez joli tour de force, admit-il enfin ; mais du diable si je m'attendais à quelque chose de ce genre... Une question quand même, professeur Ferguson. Mais c'est à vous que je la pose, pas à votre... machine : à quoi peut-elle bien servir ?

Thomas Ryde se leva en souriant.

— Je demande la permission de répondre moi-même, dit-il ; en ce qui nous concerne, l'utilisation de ce bio-ordinateur est évidente. Nous allons le mettre en contact avec nos pieuvres pour qu'il décode leur langage coloré et détecte d'autres facultés éventuelles. Nous pourrions ainsi converser directement avec nos pensionnaires et non plus communiquer avec elles par les moyens rudimentaires que nous utilisons jusqu'ici. Nous serons en mesure de leur assigner des missions précises et compliquées dans le domaine de la défense et, éventuellement, de l'attaque sous-marine. Mais, surtout, nous apprendrons enfin qui elles sont, ce qu'elles font, ce qu'elles pensent...

Le commodore sursauta.

— Parce que vous croyez vraiment que ces... ces bestioles pensent ! s'exclama-t-il.

— J'en ai la conviction intime, répondit Ryde ; et si je devais m'apercevoir du contraire, ce serait... la plus grande déception de ma vie ! Mais je ne voudrais pas avoir l'air de ne prêcher que pour ma chapelle, ajouta-t-il avec un clin d'œil amical en direction de Ferguson ; nous sommes les premiers bénéficiaires de ce bio-ordinateur, et je t'en remercie encore, Lew. Mais les laboratoires de Stanford sont en train d'en construire d'autres, beaucoup d'autres, qui serviront à une quantité de gens. Pensez donc, par exemple, à ce que l'on pourrait réaliser, à l'aide de « puces » biologiques en matière de greffes et de prothèses ! Les aveugles verront à nouveau, les sourds retrouveront l'ouïe !

Son visage tanné devint soudain d'une gravité singulière.

— Et, au-delà, poursuivit-il, les perspectives sont immenses, presque infinies. Je cite ici James McAlear, un des pionniers de la technique des biocircuits : « Lorsque nous aurons placé dans un centimètre cube un million de milliards d'éléments bioélectroniques ultra-miniaturisés, réuni les éléments de mémoire existants dans l'ensemble des ordinateurs qui ont été construits dans le monde jusqu'ici, il suffira d'y placer toutes les connaissances de l'humanité et de les connecter par un relais bioélectrique à notre cerveau et nous aurons ainsi accès à

tout ce que les hommes ont appris depuis deux mille ans... »

Un silence plana sur la salle. Le commodore Sigmund Schneider demeura tassé sur sa chaise, comme écrasé par ce qu'il venait d'entendre et de voir, puis se redressa lentement, se leva, et fit face aux deux savants qui se tenaient côte à côte devant lui.

— Vous avez fait un sacré travail, tous les deux, dit-il de sa voix éraillée ; mais il me semble que ce n'est qu'un début... et j'espère que, de l'autre côté, ils ne sont pas en train de se livrer aux mêmes recherches... Parce que ce que nous tenons là, messieurs, ce n'est pas loin d'être l'arme absolue !

Une lueur de contrariété passa dans les yeux noirs de Ferguson.

— Je ne me suis pas préoccupé de cet aspect des choses, commodore ! répondit-il d'un ton sec.

— Et vous avez raison, mon vieux ! s'exclama le commodore en lui tendant la main ; c'est à vous, les scientifiques, de trouver les choses. Et c'est à nous, les militaires, de les exploiter pour le plus grand bien de notre sécurité et de notre puissance... Au fait, professeur, vous lui avez donné un nom, à votre engin ?

Ferguson eut un sourire furtif.

— Bien sûr, dit-il ; puisqu'elle répond à toutes les questions qu'on lui pose, nous l'avons baptisée : la Pythie.

CHAPITRE III

Les deux marins qui se trouvaient sur la plateforme d'observation, située juste au-dessus du tunnel sous-marin reliant l'océan à l'intérieur de la base, et fouillaient l'horizon à l'aide de leurs jumelles de nuit poussèrent ensemble la même exclamation :

— Les voilà !

— Juste à l'heure pour la soupe ! ajouta l'un d'eux avec ironie ; je me demande quel genre d'horloge elles peuvent avoir dans le ventre, ces sales bêtes.

— Ne me parle pas de ce qu'elles ont dans le ventre, grommela l'autre ; rien que l'extérieur suffit à me donner envie de partir ! Regarde-moi ces horreurs !

De longues masses sombres approchaient rapidement de l'île San Nicolas. Le capuchon grisâtre était à peine visible dans la pénombre, mais le sillage des tentacules se distinguait nettement à la surface de l'eau.

— Vivement qu'elles soient bouclées dans leurs cages et qu'on n'en parle plus jusqu'à demain ! murmura l'un des deux hommes ; à moins que je n'en rêve cette nuit. Ça m'arrive de plus en plus souvent...

Son compagnon le dévisagea un instant en silence.

— Tu ne tournes pas rond, Joe, murmura-t-il ; tu devrais demander ton transfert...

— Quoi, mon transfert ! s'exclama l'autre ; on voit que tu n'as ni femme, ni enfants, Harry ! Ça paie bien ici et c'est pour ça que j'y reste malgré tout ! Un transfert, sans blague ! Pour me retrouver sur un garde-côte à faire la chasse aux contrebandiers de hasch ou de coco et risquer ma peau, en plus, pour moitié moins !

— O.K. ! O.K. ! fais à ton idée, dit Harry en se dirigeant vers le poste de garde ; mais, moi, je te dis que tu ne tournes pas rond !

Il enclencha une manette. Un écran de télévision s'alluma au-dessus de sa tête et l'intérieur du tunnel apparut. C'était un long boyau taillé en pleine roche et bordé, de part et d'autre, de grottes peu profondes. Dans l'eau noire qui miroitait sous les rayons des projecteurs, une première pieuvre surgit, puis une autre, et une autre encore. Elles se dirigèrent chacune vers une des grottes et s'y enfoncèrent. Le reste du troupeau – une vingtaine de bêtes en tout – suivit le mouvement.

Quand elles furent toutes entrées dans leurs abris respectifs, Harry abaissa une autre manette et, instantanément, de lourds panneaux

métalliques coulissèrent, tous en même temps, et fermèrent hermétiquement l'entrée de chaque grotte. Les réflecteurs s'éteignirent.

— Et voilà, murmura Harry : bon appétit et bonsoir, les petites ! Je me demande, ajouta-t-il en ressortant du poste de garde, pourquoi on prend la précaution de les boucler ainsi pour la nuit, puisque, chaque soir, elles reviennent ici de leur plein gré.

— Sans doute pour qu'il ne leur prenne pas la fantaisie d'aller se promener à l'intérieur de la base, répondit Joe ; tu imagines, mon pote, si tu te réveillais avec une de ces têtes de cauchemar au-dessus de la tienne !

— Il paraît qu'elles ne sont pas dangereuses, dit Harry.

— Pas dangereuses ! cria Joe ; avec ces huit tentacules et toutes ces ventouses qui te pompent le sang ! Et ce bec de perroquet ! Tu l'as déjà vu, ce bec ? Et leur poche à venin paralysant ?

— Toi, tu es en train de te préparer un autre joli rêve ! ricana Harry ; allez ! laisse tomber et viens plutôt boire un verre au mess. C'est moi qui paie !

L'un suivant l'autre, ils s'engagèrent dans l'escalier étroit qui descendait à l'intérieur de la base.

Dans le tunnel sous-marin où régnait une obscurité totale, une vague luminescence naquit soudain au fond d'une des grottes. Quelque chose bougea lentement, rampa sur le sol couvert de débris divers, s'allongea peu à peu en direction du panneau métallique, le tâta sur toute sa longueur, atteignit l'endroit où le pêne télécommandé était enfoncé dans la gâche. Un filament ténu se glissa dans l'interstice minuscule. Il y eut un déclic.

La luminescence augmenta. La pieuvre déroula un autre de ses tentacules et l'appliqua contre le panneau qui se mit à s'ouvrir sous la pression des ventouses collées contre lui. D'autres lueurs apparurent dans les grottes voisines, de nouveaux déclics retentirent. L'eau du tunnel sous-marin frissonnait maintenant au passage de longues formes oblongues qui se dirigeaient les unes vers les autres en émettant une lumière de plus en plus forte.

Puis des couleurs apparurent, au niveau des yeux d'abord, d'un bleu azuré bordé de nacre, puis sur les capuchons dont les côtés prenaient une teinte rouge flamme. Le reste du corps et la naissance des tentacules étaient parcourus de reflets chatoyants et de zébrures argentées.

Les pieuvres avaient formé, au centre du tunnel, une sorte de ronde où les tentacules se nouaient et se dénouaient avec des mouvements presque caressants. Et, chaque fois qu'elles prenaient ainsi contact, d'autres couleurs encore se créaient, se répondaient. L'étrange ballet se poursuivit ainsi pendant plusieurs minutes. Puis l'une des pieuvres

se détacha de la ronde et prit la direction de l'entrée du tunnel et de la mer. Elle fut aussitôt rejointe par une autre qui l'enlaça en devenant rouge vif. Les deux poulpes semblèrent ainsi lutter un instant. Puis l'un prit le dessus et ramena l'autre vers le cercle. Après un bref échange de couleurs, le groupe tout entier se dirigea vers l'autre extrémité du tunnel, celle qui communiquait avec l'intérieur de la base et était fermée, elle aussi, par un panneau coulissant.

La pieuvre qui venait en tête l'ouvrit aussi aisément que ceux qui se trouvaient à l'entrée des grottes et l'entrebâilla en silence. Un filet de lumière blanche surgit. Instantanément, toutes les couleurs s'effacèrent dans le tunnel. La première pieuvre colla ses ventouses contre le panneau qui s'écarta un peu plus. Alors, avec une vitesse stupéfiante, la pieuvre se coula dans l'orifice étroit et disparut, aussitôt suivie par les autres.

*

* *

— Tu as l'air bien nerveuse, dit Mrs. Ryde d'un ton pincé à sa fille Suzan qui, debout sur la terrasse, regardait obstinément en direction de l'île San Nicolas.

— Il faut dire que le temps est à l'orage, remarqua Thomas Ryde en s'épongeant le front ; j'espère que nous n'allons pas vers la tempête. L'hélicoptère ne pourra pas venir nous chercher demain.

— Ce qui vous ferait une journée de congé bien gagnée ! fit remarquer Melinda Ryde d'une voix acide ; et qui nous permettrait de passer quelques heures en famille... Il y a si longtemps que cela ne nous est pas arrivé, ajouta-t-elle avec un interminable soupir.

— Oh ! Maman, je t'en prie ! jeta Suzan en revenant dans la salle de séjour ; les heures que nous passons en famille n'ont rien d'agréable et tu le sais mieux que personne ! Elles sont surtout pour toi l'occasion de nous faire d'amers reproches, à papa et à moi ! Surtout après le troisième ou le quatrième bourbon !

— Voyons, Suzan, voyons, protesta doucement Thomas Ryde ; ce n'est pas une manière de t'adresser à ta mère !

La jeune fille rougit et balbutia, les yeux baissés.

— Excuse-moi, maman...

— C'est vrai, d'ailleurs, que tu parais nerveuse, poursuivit son père en la dévisageant ; qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? Des ennuis ?

Suzan secoua ses longues boucles blondes.

— Je n'appellerai pas ça des ennuis, dit-elle ; tout simplement, je... je n'aime pas les expériences auxquelles tu vas te livrer à la base. Ce... cet ordinateur me fait horreur !

Thomas Ryde se mit à rire.

— Horreur ! s'exclama-t-il ; comment peut-on avoir horreur d'une simple boîte de matière plastique qui contient de la gelée

moléculaire ? Et cet instrument va peut-être nous permettre enfin d'entrer en communication avec nos chères pieuvres. Je m'étonne que cela ne te réjouisse pas autant que moi ! Tu vas pouvoir avoir d'interminables conversations avec Nico, tu t'imagines !

La jeune fille se raidit.

— Je ne te laisserai certainement pas te servir de Nico pour ces... manipulations ! s'exclama-t-elle ; je sais qu'il détesterait ça ! D'ailleurs, il l'a déjà senti.

— Senti quoi ? demanda le savant, les yeux ronds.

— Que tu préparais quelque chose contre lui et ses semblables ! J'ai été le voir tout à l'heure. Il est... bizarre, comme s'il avait peur, comme s'il se méfiait de moi. Je... je suis sûre qu'il a deviné quelque chose.

— Elle est folle ! s'écria Mrs. Ryde ; j'ai une fille folle ! Croire qu'une pieuvre puisse deviner ce qui se passe dans nos têtes, c'est... Non, vraiment Suzan, tu exagères ! Tu t'es tellement entichée de ce maudit animal qu'il y a des jours, je te jure, où l'on pourrait croire que tu es amoureuse de lui !

Une vive rougeur enflamma soudain les joues roses de la jeune fille. Elle ouvrit la bouche pour répondre puis sortit de la pièce en courant. Mrs. Ryde vint se planter devant son mari, les poings sur les hanches.

— Eh bien ! voilà où nous en sommes ! dit-elle d'une voix hargneuse ; ah ! tu peux dire que tu as fait du beau travail, Tom ! Tu l'as si bien mêlée à tes fichus travaux qu'elle en est comme envoûtée ! Une fille comme elle, si belle, si intelligente, si attirante, qui pourrait plaire à tant d'hommes et trouver parmi eux un excellent mari qui lui ferait de beaux enfants... Mais non ! Elle ne pense qu'à ces affreux monstres, elle ne parle que d'eux, elle ne vit que pour eux !

Elle vida d'un trait le verre qu'elle tenait à la main et le remplit aussitôt. Puis elle eut un rire hoquetant.

— Un de ces jours, annonça-t-elle d'une voix pâteuse, tu vas te retrouver grand-père d'une portée de petits calmars !

Thomas Ryan hocha la tête et se leva.

— Tu es ivre comme d'habitude, Melinda, murmura-t-il d'un ton las ; tu ferais mieux d'aller te coucher. Moi, je vais voir ce que je peux faire pour Suzan.

Il sortit à son tour de la pièce, descendit rapidement l'escalier qui conduisait à son laboratoire souterrain et à la piscine de Nico. Il ouvrit la porte et demeura un moment figé sur le seuil : Suzan, entièrement nue, flottait à la surface de la piscine, étroitement enlacée par les tentacules de la pieuvre.

— Suzan ! hurla le savant en se précipitant.

La jeune fille ne répondit pas. Elle avait les yeux grands ouverts, fixés sur ceux de Nico, et paraissait plongée dans une sorte de transe.

— Suzan ! Sors de là tout de suite ! ordonna Ryde en se penchant vers elle et en tendant la main.

Un tentacule s'enroula brusquement autour de son poignet tandis que le capuchon de la pieuvre devenait rouge vif et se relevait de façon menaçante. Ryde vit apparaître le bec corné, très semblable à celui d'un perroquet, la langue hérissée de pointes, les glandes salivaires qui contenaient le venin. « Il va me mordre ou m'injecter son poison », songea le savant avec une soudaine terreur.

Il tira de toutes ses forces en criant :

— Nico ! Nico, c'est moi ! Tu ne me reconnais donc pas ?

Les yeux pédonculés se tournèrent lentement vers lui. La pupille rectangulaire était tellement dilatée qu'elle envahissait presque entièrement la cornée. Ryde se sentit saisi de vertige. Ces yeux lui disaient quelque chose. Il sentait se former, dans son cerveau, des bribes de pensées confuses, où revenaient sans cesse le thème de « peur » et de « danger ».

— Il n'y a ni peur, ni danger, dit-il en se forçant au calme ; mais tu risques de faire du mal à Suzan si tu la serres ainsi...

Quelques interminables secondes se passèrent. Puis, brusquement, la pieuvre détacha ses tentacules du poignet de Ryde et du corps de sa fille et, d'un mouvement vif comme l'éclair, plongea dans sa « maison » et disparut. Le savant se pencha, saisit Suzan entre ses bras, la sortit de sa piscine et la déposa doucement sur le sol.

La jeune fille demeura immobile, les yeux toujours ouverts, fixant on ne savait quoi dans le vague. Ryde agita la main devant eux. Suzan ne cligna même pas les paupières. Puis un frisson la parcourut tout entière. Elle poussa un gémissement, se redressa et eut un cri horrifié :

— Mais qu'est-ce que je fais là, toute nue ? lança-t-elle d'une voix aiguë.

— Viens ! Viens te réchauffer là-haut et passer des vêtements secs, dit son père en lui tendant la main.

Il dut presque la porter jusqu'à sa chambre et la laissa un instant seule pour aller prendre, dans la salle de séjour, une bouteille de bourbon et deux verres. Quand il revint dans la chambre de Suzan, la jeune fille était étendue sur son lit, revêtue d'un peignoir de bain, ses cheveux blonds enroulés dans une serviette-éponge, et fumait une cigarette.

Elle jeta sur la bouteille que tenait son père un coup d'œil étonné et fronça les sourcils.

— Alors ? Nous nous mettons à boire, nous aussi ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

Ryde s'assit au bord de son lit, remplit un verre et le lui tendit.

— Il y a des occasions où cela s'impose, dit-il d'un ton jovial.

Suzan but une petite gorgée, toussa et fit la grimace.

— C'est infect ! déclara-t-elle en posant le verre sur la table de nuit ; et maintenant, dis-moi, s'il te plaît, ce qui m'est arrivé...

Le savant sursauta.

— Comment ? s'exclama-t-il ; tu ne le sais donc pas ?

— Tout ce que je sais, c'est que je suis descendue voir Nico, furieuse de ce que maman avait dit. Je me suis approchée de sa piscine. Il est venu tout de suite à ma rencontre, m'a regardée et... ça s'arrête là...

Ryde dut faire un énorme effort pour empêcher sa main de trembler. « Hypnotisée, se dit-il ; hypnotisée par sa pieuvre... et avec un ordre post-hypnotique de ne plus se souvenir de rien au réveil. Dois-je lui dire ce que j'ai vu ? Pourquoi pas ? Cela ne peut pas lui faire de mal... »

— Quand je suis arrivé dans la cave, dit-il, je t'ai aperçue, toute nue, dans la piscine, en compagnie de Nico qui t'entourait de ses tentacules. Tu avais les yeux fixés sur les siens et tu ne m'as même pas entendu lorsque, je t'ai appelée. Mais Nico, lui, m'a entendu et a failli m'attaquer quand il a vu que je voulais t'enlever à lui. Ce n'est qu'en lui criant mon nom que j'ai réussi à lui faire lâcher prise... »

Suzan était devenue très pâle.

— Pourquoi Nico a-t-il fait une chose pareille ? murmura-t-elle ; est-ce que tu crois qu'il voulait me tuer ?

— Certainement pas... Mais peut-être te communiquer quelque chose...

— Comment ?

Ryde hocha la tête.

— Je ne vois pas d'autres mots que « transmission de pensée », dit-il gravement ; Nico m'a regardé pendant quelques instants et j'ai senti... je ne sais comment dire... j'ai senti passer les concepts de « peur » et de « danger ». Sans doute voulait-il te parler de la même chose, mais plus en détail...

Suzan posa soudain la main sur son front. Son visage se crispa.

— Je ne me souviens de rien, souffla-t-elle... Attends ! Si ! Est-ce que le nom de Hokkaido te dit quelque chose ?

— Oui, bien sûr, c'est le nom d'une île japonaise où se tiennent les jeux Olympiques de Sapporo. Il y a aussi une base océanographique.

— Il faut en savoir plus, dit la jeune fille avec véhémence ; tout vient de là...

— Tout quoi ?

— Tout le mal que redoute Nico... et les autres, là-bas, à San Nicolas, dans l'océan, partout où il y a des pieuvres...

CHAPITRE IV

Le capitaine Charles Delanay, de la Naval Intelligence, dévisagea Thomas Ryde avec curiosité.

— Ce qui se passe à la base océanographique de Hokkaido ? répéta-t-il avec une certaine ironie ; mais c'est aux Japonais qu'il faudrait aller poser la question, mon cher professeur !

— C'est ce que j'ai fait, capitaine, répondit Ryde en souriant ; du moins j'en ai parlé à certains collègues japonais, j'ai écrit ou téléphoné à d'autres. Le résultat a chaque fois été identique : le silence ou, dans le meilleur des cas, des phrases vagues et embarrassées. Comme s'il était arrivé, là-bas, quelque chose que tout le monde préfère ignorer ou oublier. C'est pourquoi je suis venu vous demander si les services de renseignements de la marine américaine étaient au courant.

Delanay regarda rêveusement la lettre signée par le commodore Sigmund Schneider qui autorisait le professeur Thomas Ryde à prendre connaissance de certains dossiers « classifiés » ou « top secret ».

— Vous pouvez vous vanter de m'avoir donné bien du mal, professeur, murmura le capitaine.

— J'en suis navré.

— Et vous m'avez fait avaler des tas de poussières, en plus, ajouta Delanay en riant ; car les renseignements que nous possédons sur la base océanographique de Hokkaido ne datent pas d'hier ! Ils remontent à 1945.

— À la fin de la guerre ! s'exclama Ryde.

— Exactement. Et ils ont d'ailleurs un rapport direct avec la fin de cette guerre. Ces renseignements proviennent essentiellement de prisonniers américains que certains services japonais détenaient dans un camp situé non loin de la base océanographique. Ils ont pu être, en partie, vérifiés auprès de la population locale, ce qui ne leur confère pas pour autant un caractère d'authenticité absolue. Si, donc, certaines révélations que je vais vous faire vous paraissent invraisemblables, je le comprendrais très bien.

Le capitaine attira vers lui l'épais dossier à couverture marron qui se trouvait sur son bureau et l'ouvrit.

— Je ne vais pas vous infliger la lecture de tout ceci, dit-il ; je me bornerai à vous communiquer les faits les plus notables. Vous savez comme moi – et même mieux que moi, étant spécialiste en la matière

— que, depuis très longtemps, les Japonais sont amateurs de pieuvres, de calmars, de nautilus, bref de divers céphalopodes qu'ils considèrent comme une nourriture de choix. Au point d'avoir créé de véritables « fermes » sous-marines où ils élèvent les espèces qui les intéressent. Plusieurs régions de Hokkaido se sont ainsi consacrées à ce genre d'élevage.

Thomas Ryde inclina la tête sans mot dire.

— Il se fait, poursuivit Delanay, qu'en 1944, un service spécial de la marine japonaise a fait évacuer tous les villages d'une de ces régions pour y installer, prétendument, une base océanographique.

— Pourquoi « prétendument » ? s'étonna le savant ; cette base existe toujours et j'ai eu plusieurs contacts avec elle.

— Sans doute, professeur. Mais les activités de cette base en 1944 n'avaient rien à voir avec des recherches océanographiques. En vérité ce service spécial a repris à son compte les « fermes » sous-marines où l'on élevait des céphalopodes, mais non pas pour en faire l'élevage...

Son visage aux traits rugueux se durcit tout à coup.

— En fait, ceux qui, à l'époque étaient nos ennemis ont entrepris de dresser les céphalopodes et surtout les pieuvres, en vue de les faire... disons : participer à leur effort de guerre. Mais cet entraînement ne consistait pas à envoyer des pieuvres détecter nos sous-marins ou à poser des mines sur leur coque. D'une manière assez paradoxale, les spécialistes japonais ont exercé leurs pieuvres à vivre sur terre...

Ryde sursauta.

— Sur terre ? s'exclama-t-il ; je ne dis pas que cela soit impossible mais je ne comprends pas du tout l'utilité de...

— Vous allez comprendre très vite, professeur, assura Delanay ; ces mêmes spécialistes ont également habitué leurs... pensionnaires à absorber de la nourriture carnée, essentiellement du mouton.

Le professeur eut un geste d'incompréhension.

— Là, je ne vous suis plus du tout, capitaine, murmura-t-il ; pourquoi apprendre à une pieuvre à manger du mouton ?

— Pour en faire un animal carnassier, mais c'est presque une lapalissade, répondit Delanay ; et vous verrez dans un instant à quoi tendaient ces expériences effectivement curieuses. En même temps, il semble que lesdits spécialistes aient étudié les pouvoirs hypnotiques dont les pieuvres disposeraient...

— Dont elles disposent, rectifia Ryde ; nous avons travaillé sur ce point, nous aussi.

— Mais pas avec les mêmes intentions, du moins je l'espère, riposta le capitaine d'un ton grave ; car cet ensemble de travaux ne visait à rien d'autre qu'à terroriser les prisonniers américains qui se trouvaient dans un camp proche de la base. Ces prisonniers étaient, bien entendu, très mal traités, mal nourris, battus, victimes de toutes sortes de

sévices, pour ne pas dire de tortures. Mais, malgré tout cela, ils refusaient systématiquement de livrer à leurs bourreaux le moindre renseignement qui aurait pu leur être utile, ce qui est tout à leur honneur. Mais quel homme, fût-il le plus pur des héros, résisterait à un... tête-à-tête avec une pieuvre ?

— Quoi ? cria Thomas Ryde en se penchant en avant.

Delanay hocha la tête.

— Oui, professeur, c'est ce qui s'est passé là-bas, et pis encore. Les techniciens japonais ont d'abord essayé d'expérimenter les pouvoirs hypnotiques des pieuvres sur certains prisonniers. Les résultats semblent avoir été plutôt décevants. Alors on a utilisé la terreur, l'horreur pure. On a enfermé un prisonnier dans un enclos en compagnie d'une pieuvre qui se déplaçait sur le sol en se servant de ses tentacules et on l'a obligé à regarder cette pieuvre dépecer puis dévorer un mouton. Il y aurait déjà de quoi rendre fou l'homme le plus brave et plusieurs prisonniers ont, en effet, perdu la raison devant ce spectacle effroyable. Mais cela ne suffisait pas encore...

— Ne me dites pas..., commença le savant en devenant très pâle.

Delanay inclina la tête.

— Si, dit-il d'une voix un peu rauque ; ils ont donné un homme, un homme vivant, à manger à une pieuvre, sous les yeux de plusieurs prisonniers. Les nerfs de certains ont craqué, qui ne le comprendrait ? Ils ont parlé, donné des renseignements sur certains de nos dispositifs de l'époque. D'autres, au contraire, connaissant le sort qui les attendait, ont décidé de tenter de s'évader coûte que coûte. Quelques-uns y sont parvenus et ont été miraculeusement recueillis par nos forces. Ils ont fait le récit de ce qui se passait à la base de Hokkaido et ont d'ailleurs, les malheureux, eu beaucoup de mal à être crus. Mais leurs témoignages correspondaient si exactement que les plus hautes autorités ont pris la décision...

Il s'interrompt tout à coup et regarda Ryde dans les yeux.

— Ce que je vais vous dire maintenant, professeur, relève du secret d'État. Sachez que les abominations qui ont eu lieu à la base de Hokkaido ne sont pas étrangères à la décision de Washington de lâcher une bombe atomique sur Hiroshima et une autre sur Nagasaki. Car il ne pouvait être question de laisser l'ennemi donner ainsi nos hommes en pâture à ces monstres, ni, d'ailleurs, de constituer avec ces mêmes monstres, des formations armées dont la seule vue aurait jeté la panique dans nos troupes.

Thomas Ryde se passa lentement une main sur le visage.

— On dit que Dieu a créé l'homme à son image, murmura-t-il ; mais si l'homme, à son tour, agit de telle sorte que les animaux lui ressemblent dans ce qu'il a de plus mauvais, cette planète n'est pas loin de sa perte.

Il redressa la tête.

— Car les pieuvres ne sont pas des monstres ! affirma-t-il avec force ; elles ne sont ni agressives, ni meurtrières. Les monstres, ce sont ceux qui les ont ainsi transformées !

— Je ne demande qu'à vous croire, répondit Delanay d'un air conciliant ; mais, en étudiant ce dossier, plusieurs questions me sont venues à l'esprit. La première étant, bien entendu : qu'est-ce qui se passe aujourd'hui à la base de Hokkaido ? Certains revanchards de la marine japonaise – et nous savons qu'il en existe – ont-ils repris les expériences de 1945 ?

— Vous êtes mieux placé que moi pour être informé sur ce point, me semble-t-il, dit Ryde ; les services de renseignements de la marine devraient pouvoir...

— Ils ne sont arrivés à rien jusqu'à présent, avoua le capitaine ; ceux de nos hommes qui surveillent la base n'y ont vu que ce que l'on voit habituellement dans un endroit de ce genre. Mais rien n'interdit de penser qu'il existe une partie secrète de la base où n'ont accès que quelques initiés. Mais une autre idée m'est venue à l'esprit : quelle est la durée moyenne de la vie d'une pieuvre ?

— Elle était de trois à cinq ans, répondit Ryde ; mais nous sommes parvenus à la doubler, ou presque, notamment en améliorant la qualité de leur alimentation, en protégeant leurs œufs contre les prédateurs et, surtout, en les nettoyant.

— En les nettoyant ? répéta Delanay, les sourcils froncés.

— Au sens strict, précisa le savant avec un sourire ; les céphalopodes en général, et les pieuvres en particulier, sont littéralement envahis par des parasites qui se fixent dans leurs branchies et dans leurs reins. Il en existe de plusieurs sortes mais les plus dangereux sont des vers microscopiques, appelés dicyémides.

— Je vois, dit le capitaine qui, c'était évident, pensait à autre chose ; donc, même en estimant à dix ans la vie d'une pieuvre, on doit admettre que quatre générations, au moins, ont passé, depuis la création des monstres carnassiers de Hokkaido.

— Oui, à peu près, répondit Hyde.

— Et, selon vous, serait-il possible que ces êtres se transmettent leurs caractères acquis d'une génération à l'autre ?

Le savant tira de sa poche une courte pipe de bruyère qu'il se mit à bourrer consciencieusement avant de répondre :

— Ce n'est pas exclu, a priori. Nous savons, d'une part, que les pieuvres possèdent une mémoire, ainsi que la faculté de raisonner à partir d'expériences vécues, et, d'autre part qu'elles peuvent communiquer entre elles, non seulement par contact direct et ce que j'appelle le « langage coloré », mais aussi...

Il hésita et mit un certain temps à allumer le fourneau de sa pipe.

— Mais aussi par télépathie ou, si vous préférez, par transmission de pensée et, ceci, à des distances considérables. Mais, ajouta-t-il aussitôt, ceci n'est qu'une hypothèse personnelle que l'ensemble de mes collaborateurs est loin de partager. J'estime, pour ma part, que, grâce à leurs fibres nerveuses géantes et l'influx que celles-ci véhiculent, les pieuvres disposent d'une sorte de réseau de communication par modulation de fréquence qui pourrait, théoriquement, s'étendre à la Terre entière... Je parle, bien entendu, de la partie de la Terre qui est immergée, c'est-à-dire quelque trois cent soixante millions de kilomètres carrés de notre planète.

Le visage aux traits anguleux de Delanay devint pensif.

— Donc, si l'on accepte vos hypothèses, murmura-t-il sans regarder son interlocuteur, on peut imaginer que les pieuvres carnassières de Hokkaido aient pu faire bénéficier de leurs... connaissances les générations qui les ont suivies et qu'en outre ces connaissances ont été communiquées à l'ensemble des pieuvres et, plus généralement, des céphalopodes du monde entier.

La pipe de Ryde grésilla.

— Cela pourrait s'imaginer, en effet, répondit-il à mi-voix.

Le capitaine eut un geste nerveux.

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce que cela risquerait d'impliquer pour les hommes, professeur Ryde ? demanda-t-il d'une voix tendue ; une armée colossale, innombrable, cauchemardesque qui, dans les profondeurs abyssales, préparerait l'invasion du globe ?

Thomas Ryde retira sa pipe de sa bouche et eut un sourire contraint.

— Je crois sincèrement que vous allez trop loin, capitaine, dit-il ; n'oubliez pas que les pieuvres sont pacifiques par leur nature même et n'éprouvent aucune agressivité envers la race humaine.

— Sauf quand on les entraîne à penser et à agir différemment, comme à Hokkaido en 1945 ! répliqua Delanay avec brusquerie ; et vous-même, n'êtes-vous pas en train de modifier leur nature, ne fût-ce qu'en essayant d'entrer en communication avec elles à l'aide du bio-ordinateur du professeur Ferguson ?

Le savant haussa les épaules.

— Un dialogue n'a jamais provoqué un conflit, que je sache, dit-il d'un ton un peu agacé.

— Tout dépend des interlocuteurs, de leurs propos... et de leurs arrière-pensées, grommela Delanay ; je crains, professeur, que nous ne soyons obligés, désormais, de surveiller d'un peu plus près vos expériences. Non pas par méfiance envers vous, ajouta-t-il en voyant Ryde sursauter ; mais en nous demandant ce que d'autres savants comme vous sont en train de rechercher, dans d'autres pays, d'autres blocs qui pourraient nous être hostiles...

Thomas Ryde se leva tout à coup, rouge de colère sous son hâle.

— C'est toujours la même chose avec vous autres, militaires ! s'exclama-t-il ; dès que la science avance d'un pas, vous êtes là, à tourner autour de nous, en supputant le parti que vous pourriez tirer de nos travaux pour la guerre, en rêvant à l'arme nouvelle qui aurait une chance de sortir de nos microscopes et nos tubes à essai !

— Votre science est au service de la nation, exactement comme nous le sommes nous-mêmes ! riposta Delanay en se levant à son tour avec une expression furieuse.

— La science n'est au service de personne, sinon de l'humanité tout entière, capitaine ! gronda Ryde ; il faut vraiment des obsédés du conflit armé, comme vous et vos semblables, pour vouloir la nationaliser ! Croyez-vous vraiment que, demain, des pieuvres japonaises, ou soviétiques, ou chinoises, vont attaquer des pieuvres américaines ? Cela n'a aucun sens ! Les animaux, eux, au moins, n'ont pas de patrie et ne font pas la guerre. C'est en cela qu'ils nous sont infiniment supérieurs.

D'un effort, Delanay parvint à retrouver son calme.

— Je trouve vos propos inquiétants, professeur, dit-il d'un ton neutre ; je viens, à l'instant, de vous prouver que des pieuvres ont bel et bien été transformées en instruments de guerre par certains de nos anciens ennemis. Qui vous prouve qu'en ce moment même, d'autres ennemis ne se livrent pas à des entreprises similaires ? Parce que vous-même vous êtes un pacifiste déclaré, vous pensez que tous vos collègues sont pareils à vous ? Vous savez bien que de nombreux savants œuvrent pour la guerre sans qu'il y ait aucun besoin de les pousser pour cela ! N'est-ce pas vous qui êtes venu me voir parce que vous vous demandiez ce qui se passait, aujourd'hui, à Hokkaido ? Pourquoi d'ailleurs, je me le demande... Qui vous a donné des informations à ce sujet ?

Ryde demeura silencieux. « Si je lui disais que ce nom m'a été communiqué par ma fille, elle-même hypnotisée par une pieuvre, il me prendrait pour un dément, se dit-il avec lassitude ; j'ai été stupide de faire cette démarche. Mieux vaut partir... »

— Je sais, dit-il enfin, que certains savants, ou prétendus tels, préfèrent travailler pour la mort que pour la vie. Je les plains ou, plus exactement, je les méprise. Jamais, en aucun cas et sous aucun prétexte, je n'agirai comme eux... Je ne vous en remercie pas moins de m'avoir reçu, capitaine.

Il salua de la tête et sortit. À peine avait-il quitté le bureau que Delanay décrocha son téléphone.

— Passez-moi le commodore Sigmund Schneider, dit-il.

CHAPITRE V

Dès que son hélicoptère s'approcha de l'aire d'atterrissage de la base de San Nicolas, Thomas Ryde vit qu'une petite foule l'attendait, au premier rang de laquelle se trouvaient sa fille, Suzan, et le professeur Ferguson.

L'appareil s'était à peine posé et ses pales tournaient encore quand Suzan courut vers son père. Elle était blanche comme un linge et ses lèvres tremblaient.

— Les pieuvres ! cria-t-elle ; toutes les pieuvres sont parties ! Et elles ont emporté l'ordinateur de Ferguson !

Ryde sentit ses jambes plier sous lui.

— Parties ! hurla-t-il pour couvrir le fracas des rotors ; mais comment cela « parties » ? Est-ce qu'elles n'avaient pas été enfermées dans leurs grottes pour la nuit ?

— Les hommes de garde affirment que oui, répondit la jeune fille ; il semble qu'elles aient réussi à ouvrir le panneau de leurs grottes. Mais il y a plus extraordinaire ! Elles ont forcé la porte qui sépare le tunnel souterrain des laboratoires et ont pris le bio-ordinateur.

— Ou, plus exactement, elles en ont brisé la coque en matière plastique et ont emporté ce qui se trouvait à l'intérieur, précisa Ferguson.

— Emporté ? Mais comment ? demanda Ryde d'une voix rauque.

— J'ai une idée à ce sujet, murmura Ferguson ; mais je préférerais t'en parler en particulier.

— Allons dans mon bureau, dit Ryde.

Un marin s'approcha de lui et salua réglementairement.

— Quartier-maître Harry Nibley, dit-il ; puis-je vous dire un mot, professeur ?

— Oui, mais vite.

— C'est moi qui étais de garde, hier soir, avec mon camarade Joe Webster, professeur. Je peux vous garantir que j'ai vu rentrer les pieuvres dans leurs grottes et que j'ai ensuite refermé les panneaux par télécommande.

— Bien, bien, je vous crois, Nibley, dit Ryde avec hâte ; mais...

— Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler, professeur, interrompit le quartier-maître ; c'est de mon copain, Joe Webster. Depuis quelque temps, Joe ne tournait plus rond, à cause des pieuvres. Il en rêvait presque toutes les nuits. Elles l'obsédaient, quoi ! Hier soir,

après la séance de cinéma, on a bu un coup ensemble, au mess et on a été se coucher. Faut dire que nous occupons deux cabines côte à côte. Au milieu de la nuit, j'ai été réveillé par le bruit que faisait la porte de Joe. J'ai d'abord cru qu'il était allé aux toilettes. Puis, comme il ne revenait pas et étant donné son état, j'ai été voir...

— Et alors ? demanda Ryde.

— Alors je l'ai trouvé, dans le labo, devant la table où il n'y avait plus que la coque brisée du... de l'appareil en question. Joe était debout, immobile, les yeux grands ouverts, mais il n'avait pas l'air de me voir ni de m'entendre. Alors j'ai pris peur, j'ai appelé l'infirmier de garde. Nous avons conduit Joe dans une chambre et, depuis, le médecin s'en occupe. Il voudrait vous voir le plus vite possible, monsieur.

— J'irai dans quelques minutes, promet Ryde en entraînant Suzan et Ferguson dans son bureau.

Il referma soigneusement la porte derrière lui et se tourna vers l'informaticien.

— Au nom du ciel, Lew, peux-tu m'expliquer ce qui s'est passé ?
Ferguson hocha sa tête chauve.

— J'ai quelques idées sur la question, murmura-t-il ; mais ce sont que de pures hypothèses.

— Vas-y toujours. Comment les pieuvres ont-elles ouvert les panneaux ?

L'informaticien haussa les épaules.

— Ceci est relativement facile à expliquer, répondit-il ; ou, avec l'extrémité d'un tentacule, elles ont opéré sur la serrure comme avec un outil de cambrioleur ; ou bien encore elles ont transformé l'influx nerveux du filament en un courant induit, de faible intensité, mais suffisant pour débloquer la fermeture du panneau. Et elles en ont fait autant pour la porte qui s'ouvre sur le laboratoire.

— Mais comment ont-elles pu faire coulisser ces panneaux ! s'exclama Suzan ; ils pèsent un poids énorme.

— Elles y ont appliqué leurs tentacules et collé leurs ventouses, dit son père ; tu oublies qu'une pieuvre de cinquante kilos peut tirer un poids de plus d'une tonne.

— Mais s'il est si simple pour elles de sortir de leurs grottes, pourquoi ne l'ont-elles pas fait plus tôt ? insista la jeune fille.

Ryde et Ferguson échangèrent un regard.

— Sans doute parce que, depuis hier, il s'est produit un événement nouveau à la base, dit l'informaticien ; l'arrivée du bio-ordinateur !

— Comment auraient-elles su qu'il était là ? demanda Ryde.

Ferguson fit une légère grimace.

— Là, Tom, j'avoue que je sèche autant que toi, admit-il ; peut-être cet appareil émet-il des radiations que nous ne connaissons pas mais

que les pieuvres ont perçues... comme un appel, ou un danger...

— L'appareil ne présente aucun danger pour elles, affirma Ryde.

— De notre point de vue, non, dit Ferguson ; mais du leur ?

— Et pourquoi ne pas l'avoir emporté en entier ? demanda Suzan ; pourquoi en avoir brisé la coque ? Et qu'ont-elles fait du contenu ?

Le crâne chauve de l'informaticien se couvrit de sueur.

— Là, je n'ai qu'une réponse à vous faire, dit-il d'une voix hésitante ; mais elle est tellement folle que...

— Au point où nous en sommes, murmura Ryde.

Lew Ferguson se décida.

— Eh bien voilà. Si les pieuvres avaient simplement placé sous leur capuchon la gelée moléculaire que contenait l'ordinateur, cette gelée se serait assez rapidement diluée dans l'eau. Je ne vois donc qu'une autre explication : elles ont absorbé la gelée !

— Absorbé ? s'exclamèrent ensemble Ryde et Suzan.

— Oui, quoi ! Avalé, mangé, si vous préférez !

Ryde se laissa tomber sur une chaise et se prit la tête à deux mains.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? demanda Suzan d'une voix enrouée.

Ferguson leva les bras au ciel.

— Comment voulez-vous que je vous réponde ? Je n'en ai pas la moindre idée ! Les biopuces vont peut-être se comporter comme une nourriture ordinaire et être évacuées comme telle. Mais il se peut aussi qu'elles s'incrustent dans l'organisme des pieuvres, dans leurs cerveaux par exemple, et qu'elles nourrissent celui-ci des informations qu'elles contiennent... auquel cas tes pensionnaires vont devenir les êtres les plus intelligents de cette planète, ajouta-t-il en détournant les yeux.

Ryde se dressa d'un bond.

— Mais qu'y avait-il dans ces puces biologiques ? gronda-t-il.

— Tu devrais le savoir, Tom, nous en avons dressé la liste ensemble, répondit Ferguson d'un ton embarrassé ; tous les éléments constitutifs de plusieurs langues humaines et les composants qui permettent de reproduire la voix de celui qui s'adresse à la machine.

— Dans ce cas, voilà des pieuvres polyglottes en liberté dans la nature, dit Ryde avec une ironie amère.

L'informaticien se dandina d'un pied sur l'autre, la tête basse.

— Oui, murmura-t-il, mais... mais il n'y avait pas que cela, Tom... J'aurais sans doute dû te consulter...

Ryde marcha sur lui et le prit par les revers de sa blouse blanche.

— Quoi d'autre ? demanda-t-il avec violence ; qu'est-ce que tu as encore été inventer ?

— J'ai ajouté quelques données supplémentaires, murmura Ferguson qui transpirait maintenant à grosses gouttes.

— Des données sur quoi ?

— Un peu de tout. Sur les sciences et les techniques, l'histoire de l'humanité, les arts, bref tout ce qui peut constituer une culture générale de niveau élevé. Tu comprends, Tom, je pensais, j'espérais qu'en établissant un dialogue avec elles, nous pourrions peu à peu leur inculquer des notions...

— Des notions qu'elles ont absorbées d'un coup d'un seul, d'une bouchée ! ricana Ryde en lâchant l'informaticien ; et, maintenant, qui peut dire ce qui va se produire ? Pourquoi se sont-elles enfuies ? Où sont-elles allées ? Que vont-elles faire ?

— Aucun mal, en tout cas, affirma Suzan, péremptoire ; elles en sont incapables.

— À moins que certains ne les y incitent, ne les y entraînent, dit son père ; à Hokkaido, en 1945, certains spécialistes avaient réussi à leur donner le goût de la chair humaine...

— Ce n'est pas vrai ! cria la jeune fille, horrifiée.

— C'est ce que je viens d'apprendre il y a quelques heures, dit son père, et c'est le nom que Nico t'avait suggéré...

Il se tourna vers Ferguson qui semblait accablé.

— Et, en leur fournissant quelques indications sur ce qu'a été l'Histoire de l'humanité, tu ne leur as certainement pas donné une très haute idée de ce qu'est cette humanité, ajouta-t-il d'une voix mordante ; d'ici à ce qu'elles en déduisent que nous sommes une espèce malfaisante qu'il faut mettre hors d'état de nuire... Et, après tout, elles n'auront peut-être pas tort !

— Mais elles ne sont qu'une vingtaine à avoir absorbé cette gelée ! protesta l'informaticien.

— Rappelle-toi qu'elles peuvent communiquer entre elles, peut-être sur de très grandes distances, grâce à leur système de modulation de fréquence. D'ailleurs, n'as-tu pas fabriqué d'autres bio-ordinateurs ?

— Si, reconnut Ferguson ; mais ils sont en sécurité dans différents laboratoires.

— S'ils sont aussi bien protégés que l'était le nôtre, ricana Ryde, nous sommes dans de beaux draps.

Suzan avança vers son père, le visage contracté.

— Mais pourquoi cette peur soudaine de celles qui étaient nos amies ? demanda-t-elle avec violence ; admettons que nos pieuvres soient tout à coup devenues aussi intelligentes que nous, et même plus. Elles nous aideront, elles nous aimeront, j'en suis certaine !

— Je voudrais en être aussi certain que toi, murmura Ryde d'un ton morne ; et, maintenant, il faut que j'aille voir ce quartier-maître qui est à l'infirmerie...

Dès qu'il entra dans la chambrette, il aperçut une forme inerte, allongée sur le lit et la silhouette du médecin penché sur elle. Ryde

s'approcha. Le quartier-maître Joe Webster avait les yeux grands ouverts, mais il paraissait ne rien voir. « Tout comme Suzan quand je l'ai trouvée dans la piscine de Nico », songea Ryde.

— Dans quel état est-il ? demanda-t-il à mi-voix.

Le médecin hocha la tête.

— Je n'y comprends rien, dit-il ; toutes les fonctions vitales sont intactes, les analyses sont normales, bref on jurerait un homme en parfaite santé... mais quelque chose est comme cassé à l'intérieur.

— Cassé ?

— Paralysé, si vous préférez. Vous savez à quoi cet homme me fait penser ? À quelqu'un qui aurait subi une lobotomie préfrontale et serait privé de toutes réactions affectives. Un robot, en quelque sorte.

— Il n'a pourtant aucune lésion.

— Aucune que j'aie pu déceler, en tout cas. Mais il faut le faire transporter d'urgence sur le continent, dans un hôpital où l'on pourra procéder à des examens plus approfondis. Pauvre type, ajouta-t-il en regardant la forme immobile ; il paraît qu'il avait une horreur insurmontable des pieuvres et qu'il n'était ici que pour doubler sa paie.

— Évidemment, murmura Ryde ; s'il détestait les pieuvres et qu'il en a surpris une vingtaine dans le labo, en train de dévorer le contenu du bio-ordinateur, on comprend qu'il ait ressenti un choc nerveux. Mais quand même ! Cette étrange immobilité... Cette espèce de catalepsie... Il a peut-être voulu les attaquer...

Il se pencha un peu plus sur Webster.

— Vous n'avez pas aperçu de traces de morsures ? demanda-t-il.

— Pas la moindre, assura le médecin ; mais ces... animaux ne possèdent-ils pas un venin ?

— Si. Mais il n'est mortel que pour des proies de petites tailles. Il se contente de paralyser les plus grandes... Vous avez raison, docteur. C'est sans doute dans cette direction qu'il faut chercher... Faites transporter ce malheureux à l'hôpital. Mais attendez encore un peu avant de faire partir l'hélicoptère. Je voudrais qu'il me dépose, en passant, chez moi, à Catalina. J'ai quelque chose à vérifier dans ma... mon laboratoire. Le temps de prévenir ma fille et le professeur Ferguson et nous serons prêts.

CHAPITRE VI

La villa de Catalina semblait déserte.

— Je me demande où se trouve ta mère, dit Thomas Ryde d'un air préoccupé ; peut-être a-t-elle été faire des courses à Avalon.

C'était la ville principale de l'île.

— Non. Sa voiture est au garage, je viens d'y passer, dit Suzan ; sans doute est-elle en train de... faire une sieste, ajouta-t-elle en détournant les yeux.

Son père et elle utilisaient cette expression pudique pour désigner les comas éthyliques où sombrait périodiquement Mrs. Ryde.

Suzan monta au premier étage et en revint quelques instants plus tard.

— Personne, dit-elle.

— Allons voir à la cave, suggéra Lew Ferguson.

— Elle n'y serait descendue pour rien au monde, assura la jeune fille ; mais allons-y quand même. Je voudrais savoir si Nico est toujours dans sa piscine ou s'il est parti, lui aussi, rejoindre ses congénères.

Dès qu'il eut ouvert la porte de la cave, Thomas Ryde poussa une exclamation affolée.

— Melinda !

Sa femme gisait sur le sol, inanimée, mais les yeux grands ouverts. Sa main droite tenait encore une hache et le devant de sa robe avait été lacéré. Ryde s'agenouilla, saisit le poignet de Melinda et poussa un long soupir de soulagement. Le pouls battait, sur un rythme curieusement lent, mais il battait.

Puis son regard fut attiré par une écorchure que sa femme portait à la base du cou. Il se pencha et blêmit. Melinda avait été blessée comme par la lame d'un canif. « Mordue ? pensa-t-il ; mordue par Nico ? »

Le hurlement de Suzan s'éleva dans la cave.

— Elle a attaqué Nico ! cria la jeune fille d'une voix suraiguë ; elle lui a coupé deux tentacules à coups de hache ! Regardez !

Ryde se retourna et aperçut, non loin de lui, deux tronçons de chair molle pointillés de ventouses, au milieu d'une flaque de liquide bleu-vert.

— Et Nico est parti ! continua Suzan sur le même ton hystérique ; il est sans doute en train d'agoniser dans une grotte non loin d'ici. Il faut

que je le retrouve, que je le soigne, il faut que...

Elle courut vers le placard qui contenait les combinaisons de plongée et les bouteilles. Comme elle arrivait à sa hauteur, Ryde l'attrapa par le bras et la gifla sèchement par deux fois. Suzan poussa un nouveau cri et fondit en larmes. Ryde lui passa doucement la main dans les cheveux.

— Excuse-moi, murmura-t-il, mais c'était le seul moyen d'arrêter ta crise de nerfs ; maintenant, nous allons transporter ta mère dans sa chambre et puis nous appellerons le médecin.

— Laissez-moi vous aider, dit Ferguson dont le visage poupin était devenu blafard.

Quand Melinda Ryde fut étendue sur son lit, les yeux toujours ouverts, Ryde sortit un briquet de sa poche et fit rapidement passer la flamme devant les prunelles dilatées. Il n'y eut aucune réaction.

— Toujours ce même état cataleptique que l'on a constaté chez le marin de San Nicolas, murmura-t-il ; Nico a dû lui injecter son venin.

— D'où cette morsure ? demanda Ferguson.

Ryde secoua négativement la tête.

— Je ne crois pas. Les pieuvres n'ont pas besoin de mordre pour introduire leur venin dans le corps de leurs proies. Elles se bornent à le cracher par leurs glandes salivaires. Si Nico l'a mordue, en plus, c'est que Melinda l'a attaqué à la hache.

— Mais pourquoi ? balbutia l'informaticien.

Ryde haussa les épaules.

— Va savoir ! Melinda avait sans doute, une fois de plus, bu plus que de raison. Dans son délire alcoolique, elle a, vraisemblablement, décidé d'en finir avec Nico qu'elle haïssait. Elle a pris une hache, s'est approchée de la cuve et...

Il eut un geste accablé.

— Je ne sais pas si Nico en mourra, les pieuvres ont la vie dure. Mais il ne considérera certainement plus jamais cette maison comme la sienne. Pour lui, désormais, nous sommes des ennemis. Et celle qui en souffrira le plus, c'est Suzan...

Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrit et la jeune fille apparut sur le seuil.

— Le docteur Douglas sera là dans une minute, dit-elle d'une voix glacée ; et, maintenant, excusez-moi, j'ai à faire...

Ryde lui fit face, les traits durcis.

— Je t'interdis de partir à la recherche de Nico, gronda-t-il ; il est sans doute très loin d'ici et tu n'as pas une chance de le retrouver... Mais, même si tu y parvenais, n'oublie pas une chose : Nico a été attaqué et blessé dans cette maison. Il doit être persuadé que nous lui sommes hostiles, tous autant que nous sommes. S'il te voit, il risque de te traiter comme il a traité ta mère... ou pire encore.

Une lueur de défi passa dans les yeux bleus de la jeune fille.

— Nico ne me fera jamais de mal, à moi, affirma-t-elle ; mais rassure-toi : je ne vais pas partir à sa recherche, ce serait, en effet, trop difficile. J'attendrai, ici, qu'il revienne...

— Si tu t'imagines qu'il..., commença Ryde.

— Et il reviendra ! interrompit Suzan en refermant la porte.

Les deux hommes échangèrent un regard perplexe.

— Tom, murmura enfin Ferguson, si ma question te paraît indiscreète, ne te donne pas la peine d'y répondre... Mais n'y a-t-il pas quelque chose de... d'étrange dans l'attachement que Suzan porte à cette pieuvre ?

Ryde détourna la tête. Le souvenir du corps nu de sa fille enlacée par les tentacules de Nico lui traversa l'esprit.

— Tu as raison, Lew, dit-il enfin ; Nico exerce incontestablement une attirance curieuse sur Suzan... et, si fantastique que cela puisse paraître, je crois que cette attirance est réciproque.

Ferguson sursauta.

— Tu... tu ne veux quand même pas dire que Nico est... amoureux de Suzan ! s'exclama-t-il d'une voix étranglée.

Ryde haussa les épaules.

— Exprimé ainsi, cela semble, en effet, plutôt grotesque, admit-il ; mais, après tout, n'existe-t-il pas fréquemment des relations affectives, et même sensuelles, entre des êtres humains et des animaux ? Si Suzan avait un chien ou un chat auquel elle portait une affection profonde et qui la lui rendait, personne ne s'en étonnerait. Mais comme Nico appartient à la race maudite – on se demande bien pourquoi d'ailleurs – des pieuvres, l'affection, qu'ils ont l'un pour l'autre paraît anormale, pour ne pas dire monstrueuse.

Il regarda d'un air pensif sa femme, toujours inerte sur son lit.

— Mais, pour répondre complètement à ta question, poursuivit-il, il existe sans conteste, entre l'homme et la pieuvre des relations privilégiées. Comme si, quoique très différents et sur de nombreux points, nous étions, en réalité, très proches. Tous ceux qui ont observé les pieuvres et sont entrés en contact avec elles ont remarqué la même chose : cette espèce de courant de sympathie qui passait entre elles et nous et qui semble bien être physique et psychique.

— Ne me dis quand même pas que Nico t'attirait... physiquement ! s'exclama Ferguson !

— Encore une fois, si tu le dis ainsi, c'est absurde et presque obscène, admit Ryde ; mais, quand je m'approchais de Nico, quand je caressais son capuchon, je sais qu'il ressentait un certain plaisir. Et la pression de ses ventouses sur ma peau m'en donnait aussi... Mais je ne dirais ce genre de choses à personne d'autre que toi, Lew. On me prendrait pour un type de pervers sexuel d'un genre tout à fait inédit.

On frappa à la porte. Ryde se hâta d'aller ouvrir.

— Ah ! Docteur Douglas ! dit-il ; merci d'avoir fait aussi vite.

— Que se passe-t-il ? demanda le jeune médecin dont les cheveux blonds en bataille accentuaient encore l'air juvénile.

— Nous avons trouvé ma femme dans cet état, répondit Ryde en tendant le bras vers le lit.

— Je vous laisse, dit précipitamment Ferguson.

Le médecin s'assit au chevet de la malade et lui tâta le pouls.

— Il est lent mais régulier, dit-il ; et sa respiration semble normale... Il n'y a que ce regard fixe et absent...

Il jeta un rapide coup d'œil en direction de Ryde.

— A-t-elle encore abusé de..., commença-t-il.

— C'est malheureusement certain, dit Ryde avec amertume ; et c'est sans doute au cours d'une crise d'éthylisme qu'elle a été attaquer la pieuvre qui vit, comme vous le savez, dans notre cave. Ma femme avait une hache à la main et a tranché deux des tentacules de la pieuvre. Celle-ci l'a attaquée à son tour, l'a mordue au cou – vous pouvez voir la trace ici – et lui a, je pense, injecté son venin.

— Mais de quel venin s'agit-il ? demanda le docteur Douglas avec une certaine nervosité.

— Céphalotoxine, répondit Ryde ; il s'agit d'une toxine qui n'est mortelle que pour les petits animaux et qui a un effet paralysant sur les autres.

— Je ne constate pourtant aucune contracture, aucune trace de tétanie, dit le médecin en tâtant les bras et les jambes de la malade. Et ce regard aveugle ne correspond à rien de ce que je connais.

— Ne vous fait-il pas penser à celui de certains patients mis sous hypnose ? suggéra Ryde ; ou bien encore à celui d'un lobotomisé ?

Le docteur Douglas fronça les sourcils, releva les cheveux de Mrs. Ryde, examina son front, puis ses tempes et secoua la tête.

— Il n'y a aucune trace d'incision qui puisse faire penser que..., commença-t-il.

— Je ne vous parle pas d'incision, l'interrompit Ryde ; je crois, moi, que s'il y a eu quelque chose qui ressemble à une lobotomie elle s'est faite par... par suggestion hypnotique.

— Une suggestion hypnotique émanant d'une pieuvre ! s'exclama le médecin en se redressant ; excusez-moi, professeur, mais ceci me semble relever de la science-fiction plutôt que de la science tout court ! En tout cas, et en ce qui me concerne, j'avoue que je me sens dépassé et je vous conseille vivement de faire transporter Mrs. Ryde dans un hôpital de Los Angeles pour qu'elle y subisse des examens approfondis.

— C'est bien ce que je comptais faire, docteur, dit le savant d'un air sombre ; mais j'ai tenu, quand même, à ce que vous l'examiniez

d'abord.

Une voix s'éleva tout à coup dans la chambre, une voix étrange, hachée, quasi mécanique, qui détachait chaque syllabe comme si elle répétait un texte qu'on lui aurait dicté. Les deux hommes se retournèrent ensemble vers le lit et constatèrent que les yeux de Melinda Ryde avaient perdu leur fixité. Elle les dirigeait vers un angle de la pièce et paraissait s'adresser à un être invisible.

— La guerre, souffla-t-elle ; la guerre qui vous menace et dont nous essayons de vous protéger... Une guerre atroce comme vous n'en avez jamais connu... Et vous... vous, misérable humaine, vous vous attaquez à vos propres alliés... alors que nous nous efforçons... de vous venir en aide... de vous...

Un cri suraigu interrompit soudain la phrase. Melinda se dressa, le visage convulsé par la terreur, battit l'air de ses bras, suffoqua et retomba en arrière comme une masse. Le docteur Douglas se précipita vers elle, posa la tête sur sa poitrine.

— Le cœur s'emballe, murmura-t-il en fouillant dans sa trousse ; je vais lui faire un calmant. Vous, professeur, appelez le plus vite possible un hélicoptère sanitaire de l'aéroport d'Avalon.

*

* *

Suzan se réveilla soudain et alluma la veilleuse sur sa table de chevet. Il était trois heures du matin. Sa chambre était vide et pourtant elle aurait juré qu'elle venait d'entendre une voix... En fait, sa propre voix !

« J'ai dû parler en rêvant et c'est ce qui m'a réveillée, pensa-t-elle. » Elle éteignit la lampe et essaya de retrouver le sommeil. La voix s'éleva de nouveau :

— Suzan... Suzan...

La jeune fille eut un frisson. Oui, c'était bien sa voix qui l'appelait ainsi, venue de très loin, comme d'une immense profondeur traversée d'une sourde rumeur faite de pulsations régulières.

— Suzan...

— Oui, j'entends, souffla la jeune fille ; mais qui... qui m'appelle ainsi ?

— Suzan, il faut venir, dit la voix ; il faut venir nous rejoindre...

Tout à coup, Suzan sentit son buste se redresser, son corps quitter le lit comme s'il était mû par une force irrésistible. D'un pas raide, elle traversa sa chambre, ouvrit la porte et s'engagea dans l'escalier qui menait à la cave. « Quel rêve étrange, pensa-t-elle ; je me sens pourtant tout à fait réveillée. »

— Tu es réveillée, dit la voix ; mais tu n'agis pas selon ta propre volonté mais la nôtre... Va mettre ta combinaison de plongée... Tu entreras ensuite dans le tunnel qui mène à l'océan...

La jeune fille continuait à obéir avec des mouvements mécaniques.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle ; est-ce toi qui me parles, Nico ?

— Ne pose pas de questions, fais ce que nous te disons et viens nous rejoindre, nous t'attendons...

Quelques minutes plus tard, Suzan vit, devant elle, luire la surface argentée de la mer éclairée par la lune. Mais, sous elle, les ténèbres étaient opaques, impénétrables. Machinalement, elle porta la main à la torche sous-marine qui pendait à sa ceinture.

— Non, n'allume pas, dit la voix ; nage droit devant toi... ainsi, oui... Et, maintenant, plonge jusqu'à cinquante mètres... Dès que tu verras une source de lumière, dirige-toi vers elle...

Suzan faillit se rebeller, faire demi-tour vers le tunnel. Mais, de nouveau, la même force irrésistible la poussa en avant, l'attira vers le fond. Et elle distingua bientôt une faible luminescence vers sa droite, comme si la masse rocheuse vers laquelle elle se dirigeait était éclairée de l'intérieur.

Plus elle s'en approchait, mieux elle en distinguait les contours. L'entrée d'une grotte se dessina. Elle hésita à avancer dans cette direction mais, une fois encore, la poussée pesa sur elle et la fit obliquer. Elle cessa de résister et parvint au bord de la faille qui s'ouvrait à sa hauteur.

Et soudain, elle poussa un cri extasié. Sous ses yeux, la grotte était littéralement tapissée de bijoux d'un coloris et d'une intensité extraordinaires. C'étaient des grappes de rubis, des diadèmes d'émeraudes, des cercles d'or ou de nacre, tout un ruissellement chatoyant d'une telle beauté que la jeune fille sentit ses yeux se remplir de larmes sous son masque. Car, de cette splendeur colorée, émanait en même temps une aura de bienveillance et de sympathie telle qu'elle n'en avait jamais éprouvée.

— C'est bien, dit la voix avec une satisfaction évidente ; tu es venue nous rejoindre malgré ce qui s'est passé... Tu es toujours notre amie... Nous allons pouvoir, tous ensemble, faire ce qu'il faut pour sauver les hommes du terrible danger qui les menace...

CHAPITRE VII

Le lieutenant de vaisseau Ralph Howell bâilla et jeta un coup d'œil sur sa montre. Il serait bientôt deux heures du matin. Dans quelques minutes, son ami Frank Skinner viendrait le relever pour le dernier quart de la nuit. « Pas dommage ! pensa Howell ; elle est assommante, cette mission ! Et totalement dépourvue de sens ! Personne n'a l'air de savoir ce que nous cherchons, sauf peut-être l'amiral et encore ! À quoi riment ces vols de reconnaissance de jour comme de nuit au-dessus de la base océanographique de Kushiro ? Enfin ! J'espère que ces messieurs de l'U.S. Navy ont leurs raisons... et qu'il y aura une bonne petite perle à la clé ! Mais quand même ! Déplacer ainsi toute une escadre pour une raison non précisée, c'est bizarre ! Est-ce que nos amis japonais seraient en train de nous faire un enfant dans le dos ? »

— Capitaine, dit soudain l'homme de barre ; au 125, un drôle de remous en surface. J'espère que ce n'est pas un de nos sous-marins qui se met en travers de notre route...

Howell braqua aussitôt ses jumelles de nuit dans la direction indiquée et constata, en effet, que la surface de l'océan paraissait soulevée, à cet endroit, par une sorte de houle. Cela dura quelques instants, puis disparut.

— Ce n'est rien, dit-il ; sans doute une baleine qui est venue faire surface avant de redescendre ; garde le cap...

Il nota pourtant l'incident – le seul de la nuit – sur le journal de bord. L'amiral Edmund Lacy qui commandait le porte-avions de poche *Glory* aurait ainsi quelque chose à se mettre sous la dent en prenant son petit déjeuner. Puis Howell reprit ses jumelles et fit un tour d'horizon. Les deux destroyers d'escorte, le *Baltimore* et le *Brisbane* se trouvaient fidèlement à leur poste, à un mille de part et d'autre du *Glory*. Et le cuirassé *Samantha* fermait la marche à distance réglementaire.

Le téléphone qui reliait le poste de pilotage à la cabine radio sonna. Howell décrocha aussitôt.

— Capitaine, dit une voix excitée, il y a des interférences dans mon récepteur ! Et c'est pareil pour les collègues de l'escadre, je viens d'en faire le tour. J'ai d'ailleurs eu un mal de chien à les joindre.

— Mais quel type d'interférences ? demanda Howell.

— Un genre de parasites, lieutenant ; j'ai d'abord cru à une

perturbation atmosphérique mais il n'y a pas un nuage à l'horizon. Et les parasites sont bizarres, capitaine. On dirait... un échange de messages codés. Ce sont peut-être des sous-marins popovs qui sont venus nous regarder sous le nez...

— Ils garderaient le silence radio, grommela le lieutenant de vaisseau ; restez à l'écoute et enregistrez-les, vos parasites. Ça amusera l'amiral, demain matin.

Il avait à peine raccroché que le téléphone retentit à nouveau. Howell décrocha d'un geste excédé.

— Ici la salle sonar, capitaine, dit l'homme qui était en ligne ; nous recevons des échos de quatre sources différentes. L'une d'elles est toute proche, un quart de *mille*, pas plus. Nous sommes peut-être entrés dans un banc de baleines, lieutenant... Mais, si c'est le cas, il y en a un sacré paquet ! Les échos se succèdent presque sans interruption.

« Nom de Dieu ! pensa Howell, furieux ; il fallait bien que ça m'arrive juste à la fin de mon quart ! »

Il forma le numéro de la salle des machines.

— Réduisez la vitesse à trois nœuds, dit-il.

— Oui, capitaine, répondit-on ; et ça tombe bien, lieutenant... Une des hélices ne tourne pas rond, comme si nous avions croché dans un paquet d'algues.

« Des algues, des baleines, des sous-marins ennemis, et puis quoi encore ? » se demanda Howell de plus en plus irrité.

— Faites sortir des hommes-grenouilles, ordonna-t-il sèchement.

— Oui, capitaine.

« Qu'est-ce qui va encore arriver maintenant ? » se demanda Howell. Comme en réponse, la voix de l'homme de barre s'éleva, angoissée :

— Le gouvernail est faussé, lieutenant ! Je n'arrive plus à garder le cap !

— Manquait plus que ça ! hurla Howell en se précipitant vers le compas ; nous dérivons sur le nord-nord-est... et il n'y a pas de courants par ici. Redresse, bordel, redresse !

— Impossible, lieutenant, répondit le marin, arc-bouté sur la barre ; il doit y avoir quelque chose de bloqué dans la transmission.

Une silhouette se dressa sur le seuil du poste.

— Alors ? fit-elle d'un ton jovial ; on dirait qu'il se passe enfin quelque chose sur cette vieille coque de noix.

— Tout à la fois, Frank, tout à la fois ! dit Howell avec nervosité ; le gouvernail est bloqué, une hélice est faussée, le sonar reçoit des échos dans tous les azimuts et la radio capte des interférences incompréhensibles.

— Eh bien ! il était temps que j'arrive ! s'exclama le lieutenant

Skinner en riant ; va te reposer, Ralph, je prends la suite.

— Merci, mais pas question, Frank. Nous ne serons pas trop de deux... et je me demande même si je ne vais pas réveiller le Vieux !

— Réveiller le Vieux ! répéta Skinner du même ton ironique ; pour une hélice qui fait des siennes et un gouvernail qui déconne ? Tu veux avoir droit à une engueulade maison en plus du reste ? Nous sommes sans doute entrés dans un champ d'algues.

— Un champ d'algues qui donnerait des échos au sonar et perturberait les communications radio ? demanda Howell, sarcastique.

— O.K. ! Ajoutes-y un orage magnétique et n'en parlons plus, répondit Skinner en haussant les épaules.

Un hurlement terrifié s'éleva tout à coup dans les entrailles du porte-avions, suivi de plusieurs autres. Les deux officiers échangèrent un coup d'œil effaré. Le téléphone sonna une fois de plus. Ce fut Skinner qui décrocha. Il eut du mal à comprendre ce que lui criait son correspondant :

— Lieutenant !... Sommes attaqués par l'arrière... Des animaux monstrueux, jamais rien vu de pareil... Sont entrés par le sas des hommes-grenouilles. J'ai aussitôt fait verrouiller de notre côté. Mais ils... ils sont en train d'enfoncer le panneau... Les... les voilà... Je... Au sec...

Plusieurs coups de feu retentirent, accompagnés de nouveaux cris de terreur. D'un geste décidé, Skinner enfonça le bouton d'alarme. Les sirènes du *Glory* se mirent à hululer lugubrement.

— Lieutenant ! cria l'homme de barre en tendant le bras vers le destroyer *Baltimore* dont le *Glory* se rapprochait peu à peu ; il se passe quelque chose là-bas aussi, regardez !

Les deux officiers braquèrent en même temps leurs jumelles sur le petit bâtiment et eurent un sursaut identique. Dans la faible clarté de la lune, la coque du destroyer disparaissait à demi sous un grouillement imprécis.

— On dirait presque qu'on est en train de le prendre à l'abordage, murmura Howell ; Frank, est-ce que c'est la guerre ?

— Nous le saurions, je pense, répondit sèchement Skinner ; mais si le *Baltimore* est pris d'assaut ainsi, il n'y a pas de raisons pour que...

Le hurlement de l'homme de barre l'interrompit.

— Lieutenant ! Ici ! Devant nous !

Skinner se retourna et crut que son cœur s'arrêtait de battre. À quelques mètres de lui, collée contre le pare-brise, une vision de cauchemar venait d'apparaître : un masque pâle, bordé de rouge, entouré d'énormes ventouses palpitantes dont les immenses yeux jaunâtres, barrés par une pupille rectangulaire, étaient fixés sur lui. D'instinct, Skinner porta la main vers le pistolet qui pendait à son ceinturon. Le regard se fit plus intense. Le lieutenant sentit un étrange

vertige l'envahir et sa main retomba mollement le long de son corps.

Un coup de feu claqua, tout proche, mais Skinner l'entendit à peine. À travers une sorte de brouillard, il vit le pare-brise voler en éclats, un tentacule gigantesque plonger sur Howell, s'enrouler autour de sa taille, l'arracher du poste de pilotage et le projeter dans le vide. Skinner demeura immobile, comme paralysé. Il se sentait peu à peu envahi par une force colossale qui s'emparait de chacun de ses muscles, chacun de ses nerfs, s'insinuait dans son cerveau, s'y installait... Puis il sombra dans l'inconscience.

*

* *

Dans son bureau de l'île San Nicolas, Ryde raccrocha son téléphone et tourna vers Ferguson un visage décomposé.

— Tous les bio-ordinateurs que tu avais distribués aux bases océanographiques de la région ont disparu cette nuit, dit-il d'une voix éteinte ; et, presque partout, dans les mêmes conditions : bris de la coque et, sans doute, absorption de la gelée moléculaire qu'elle contenait. Pas de morts d'homme mais, en plusieurs endroits, des gens « choqués », dans le même état cataleptique que Webster et Melinda. Et toutes les pieuvres sont parties.

Il se dressa soudain, les poings serrés, son visage maigre et tanné convulsé par la rage.

— Mais qu'est-ce qui leur a pris ? gronda-t-il ; que leur avons-nous fait pour qu'elles agissent ainsi ?

Ferguson hocha la tête avec une expression accablée.

— Je n'y comprends rien, moi non plus, souffla-t-il ; mais il est évident qu'il s'agit d'une action concertée, d'un plan minutieusement mis au point.

— Un plan qui les mène à quoi ? demanda brutalement Thomas Ryde ; les pieuvres ont déclaré la guerre aux hommes, c'est cela que tu veux dire ? Mais elles avaient, jusqu'ici, les meilleurs rapports avec nous. Pourquoi ce brusque changement d'attitude ? Et, des quelques mots qui ont échappé à Melinda, elles semblaient plutôt vouloir venir à notre aide, nous protéger...

Il alla se planter devant sa fenêtre et considéra la surface miroitante de l'océan.

— Nous protéger contre quoi ? reprit-il ; d'un danger venu de la mer ? Dieu sait tout ce qui grouille là-dessous et jusqu'à des profondeurs que nous n'avons jamais atteintes, Dieu sait quels monstres gigantesques, quelles créatures aux capacités inimaginables... Mais nos pieuvres, nos pieuvres à nous, ajouta-t-il en se tournant vers Ferguson, nous les connaissions bien, nous les aimions et je croyais qu'elles nous aimaient aussi... Allons-nous maintenant devoir partager l'horreur qu'elles inspirent au plus grand

nombre ?

Ses traits se contractèrent un peu plus.

— Et Suzan, dans tout ceci ? dit-il d'une voix qui tremblait ; que fait-elle ? Où est-elle ? Elle a pris sa combinaison de plongée et est partie, en pleine nuit, malgré mon interdiction, à la recherche de son cher Nico... Mais il y a des heures de cela, ses bouteilles sont vides, elle ne peut qu'être morte, asphyxiée... ou dévorée vive par ceux qu'elle prenait pour ses amis...

Ferguson se redressa brusquement.

— Tu vas trop loin, Tom, dit-il d'une voix ferme ; je te rappelle qu'en aucun cas ces pieuvres n'ont tué. Melinda a été mordue mais elle avait attaqué Nico à coups de hache. Toutes les autres victimes ont été paralysées par le venin des pieuvres mais nous savons que ce venin n'est pas mortel. Là où il y a eu mort d'homme et... anthropophagie, c'est à Hokkaido et en 1945, ne confondons pas tout ! D'ailleurs, les pieuvres de Hokkaido ont été entraînées à se comporter comme elles l'ont fait... Et il y a quarante ans de cela !

Ryde s'approcha de son ami, les sourcils froncés.

— Mais supposons que ces expériences aient été poursuivies en secret, murmura-t-il ; supposons qu'il existe, là-bas, de l'autre côté du Pacifique, une race de pieuvres carnassières, dressées pour le meurtre et la guerre, cette guerre dont Nico nous a dit, par la voix de Melinda, qu'elle nous menaçait...

Son visage s'éclaira tout à coup.

— Voilà peut-être qui explique tout ! s'exclama-t-il ; nous savons que les pieuvres communiquent entre elles ; imaginons que les nôtres aient appris l'existence de leurs congénères de Hokkaido, qu'elles aient pris connaissance de leurs plans et décidé de s'y opposer...

Ferguson hocha vigoureusement la tête.

— Et ce serait la raison pour laquelle elles ont absorbé le contenu des pythies !

— Des quoi ?

— Des pythies. C'est le nom que j'avais donné au premier bio-ordinateur que je t'ai apporté.

— Je l'avais oublié, reconnu Ryde.

— Elles ont senti, par les moyens qui leur sont propres, que ces pythies ou, plus exactement, les données qu'elles contenaient, augmenteraient considérablement leurs pouvoirs et les rendraient sans doute capables de lutter contre les pieuvres carnassières de Hokkaido et d'ailleurs.

Un brusque fracas de rotors l'interrompit. Les deux hommes coururent à la fenêtre et virent se poser, sur l'aire d'atterrissage, un gros hélicoptère de l'U.S. Navy d'où descendirent plusieurs officiers au premier rang desquels le commodore Sigmund Schneider.

— Voilà de nouveaux ennuis qui s'amènent ! ricana Ryde.

— Beaucoup d'autres ennuis, ajouta Ferguson en désignant deux autres hélicoptères qui s'approchaient.

Quelques instants plus tard, le commodore entra en trombe dans le bureau de Thomas Ryde, suivi de son assistant, l'enseigne de vaisseau Rock Springle.

— Professeur, dit Schneider d'un ton rogue, j'ai été mis au courant de ce qui s'est passé ici, la nuit dernière, ainsi que des incidents analogues qui ont eu lieu dans d'autres bases océanographiques. Je crois que la situation est claire et qu'il est plus que temps de mettre fin à vos dangereuses expériences. D'autant plus que votre contact avec la Naval Intelligence a été des plus décevants.

« Ça, c'est un petit cadeau de ce cher capitaine Delanay ! » songea Ryde.

— Aussi, je viens vous annoncer que la base de San Nicolas sera désormais occupée par le groupe de *marines* qui est en train de débarquer. Ces hommes ont reçu l'ordre d'ouvrir le feu sur tout ce qui ressemblerait, de près ou de loin, à vos satanées pieuvres.

— Ils arrivent un peu tard, commodore, dit Ryde avec ironie ; mes satanées pieuvres ont quitté la base la nuit dernière et je doute qu'elles y reviennent. Mais, même dans ce cas peu probable, je me demande comment vos *marines* feront pour les tuer.

— En tirant dessus, évidemment ! s'exclama le commodore.

— En tirant où, commodore ? demanda Ryde avec un grand sourire ; au cœur ? Elles en ont deux ! Au cerveau ? Elles en ont trois ! Dans les tentacules ? Elles en ont huit ! Il va vous falloir de sacrés tireurs et une bonne réserve de munitions pour en venir à bout !

— Ne me dites quand même pas que vos sales bestioles sont invulnérables ! grommela le commodore.

— Je ne vous dirai certainement rien de pareil, riposta Ryde, mais je vous garantis que, dans un combat entre un homme et une pieuvre, l'homme n'a pas une chance sur mille d'en sortir vivant.

— Alors nous emploierons les grands moyens, cria Schneider, rouge de colère ; nous utiliserons des grenades sous-marines et vos pieuvres disparaîtront !

— Oui, commodore, dit Ryde d'une voix grave ; elles disparaîtront en même temps que toute la faune et flore qui vivent dans l'océan à des centaines de kilomètres à la ronde.

CHAPITRE VIII

Dans le bureau de l'amiral Lacy, à bord du porte-avions *Glory* le plus grand calme régnait. L'amiral, entouré de ses principaux officiers, était assis à l'extrémité d'une table ovale, très raide, le visage impassible et les yeux perdus dans le vague, identique en cela à tous les assistants. Puis le téléphone sonna. L'amiral leva lentement le bras, le tendit vers l'appareil posé devant lui et décrocha.

— Lacy, dit-il d'une voix creuse.

— Amiral, vous avez le Q.G. de la Navy en ligne.

Le récepteur se mit à vibrer.

— Edmund ? Ici Kenneth. Qu'est-ce qui se passe, mon vieux ? Voilà des heures que nous cherchons à atteindre l'escadre...

— Nous avons eu divers incidents à bord, la nuit dernière, répondit Lacy de la même voix creuse ; radios brouillées, ennuis de machines, gouvernail en panne. Tu trouveras tous les détails dans le rapport que j'adresse aujourd'hui même à l'amirauté.

— Mais vous n'avez quand même pas eu tous les mêmes ennuis en même temps ? Or nous n'avons pu joindre aucun des bâtiments qui t'escortent.

— Je crois que nous avons traversé un champ magnétique d'origine inconnue, répondit l'amiral ; et, par une coïncidence comme il ne s'en produit vraiment qu'en mer, nous nous sommes enfoncés dans un véritable champ d'algues, une mer des Sargasses en miniature. D'où les hélices bloquées, le gouvernail faussé, etc. J'ajoute que nous avons eu le regret de perdre quelques hommes, deux plongeurs et un officier qui est tombé par-dessus bord pour une raison inconnue. Mais, maintenant, tout est rentré dans l'ordre et nous poursuivons notre route, comme prévu.

Il y eut un court silence, puis Kenneth reprit sur un ton différent :

— Tu es sûr que tout va bien, Edmund ? demanda-t-il ; vraiment bien ? Je... je te trouve une drôle de voix.

— J'ai dû m'enrhumer la nuit dernière en montant sur la passerelle, répondit Lacy ; tu n'as aucun souci à te faire, Kenneth, ni pour moi, ni pour l'escadre. Je te rappellerai quand nous serons en vue de Hokkaido.

Il raccrocha avec la même lenteur et demeura immobile, les mains étalées devant lui, imités par tous les officiers qui l'entouraient.

Dans le poste de pilotage, le lieutenant Skinner se tenait, lui aussi,

très raide, tout comme l'homme de barre, et les deux hommes observaient l'horizon du même regard vague à travers le pare-brise qui avait été remplacé.

Soudain, Skinner baissa la tête, jeta un coup d'œil sur sa montre et, d'un pas d'automate, se dirigea vers un des téléphones du poste.

— Ordre à l'escadrille de se préparer pour le décollage, dit-il d'un ton mécanique, comme s'il récitait une leçon.

Il reprit position à côté de l'homme de barre. D'où il était, il pouvait aisément apercevoir le pont d'envol où une douzaine de chasseurs aux ailes repliées étaient alignés les uns derrière les autres. Des marins, vêtus de combinaisons bleues, apparurent, en file indienne. Ils avaient, eux aussi, une étrange démarche et chacun de leurs gestes paraissait leur être dicté par une force invisible.

Bientôt, tous les appareils furent en position d'envol et les pilotes, engoncés dans leur harnachement, s'avancèrent à leur tour sur le pont. Ils ressemblaient, comme les autres, à autant de marionnettes mues par des fils. Chacun d'eux monta dans son cockpit et lança ses moteurs à plein régime. Un à un, les appareils, propulsés par les sandows de décollage, quittèrent le pont du *Glory* et montèrent en chandelle vers le ciel où ils ne furent plus, bientôt, que des points brillants à peine perceptibles.

Après une demi-heure de vol, la côte est de Hokkaido apparut à l'horizon, facilement reconnaissable à la chaîne montagneuse qui la bordait. La voix du commandant de l'escadrille retentit dans les écouteurs des pilotes :

— Cap au 228, sur Kushiro... Altitude : 2000 pieds... dès que nous aurons dépassé la ville et la crête de la montagne qui s'élève derrière elle, nous recevrons des instructions du sol.

Le groupe de chasseurs survola la petite ville qui paraissait déserte et la crête rocheuse à laquelle elle s'adossait et se trouva au-dessus d'une longue vallée étroite qui s'allongeait entre deux massifs de forme semi-circulaire. L'ensemble ressemblait indiscutablement au cratère d'un volcan éteint. Une piste d'atterrissage rudimentaire avait été aménagée au centre.

Les écouteurs des pilotes vibrèrent de nouveau mais la voix n'était plus la même. Elle avait des sonorités métalliques et un accent un peu nasal :

— Préparez-vous à atterrir... Dès que vous serez au sol, suivez la piste en direction de la falaise nord et attendez d'autres instructions sans couper vos moteurs.

Le commandant de l'escadrille se posa le premier et, à petite allure, continua à rouler vers l'énorme pan de roches qui se rapprochait de lui. Il n'eut pas une réaction en voyant s'ouvrir peu à peu une faille de plusieurs mètres de large dans le flanc de la falaise.

— Entrez, allez vous ranger dans le fond du hangar, dit la voix métallique, et coupez les gaz.

Le pilote obéit et, sa manœuvre terminée, demeura assis sur son siège, immobile, sans un regard pour les appareils qui le suivaient. Quand le dernier moteur se tut, un énorme silence s'établit dans l'immense salle, faiblement éclairée par des tubes fluorescents.

Puis un homme apparut. Il était de petite taille, vêtu d'une combinaison marron, et ses traits étaient typiquement asiatiques. Il fit un signe du bras au commandant de l'escadrille. La voix métallique résonna dans le hangar :

— Suivez-le.

Le commandant obéit aussitôt, imité par les autres pilotes, et emboîta le pas au petit homme dont la démarche avait, elle aussi, quelque chose de raide et de mécanique. Le groupe avança, en file indienne, vers une porte qui s'ouvrit automatiquement à leur approche, découvrant les premières marches d'un escalier en colimaçon. L'homme en combinaison s'y engagea sans même tourner la tête pour voir si les autres suivaient.

Ils arrivèrent ainsi dans un tunnel étroit, taillé en pleine roche et dont les parois, ruisselantes d'humidité, étaient percées, à intervalles réguliers, d'orifices exigus que fermaient des panneaux de métal.

— Halte ! ordonna la voix.

Le groupe s'immobilisa aussitôt. Il y eut une série de déclics, les panneaux coulissèrent.

— Entrez chacun dans une de ces cellules, dit la voix ; asseyez-vous sur la couchette et ne bougez plus. On va vous apporter à manger et à boire.

Du même mouvement, les douze pilotes pénétrèrent chacun dans un des enclos dont le panneau se referma instantanément. Le petit homme en combinaison marron demeura dans le tunnel, les bras ballants, le regard flou, comme s'il attendait quelque chose. La voix retentit à nouveau, mais dans une autre langue. Le petit homme reprit sa marche dans le tunnel jusqu'à une porte qui s'ouvrit devant lui sur une vaste pièce où d'autres hommes, portant la même combinaison marron, s'activaient autour de longues tables couvertes de bols. Certains plongeaient des louches dans de gros chaudrons dont ils retiraient un liquide d'aspect gélatineux qu'ils versaient dans les bols. D'autres rangeaient ces bols sur des plateaux de bambou.

Le petit homme voulut prendre un de ces plateaux mais son voisin le repoussa en murmurant quelques syllabes à peine distinctes et, s'emparant lui-même du plateau, sortit de la pièce et s'engagea dans le tunnel.

Il s'arrêta devant la porte d'une des cellules et attendit. Le panneau coulissa. L'homme pénétra dans la cellule où le commandant de

l'escadrille était assis, les mains posées sur ses genoux, immobile. L'homme posa le plateau sur le sol. D'un geste furtif, il sortit quelque chose de sa poche et le glissa dans le bol qu'il tendit ensuite au prisonnier. Comme ce dernier ne bougeait pas, il passa le bol devant son visage. Le commandant baissa la tête. Une vague lueur apparut au fond de ses yeux morts. Il prit le bol à deux mains et le vida d'un trait tandis que l'autre l'observait avec une attention soutenue.

Soudain, le commandant parut sortir d'un rêve. Il regarda l'homme penché sur lui, les murs de sa cellule, le bol qu'il tenait toujours et une expression d'intense stupéfaction apparut sur son visage.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il tout haut ; où suis-je ?

D'un geste, l'autre lui fit signe de se taire et, se penchant un peu plus, souffla à son oreille dans un anglais hésitant :

— Ne pas parler. Pas maintenant. Moi revenir plus tard, la nuit. Vous continuer à jouer zombie.

Le commandant examina le visage aux yeux bridés où brillait une lueur étrange faite de peur et d'espoir mêlés.

— Zombie ? répéta-t-il.

L'autre mit un doigt sur ses lèvres, ramassa le plateau et sortit. Le panneau se remit en place. L'obscurité se fit totale dans la cellule. Le commandant eut un frisson nerveux. « Jouer zombie, se dit-il ; qu'est-ce que cela signifie ? Et qu'est-ce que je fais ici, dans ce trou, en tenue de vol ? Où est mon zinc ? Et l'escadre ?... L'escadre... »

Soudain, la mémoire lui revint. Ce fut comme un éclair qui lui traversa le cerveau et lui arracha un sourd gémissement. Lui, commandant Andrew Bradham, était en train de dormir dans sa cabine quand il avait été réveillé par des hurlements, des coups de feu puis la sirène d'alarme. Il s'était précipité dans la coursive où des marins, l'air affolé, se bousculaient en direction de l'escalier qui menait au pont supérieur.

« — Des pieuvres ! Nous sommes attaqués par des pieuvres ! avait hurlé l'un d'eux ; sauvez-vous, commandant ! »

Puis, à l'autre bout de la coursive, Bradham avait aperçu un être monstrueux, une énorme masse grise, surmontée d'un dôme rouge sang, qui lançait devant elle des tentacules d'une longueur incroyable sur lesquels elle se déplaçait à une vitesse foudroyante. Bradham avait fait un bond dans sa cabine pour y prendre son arme. Mais, déjà, la pieuvre était sur lui et l'immobilisait à l'aide de deux de ses tentacules tandis que ses énormes yeux pédonculés se fixaient sur ceux du commandant. Bradham avait hurlé d'horreur, tenté de se débattre... et, brusquement, il s'était senti pris de vertige. Quelque chose émanait des prunelles jaunâtres dirigées vers lui, quelque chose qui l'envahissait, le paralysait, une force qui le dominait peu à peu, lui interdisait toute réaction, toute pensée. Et il avait sombré dans une

inconscience totale, une inconscience dont il venait à l'instant d'émerger.

Le commandant tendit l'oreille. Le silence était absolu. Il tâta la paroi rocheuse de sa cellule. « Je ne suis plus à bord du *Glory*, pensa-t-il ; mais où, alors ? Les monstres m'ont-ils transporté jusque dans une de leurs cavernes sous-marines ? Comment ? Pourquoi ? »

Il se prit le front à deux mains. « Voyons... Notre mission était d'effectuer plusieurs vols de reconnaissance au-dessus de Kushiro et de sa base océanographique... Que s'est-il passé ensuite ? Ai-je été hypnotisé, l'avons-nous tous été par ces pieuvres, et obligés de décoller du pont du *Glory* ? Mais pour quelle destination ? Et qu'est-il arrivé au *Glory* Et aux autres bâtiments de l'escadre ? Les pieuvres ont-elles hypnotisé tout ce monde ? Cela paraît absurde... et pourtant je suis là... »

Il frappa rageusement la roche à laquelle il était adossé et s'entailla la peau. La douleur lui rendit une partie de son calme. « Qui est ce petit homme – un Japonais certainement – qui m'a donné ce bol à boire et a promis de revenir cette nuit ? Un allié sans doute. Mais comment a-t-il réussi à me sortir de mon hypnose ? À l'aide du liquide que contenait ce bol ? Peut-être. Mais à quoi bon ? Je ne suis pas moins prisonnier... Et mes autres pilotes aussi, j'en ai peur... »

Il faillit un instant se lever et aller tambouriner contre le panneau qui fermait sa cellule. Mais, à la réflexion, il se retint. « Non ! Cela pourrait donner l'alerte... et cela prouverait aux pieuvres que je ne suis plus en état d'hypnose. Mieux vaut rester tranquille et attendre en jouant les zombies, comme dit l'autre... Mais je donnerais dix ans de ma vie – s'il m'en reste autant à vivre ! – pour comprendre ce qui se passe. Est-ce la guerre ? Les Japonais nous ont-ils refait le coup de Pearl Harbor, avec l'aide, cette fois, de leurs immondes pieuvres ? Mais quoi ? Ils ne comptent quand même pas envahir les États-Unis et la Terre entière avec ces horribles créatures ? Et l'on dirait bien que certains d'entre eux – celui qui m'a apporté ce bol en tout cas – sont prisonniers comme nous... Tout cela est un cauchemar et je vais me réveiller, tout à l'heure, dans ma cabine. »

Il tâta du bout du doigt l'éraflure qu'il s'était faite à la main. « Mais non ! Je ne rêve pas ! Cette écorchure est bien réelle, je la sens... Allons ! Il vaudrait mieux que j'essaie de dormir un peu en attendant que le petit Japonais revienne... »

Il s'allongea sur sa couchette, croisa les mains derrière la tête et demeura ainsi, immobile, les yeux grands ouverts sur les ténèbres qui l'entouraient.

CHAPITRE IX

Le contre-amiral Kenneth Nichols donna un violent coup de poing sur son bureau qui résonna comme un gong. Sous ses cheveux blancs coupés en brosse, son visage raviné de rides était devenu rouge brique.

— Cette fois, c'en est trop ! gronda-t-il ; moi, je vous dis qu'il se passe quelque chose de bizarre sur le *Glory* et les bâtiments qui l'escortent ! D'abord cette série d'incidents, champs d'algues, orage magnétique, radios brouillées. Et la voix de ce vieux Lacy, une voix que je n'ai presque pas reconnue, et ça fait près de cinquante ans qu'on est copains, Edmund et moi. Et, maintenant, ce silence radio total malgré nos appels répétés ! Messieurs, je vous dis qu'il faut alerter les éléments de la VIII^e flotte qui sont les plus proches du *Glory* et de l'escadre et leur donner l'ordre de monter à bord pour se rendre compte de la situation.

Quelques-uns des officiers qui l'entouraient approuvèrent d'un signe de tête. D'autres hésitaient visiblement.

— Mais enfin, amiral, dit un capitaine de vaisseau, il est inconcevable que toutes les radios de tous les bâtiments soient tombées en panne en même temps. Si donc l'escadre ne répond pas à nos appels, c'est que l'amiral Lacy a ordonné le silence radio... pour des raisons qui nous échappent...

— Et si les Japs nous avaient refait le coup de Pearl Harbor ? suggéra un autre officier.

Nichols tourna vers lui ses yeux d'un bleu très pâle, comme délavés par les embruns.

— C'est exactement la question que je me pose, répondit-il ; et c'est pourquoi je veux en savoir plus. Newton, prenez contact avec la VIII^e flotte. Qu'elle déroute trois de ses unités en direction du *Glory* et de son escorte. En outre, qu'une escadrille de chasseurs décolle du porte-avions le plus proche et aille survoler le *Glory* et les autres. Ils devront essayer d'entrer en contact radio avec eux et, s'ils n'y parviennent pas, prendre des photos aériennes aussi détaillées que possible. Messieurs, vous êtes libres.

Resté seul, Kenneth Nichols s'approcha d'une grande carte marine qui occupait un mur entier de son bureau et l'examina pensivement. « Quand ce vieux Lacy a repris contact avec moi, il devait se trouver ici, à deux cents *milles* environ de Hokkaido et de la base de Kushiro.

Depuis, il a couvert au moins la moitié de cette distance et ses chasseurs ont dû partir survoler et photographier la base. Le temps est beau, la mer calme. Il est impossible que nous ne finissions pas par les repérer et entrer en contact avec eux, ne fût-ce que par signaux optiques... »

L'officier qu'il avait chargé d'alerter la VIII^e flotte réapparut.

— Vos ordres vont être exécutés d'un instant à l'autre, amiral, dit-il ; trois bâtiments se déroutent vers la position présumée du *Glory* et de l'escadre et six chasseurs vont décoller du porte-avions *Greyhound*. Nous devrions avoir de leurs nouvelles dans moins d'une heure.

— Allons à la salle radio, Newton, dit le contre-amiral ; je deviens fou à regarder cette carte et à me demander ce qui a bien pu arriver à Lacy et aux siens.

La salle radio bourdonnait comme une ruche lorsqu'il y fit son entrée. D'un pas rapide, Nichols s'approcha de l'opérateur chargé de joindre le *Glory* et ses escorteurs.

— Alors ? demanda-t-il.

L'homme eut une mimique éloquente.

— Toujours rien, amiral, murmura-t-il en retirant l'un des écouteurs qu'il portait sur la tête ; aucun des bâtiments ne répond, que ce soit en phonie ou en graphie. C'est incompréhensible... à moins que...

— À moins que ? répéta vivement Nichols.

L'opérateur rougit légèrement sous son hâle.

— J'ai lu quelque part que, dans la mer du Japon, il y avait eu des disparitions de navires et d'avions analogues à celles que l'on a constatées dans le triangle des Bermudes, murmura-t-il.

Le contre-amiral eut un rire forcé.

— Tu lis trop de science-fiction, mon gars ! dit-il en donnant une petite tape sur l'épaule du jeune homme ; ces choses-là n'existent pas. Continue tes appels. Il y en aura bien un, sur les quatre, qui va se décider à répondre...

Il s'approcha de la vaste carte horizontale qui occupait le centre de la pièce et où d'autres opérateurs, à l'aide d'une sorte de râteau de croupier, modifiaient la position des bateaux miniatures dont on leur indiquait la position.

— Le *Greyhound* est ici, amiral, dit Newton en pointant le doigt vers la plaque de verre illuminée ; à moins de quatre cents *milles* de la route du *Glory*, c'est une chance. Ses chasseurs devraient repérer l'escadre dans très peu de temps.

— Espérons-le, murmura Nichols en se laissant tomber sur une chaise.

— Voulez-vous une tasse de café, monsieur ? demanda l'officier.

— Oui, merci, Newton. Bonne idée, répondit le contre-amiral.

« Évidemment, se dit-il, si l'on découvre que tout est normal à bord

de l'escadre, à part ces foutues radios, et que j'ai dérangé tout ce monde pour rien, je vais me faire drôlement taper sur les doigts par l'amirauté ! Mais tant pis ! Je préfère encore passer pour un gâteux que de laisser aller les choses sans réagir. Et on ne m'ôtera pas de la tête que ce vieux Lacy avait une drôle de voix quand je l'ai eu en ligne... La voix de quelqu'un qui récite un texte dicté... Bon sang ! Il n'y a quand même pas eu une mutinerie à bord du *Glory* ! C'est à peu près aussi vraisemblable que le triangle des Bermudes en version japonaise ! »

Une demi-heure passa, pendant laquelle il se rendit à plusieurs reprises auprès de l'opérateur qui essayait de joindre le *Glory* et hochait chaque fois la tête d'un air désolé. Soudain, Newton, qui surveillait une autre console, eut un grand geste du bras.

— Nous avons les chasseurs du *Greyhound* en ligne, amiral ! cria-t-il.

Nichols se précipita, bouscula presque l'opérateur pour s'emparer de son casque et le pressa contre ses oreilles. Une voix lointaine lui parvint, déformée par des fritures et des grésillements.

— Ici leader patrouille Hawks ; j'appelle le Q.G., j'appelle le Q.G., me recevez-vous ? À vous...

— Vous recevez trois sur cinq, leader Hawks, grommela le contre-amiral ; mais il faudra s'en contenter. Que voyez-vous ? À vous.

— Je ne vois rien, rigoureusement rien sur des milles carrés, sauf la côte de Hokkaido et la ville de Kushiro à cent *milles* environ, répondit la voix.

— Quoi ? Pas de traces de l'escadre ? hurla Nichols.

— Pas la moindre. Elle a peut-être déjà rejoint Kushiro...

— Elle aurait drôlement forcé l'allure, grogna le contre-amiral ; mais allez-y voir, leader Hawks. Et, vous aussi, mettez pleins gaz ! Le premier qui repérera le *Glory* et les autres aura droit à une caisse de bourbon ! Je reste en ligne...

Il se tourna vers Newton, debout à ses côtés.

— C'est peut-être ça, l'explication, murmura-t-il ; étant donné sa panne radio, que l'on finira bien par expliquer un jour, Lacy a foncé comme une brute pour rallier Kushiro et y faire les réparations nécessaires...

Il se donna brusquement une claque sur le front.

— Mais, bougre d'âne ! S'ils sont arrivés à Kushiro, on a dû les y voir ! Newton ! Prenez contact avec la capitainerie du port et faites-moi signe quand vous les aurez en ligne.

Newton s'installa devant un autre émetteur-récepteur et donna quelques instructions à l'opérateur tout en s'emparant d'un deuxième casque. Quelques instants plus tard, il entendit une voix grésiller dans ses écouteurs. Il énonça rapidement son code d'appel puis demanda :

— Y a-t-il quelqu'un, chez vous, qui parle l'anglais ?

En même temps, il fit un grand geste à Nichols qui accourut et prit le casque.

— Ici capitainerie port Kushiro, entendit le contre-amiral.

— Une escadre américaine vient-elle d'entrer chez vous ? demanda Nichols d'un ton haletant.

Il y eut un silence. Puis la voix répondit lentement :

— Non... pas escadre en vue... pas bâtiments américains dans port...

Nichols devint très pâle et rendit le casque à Newton.

— Remerciez-le, excusez-nous et tout ça, marmonna-t-il en repartant vers l'autre console.

— Leader Hawks, leader Hawks, ici Q.G., me recevez-vous ? À vous ! cria-t-il.

Le silence s'était fait tout à coup dans la salle comme si tous les assistants comprenaient qu'il se passait quelque chose de grave.

— Vous recevez quatre sur cinq, Q.G. répondit la voix du pilote ; nous survolons en ce moment la ville de Kushiro. Rien à signaler. Tout semble normal. Peu de monde dans les rues.

— Et le port, nom de Dieu, le port ? rugit le contre-amiral.

— Le port est en vue... Mais pas d'escadre. Je répète : pas d'escadre. Quelques chalutiers, un garde-côte. Ici aussi, tout semble normal...

— Sauf que l'escadre n'y est pas ! s'exclama Nichols ; c'est impossible, leader Hawks, rigoureusement impossible ! Fouillez tout le long de la côte, cent *milles* dans chaque sens ! Elle doit quand même bien être quelque part, cette escadre de malheur...

— Bien reçu, Q.G., nous longeons la côte à basse altitude... Des criques, des falaises... Ah ! Une calanque assez profonde... On va y jeter un coup d'œil...

Nichols pressa les écouteurs contre ses oreilles. La voix faiblissait peu à peu.

— Non rien, dit enfin le pilote ; la calanque s'avance assez loin dans la montagne puis disparaît sous une énorme falaise... Mais pas d'escadre en vue... Et nous devons rejoindre le *Greyhound*... Sommes à la limite de nos...

— O.K. ! rentrez, merci et terminé, dit Nichols d'un ton amer.

Le silence devint encore plus pesant dans la salle. Le contre-amiral se leva avec effort.

— Messieurs, dit-il avec gravité, la marine américaine vient de perdre quatre de ses bâtiments, le porte-avions *Glory*, le cuirassé *Samantha*, les destroyers *Baltimore* et *Brisbane* et douze chasseurs-bombardiers, dans des conditions totalement inexplicables. Je vais de ce pas alerter Washington. Venez, Newton...

Dès que les deux hommes furent sortis, Nichols saisit l'officier par le bras.

— La voix, Nichols, murmura-t-il, la voix qui nous parlait depuis la capitainerie du port de Kushiro... Vous n'avez rien remarqué ? C'était exactement, l'accent japonais en plus, la voix de l'amiral Lacy la dernière fois que je l'ai eu en ligne... Une voix mécanique, une voix de robot... Il se passe quelque chose à Kushiro, Newton, quelque chose d'effroyable, je le sens dans mes os...

*

* *

Le commandant Andrew Bradham se réveilla en sursaut. Le rayon de la torche qui s'était posé sur son visage s'écarta aussitôt tandis qu'une voix aigrelette murmurait :

— Excusez-moi, commandant, et n'ayez pas peur. Nous sommes, sinon des amis, du moins des alliés, vous pouvez nous faire confiance... D'ailleurs vous n'avez pas le choix !

Il y eut un léger rire grinçant dans la pénombre. Puis le rayon de la torche se retourna et Bradham vit apparaître un visage plissé de rides dont les yeux bridés luisaient derrière de grosses lunettes de myope.

— Ce n'est pas vous qui m'avez donné à manger tout à l'heure, murmura le commandant.

— Non, en effet, l'anglais de cet homme est trop imparfait et il aurait pu avoir certaines difficultés à se faire comprendre de vous... Ah ! Ceci me fait penser...

Il fouilla dans la poche de sa combinaison marron et en retira une petite boîte de carton qu'il ouvrit pour en montrer le contenu à Bradham : c'était une poudre grisâtre qui ressemblait un peu à de la limaille de fer.

— Prenez une pincée de ceci chaque jour, murmura le Japonais ; cela vous permettra d'échapper aux effets de l'hypnose.

— J'ai donc bien été hypnotisé, dit le commandant.

— En doutiez-vous ? demanda l'autre d'un ton ironique ; comment croyez-vous que les pieuvres sont parvenues à s'emparer de votre escadrille et à vous forcer à atterrir dans le cratère du volcan ? Mais, surtout, comportez-vous toujours comme si vous étiez encore hypnotisé : gestes raides, mécaniques, regard flou. Car si les pieuvres s'aperçoivent que vous êtes arrivé à échapper à leur emprise, c'est la mort... et une mort peu agréable, je vous le garantis. Vous serez dévoré vivant.

Bradham eut un sursaut.

— Je n'en crois pas un mot ! souffla-t-il ; les pieuvres ne se nourrissent pas de chair humaine, à ma connaissance.

— Vos connaissances sont incomplètes sur ce point, répondit le Japonais avec un léger rire ; mais, si vous le permettez, j'aimerais m'asseoir, moi aussi, sur votre couchette. Je suis âgé, très âgé, et la station debout m'est pénible.

Le commandant s'écarta pour lui laisser de la place.

— Merci, murmura le vieillard en s'installant à côté de lui ; je devrais maintenant me présenter pour obéir aux règles de la courtoisie, mais, pardonnez-moi, je ne le ferai pas. D'abord parce que mon nom ne vous dirait sans doute rien. Ensuite parce que je suis... ce que vous appelez un criminel de guerre.

— Quoi ! s'exclama Bradham.

— Ne parlez pas si haut, je vous prie, souffla le Japonais ; c'est l'heure où les pieuvres dorment comme les brutes qu'elles sont. Mais il pourrait passer une patrouille de zombies...

— Des zombies ?

— C'est ainsi que nous appelons les malheureux qui sont sous l'emprise hypnotique des pieuvres. Et ce nom leur convient à la perfection. Car ils ont été pratiquement lobotomisés, décérébrés si vous préférez, ils sont devenus incapables de penser par eux-mêmes et n'agissent plus que sur l'ordre des pieuvres.

— Mais enfin, comment ces monstres ont-ils acquis un pareil pouvoir ? demanda le commandant.

— Acquis est le mot juste, répondit le Japonais ; les pieuvres possédaient, au départ, certaines facultés hypnotiques dont elles se servaient, notamment, pour immobiliser leurs proies, un peu à la manière de certains serpents. Quand nous avons découvert ces capacités, nous avons décidé de les développer et de les exploiter à notre usage. Cela se passait ici même, à la base océanographique de Kushiro, où j'étais un jeune chercheur, il y a de cela bientôt quarante ans.

— Quarante ans ! Mais c'était...

— En 1944, à la fin de la guerre, une guerre que nous étions en train de perdre, oui, murmura le Japonais ; et c'est devant le danger d'être battus et asservis que nous avons décidé d'utiliser tous les moyens qui se trouvaient à notre portée pour renverser la situation. Les pieuvres étaient de ceux-là. Elles abondaient dans la région où la population locale en faisait d'ailleurs un véritable élevage. En étudiant leur comportement dans nos laboratoires de la base, nous avons découvert chez elles, surtout parmi les espèces géantes ainsi que chez les calmars, des propriétés tout à fait remarquables. Leur pouvoir hypnotique d'abord, mais aussi leur prodigieuse faculté de s'adapter au milieu. C'est ainsi que nous avons réussi à les faire vivre sur terre et à les habituer à une alimentation carnée.

— Mais... mais pourquoi tout cela ? balbutia Bradham d'une voix étranglée.

— Vous manquez d'imagination, commandant, dit le Japonais avec le même rire grinçant ; quel effet a produit sur vous la première pieuvre que vous avez vue ?

— Une profonde répulsion.

— Eh bien voilà ! Pour de mystérieuses raisons, les hommes éprouvent, pour les pieuvres, une véritable horreur, entretenue, il est vrai, par toute une littérature plus ou moins bien documentée. Les légendes qui courent sur les monstres qui s'attaquent aux pêcheurs sous-marins, sur les « kraken » capables d'emporter par le fond un trois-mâts et tout son équipage sont bien connues. Nous avons, tout simplement, décidé de faire de ces légendes des réalités et d'entraîner nos pieuvres à faire la guerre aux hommes.

— Tout simplement, répéta le commandant avec une ironie amère.

— Tout simplement, insista le Japonais ; nous manquions d'hommes et d'armes, nous avons été chercher des renforts là où ils étaient : sous les mers. Et nous avons fait, des pieuvres, des combattants d'élite. Leur seule apparence, déjà, les rendait redoutables. Essayez d'imaginer une armée de pieuvres courant, sur leurs tentacules, à l'assaut d'un régiment, d'un fort, d'une division blindée ! Ou bien encore, surgissant, du fond des eaux et envahissant un navire. Ce serait aussitôt une panique folle chez les hommes. D'ailleurs vous avez dû le constater à bord de votre porte-avions !

Bradham se souvint, avec une sorte de nausée, du monstre qu'il avait vu surgir dans la coursive et foncer droit sur lui en brandissant ses tentacules.

— Mais elles ont bien d'autres avantages, poursuivait le vieillard ; leur pouvoir hypnotique d'abord, nous en avons parlé. Le fait aussi qu'il est extrêmement difficile de les tuer, avec leurs deux cœurs, leurs trois cerveaux et leurs huit ou dix tentacules. La possibilité enfin, pour celles que nous avons entraînées et les générations qui les ont suivies, de pouvoir circuler à leur guise sur terre ou sous eau...

Le rayon de la torche se posa un instant sur le visage du commandant.

— Ne prenez pas cette expression écoeurée, dit la voix moqueuse du vieillard ; vous aussi, vous avez dressé des animaux pour la guerre, et nombre de pays ont agi et agissent encore comme vous. Jusqu'à enseigner à de malheureux dauphins – ces animaux si sympathiques – à aller poser des mines magnétiques sur la coque de nos sous-marins. Et puis, commandant...

Le ton du Japonais se fit soudain plus âpre.

— Quand il s'est agi d'aller atomiser la population civile d'Hiroshima et de Nagasaki, vous n'avez pas éprouvé tant de scrupules, que je sache... Mais nous ne sommes pas là pour régler le contentieux américano-japonais ! ajouta-t-il en retrouvant son ironie. Donc, pendant ces quarante ans, nous n'avons cessé, secrètement bien entendu, et à l'insu de notre gouvernement lui-même, d'améliorer les performances, si j'ose dire, de nos pieuvres. Et, un jour, nous nous

sommes aperçus que nous avons joué les apprentis sorciers. Leur pouvoir hypnotique était devenu tel que nous-mêmes avions du mal à lui échapper, et leur goût de la viande, animale ou humaine, était insatiable.

Bradham l'entendit pousser un soupir.

— Au cours des conversations télépathiques que nous avons avec elles, nous constatons qu'elles étaient de plus en plus hostiles non seulement à l'ensemble de la race des hommes, mais aussi à nous-mêmes, leurs maîtres, et, en quelque sorte, leurs professeurs. Enfin, un jour, car il faut que je me résume, elles nous ont adressé un véritable ultimatum : ou nous les aidions à réaliser leurs plans qui étaient de conquérir le monde et d'en éliminer la plus grande partie de l'humanité — « les trois quarts de cette planète nous reviennent de droit », tel était leur thème —, ou nous en subirions les conséquences. C'est alors qu'à la hâte, nous avons fabriqué la substance chimique qui nous permettrait de résister à l'hypnose. Nombre de nos collègues et des travailleurs de la base n'ont malheureusement pas eu le temps d'en absorber assez vite et ils sont devenus les zombies des pieuvres. Les autres, comme moi, avons échappé à ce sort. Mais nous sommes obligés de feindre sans cesse d'être des zombies comme les autres, et de continuer à travailler pour les monstres que nous avons créés.

— Travailler ? Mais à quoi ? demanda le commandant.

— Je vous l'ai dit : à la conquête de la planète et à l'élimination du genre humain, sauf ce que les pieuvres conserveront pour leur... consommation.

— Mais c'est absurde ! s'exclama Bradham ; c'est absurde, répéta-t-il un ton plus bas ; nous sommes plus de six milliards d'hommes sur la Terre !

— Et il y a, au bas mot, plusieurs dizaines de milliards de céphalopodes, répondit paisiblement le vieillard.

— Nous possédons des armes redoutables.

— Elles aussi !

— Ne me dites quand même pas qu'elles disposent de la bombe atomique ! dit le commandant d'un ton sarcastique.

— Non. Mais elles pourront s'en procurer une quand elles le voudront.

— Comment ?

— En attaquant une de vos bases nucléaires et en s'emparant des fusées qu'elles contiennent.

— À supposer qu'elles y parviennent, que pourront-elles en faire ensuite ?

Bradham sentit soudain la main sèche du vieillard se poser sur la sienne et la serrer avec force.

— Tout leur plan est là et il est diabolique, chuchota le Japonais ;

les pieuvres savent qu'une seule bombe atomique bien placée suffirait à rendre la vie pratiquement impossible sur terre, je parle des terres émergées.

— Une seule bombe ?

— Oui. Une bombe de cent mégatonnes, dirigée non pas sur une ville ou un pays mais... vers le ciel... Vous avez entendu parler de la mince couche d'ozone qui entoure la Terre... Elle ne constitue que dix millionnièmes de l'atmosphère terrestre. Mais elle nous protège contre les rayons ultraviolets du soleil. C'est, comme l'a dit un savant canadien « un élément fondamental dont dépendent le climat et l'existence de toute vie sur la Terre ». Si une bombe de cent mégatonnes explosait à sa hauteur, cette couche serait détruite, en tout ou en partie, et les terres émergées deviendraient vite inhabitables. La plupart des hommes et des animaux seraient brûlés et aveuglés. Les moins atteints seraient contraints de se réfugier sous terre ou dans des abris sous-marins. Les plantes dessécheraient, rendant les cultures impossibles. Ce serait un total désastre écologique... et la victoire des pieuvres sur les hommes.

Bradham se prit la tête à deux mains.

— On jurerait un cauchemar, souffla-t-il avec désespoir.

— C'en est un, répondit le vieillard ; mais il est en train de prendre vie en ce moment. Pourquoi croyez-vous que les pieuvres ont capturé vos quatre bâtiments de guerre et votre escadrille de chasse ? Pour les lancer contre tel ou tel port proche d'une base atomique et s'emparer de la bombe dont elles ont besoin. Et, par hypnose, elles obligeront les techniciens de la base à envoyer la bombe vers la couche d'ozone.

La pression de sa main sur celle du commandant se fit encore plus forte.

— Vous et vos pilotes pouvez seuls éviter cette apocalypse, dit-il d'un ton soudain grave.

— Mais comment ? demanda Bradham en se redressant.

— Je vais vous faire sortir d'ici, ainsi que vos camarades à qui je ferai absorber le produit qui leur permettra d'échapper à l'emprise hypnotique sous laquelle ils se trouvent. Ensuite, ce sera à vous de jouer. Il faudra remonter jusqu'au hangar où sont rangés vos appareils, en éliminant au passage tous ceux qui tenteront de s'opposer à vous.

— Mais nous n'avons pas d'armes ! gronda le commandant.

— Je sais. Servez-vous de tout ce qui vous tombera sous la main. D'ailleurs vous n'aurez pas affaire aux pieuvres. Elles dorment, je vous l'ai dit. Vous n'aurez à vous battre que contre des zombies. Certains d'entre vous y resteront peut-être quand même, mais tant pis ! Il suffit qu'un seul d'entre vous arrive à faire décoller son appareil et qu'il fonce en direction de la base américaine la plus proche et y donne l'alerte pour que tout soit encore possible.

Dans la lueur de la torche, Bradham examina le visage ridé qui était maintenant infiniment vieux et las.

— Vous tenez donc tellement à sauver mon pays ? demanda-t-il avec une certaine ironie ; après avoir tant fait pour le détruire !

Le vieillard secoua la tête.

— Il ne s'agit ni de votre pays, ni du mien, souffla-t-il ; il s'agit de la vie sur la Terre. Je ne veux pas que les pieuvres y mettent fin.

— Venez, dit le commandant en le prenant par le bras pour l'aider à se lever ; allons libérer les copains...

CHAPITRE X

À peine Suzan émergeait-elle du tunnel qui reliait la mer à la piscine installée dans la cave de sa villa de Santa Catalina qu'elle se sentit empoignée par deux mains brutales tandis que d'autres mains, non moins brutales, lui arrachaient son masque.

— Merde ! Une nana ! s'exclama une voix effarée ; qu'est-ce que tu viens faire ici ? Qui es-tu ?

Suzan jeta un regard dégoûté sur les soldats qui la maintenaient — deux d'entre eux braquaient ostensiblement leur mitraillette sur elle — et d'une voix glaciale déclara :

— Je m'appelle Suzan Ryde et je rentre chez moi. C'est à moi de vous demander ce que vous faites dans ma cave.

L'attitude des *marines* se modifia aussitôt.

— C'est la fille de Ryde, murmura l'un d'eux ; celle qui avait disparu et que les hommes-grenouilles ont vainement cherchée dans les parages.

— Je n'avais pas disparu, j'étais en plongée, répliqua la jeune fille ; et, maintenant, lâchez-moi tout de suite ! Je veux voir mon père !

— Il est consigné dans sa chambre avec interdiction d'en sortir et d'y recevoir des visites, dit un des *marines*.

Un éclair passa dans les yeux bleus de Suzan.

— Vous voulez dire que mon père est prisonnier dans sa propre maison, imbéciles ! s'exclama-t-elle ; j'exige de le voir immédiatement ! Et, de toute façon, je veux me rendre dans ma chambre et m'y changer. J'en ai le droit, non ?

Le *marine* échangea un coup d'œil avec son camarade, puis lâcha le bras de la jeune fille.

— Nous n'avons pas reçu d'instructions sur ce point, grommela-t-il ; et je suppose que rien ne s'oppose à ce que vous alliez dans votre chambre. Pendant ce temps, nous allons prendre contact avec le commodore Schneider qui occupe la base de San Nicolas.

Suzan eut un sursaut puis se mit à rire.

— Pauvre commodore ! ironisa-t-elle ; comme il doit s'ennuyer là-bas ! Dites-lui que je suis revenue et que je voudrais rassurer mon père sur mon sort.

Elle regagna rapidement sa chambre, prit une douche très chaude et passa à la hâte une jupe de laine et un chandail à col roulé. Elle avait à peine terminé quand on frappa à sa porte. Suzan alla ouvrir et se

trouva en présence d'un *marine* qui avait l'air un peu embarrassé.

— Le commodore Schneider consent à ce que vous alliez voir votre père, dit-il.

— Il est trop bon ! persifla Suzan.

— Mais il veut vous rencontrer le plus vite possible, ajouta le *marine* ; dès que vous aurez rassuré votre père, nous avons ordre de vous emmener à la base de San Nicolas.

— Il n'en est pas question ! riposta la jeune fille d'une voix cinglante ; ni le commodore ni vous-mêmes ne faites partie de la police, que je sache ! Et, même si c'était le cas, vous n'auriez pas le droit de m'emmener hors de chez moi en pleine nuit. D'ailleurs, je suis fatiguée et j'ai besoin de repos. Dites au commodore que, s'il veut me rendre visite, je le recevrai ici, demain matin.

Et, sans attendre la réponse du *marine* abasourdi, elle sortit de sa chambre et se dirigea vers celle de son père que gardait un autre homme.

— O.K. ! Bob, dit le premier *marine* ; laisse-la entrer.

Le garde déverrouilla la porte. Aussitôt, le professeur Ryde se dressa sur le seuil, très pâle, les traits visiblement tirés.

— Suzan ! s'exclama-t-il en ouvrant les bras à sa fille ; où étais-tu ? Qu'as-tu fait pendant tout ce temps ? Je... je te croyais morte !

Suzan lui rendit son baiser puis l'entraîna loin de la porte.

— Je vais tout te dire, chuchota-t-elle ; ou plutôt tout te faire savoir. Car j'ai un message à te transmettre, mais pas par la parole, ce qui vaut sans doute mieux, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle ; ces débiles sont bien capables d'avoir placé des micros partout !

Elle l'entraîna vers le lit.

— Étends-toi, poursuivit-elle sur le même ton ; je vais m'asseoir à ton chevet. Prends mes mains dans les tiennes et regarde-moi dans les yeux.

Ryde obéit et tressaillit.

— Tes yeux ! s'exclama-t-il ; ils... ils ont changé de couleur. On dirait... on dirait que...

— Chut ! Tais-toi, cela n'a aucune importance, dit la jeune fille en souriant ; ce qui compte, c'est ce que tu vas y lire, ou plutôt ce que tu vas vivre à travers eux... Tâche de ne plus penser à rien d'autre...

Son regard se voila comme s'il s'enveloppait de brume. Et Ryde eut l'impression que cette même brume s'introduisait en lui. Il se sentit comme aspiré par elle, entraîné lentement vers des ténèbres absolues. Puis, au sein de ce gouffre, il vit naître une clarté opaline qui se précisa peu à peu. Elle émanait d'un massif rocheux vers lequel une force inconnue l'obligea à se diriger.

Il se trouva bientôt devant une faille profonde dans laquelle il se glissa et eut une sorte d'éblouissement. La grotte où il venait de

pénétrer ruisselait littéralement de lumières chatoyantes d'une indescriptible beauté. Puis elles s'atténuèrent une à une et il ne resta plus, au centre, que deux rayons d'un vert profond qui se posèrent sur Ryde et, en quelque sorte, le pénétrèrent. En même temps, une voix s'éleva dans la tête du professeur, une voix singulière où il crut reconnaître le timbre de Suzan mais, en même temps, le sien propre.

« — Thomas Ryde, disait-elle, je suis celui que ta fille et toi appelez Nico. »

Le professeur ouvrit la bouche pour répondre, mais ses lèvres n'é mirent aucun son.

« — Je veux d'abord te dire que nous ne te tenons pas rigueur pour ce qui s'est passé chez toi. Nous savons que, ni toi, ni Suzan n'êtes nos ennemis, au contraire. C'est pourquoi nous avons attiré Suzan jusqu'à notre refuge puis l'avons envoyée à toi chargée d'un message que nous avons inséré dans son cerveau. Car nous avons besoin de toi, Ryde, comme tu as besoin, comme tous les hommes de ce globe, ont besoin de nous. La Terre est en danger, Ryde, et tu es un des rares à pouvoir trouver le moyen de faire face à ce danger, avec notre aide. »

Les rayons verts devinrent plus clairs et la voix exprima une sorte de tendresse.

« — Tu connais bien notre espèce, Ryde, et tu as fait pour elle des choses dont nous te sommes profondément reconnaissants. Tu as allongé la durée de notre vie, tu as mis notre intelligence en contact avec celle des humains et ainsi permis d'acquérir des pouvoirs que nous ne possédions pas. Tu nous as aussi donné l'occasion, mais ceci tu ne l'as fait volontairement, d'absorber les données contenues dans les bio-ordinateurs réalisés par ton ami Ferguson. C'est ainsi que vos connaissances sont venues s'ajouter aux nôtres et ont fait de nous ce que nous sommes à présent : les êtres les plus doués de cette planète. Sois-en remercié, Ryde, même si ce résultat n'était pas celui que tu avais prévu. »

Les rayons s'assombrirent à nouveau.

« — Mais tous les hommes n'ont pas agi comme toi avec les pieuvres, Ryde ; et, d'ailleurs nous n'appartenons pas toutes à la même espèce. Il en existe d'autres, plus cruelles, plus agressives. Ce sont celles-là que de prétendus savants ont traitées de manières à développer leur cruauté et leur agressivité jusqu'à un point proprement monstrueux. Ces pieuvres sont les ennemies des hommes, parce que certains hommes ont voulu qu'il en soit ainsi. Mais ils n'avaient pas prévu que ces pieuvres se retourneraient un jour contre leurs propres maîtres et décideraient de s'emparer de leurs pouvoirs, de tous leurs pouvoirs, Ryde. Elles veulent conquérir la planète et asservir les hommes, du moins ceux qu'elles laisseront en vie. »

Dans son étrange rêve, le professeur sentit un frisson de peur le

parcourir. Son interlocuteur dut le percevoir aussitôt car sa voix se fit plus grave.

« — Tu n'as pas tort d'avoir peur, Ryde, dit-elle ; car ces plans ne sont pas loin d'aboutir et il reste très peu de temps aux hommes pour s'y opposer. Comment nous le savons ? Parce que, ainsi que tu l'avais soupçonné, toutes les pieuvres qui peuplent les mers communiquent entre elles par ce que vous appelez un réseau de modulation de fréquence. Les choses sont, en réalité, infiniment plus complexes, et il nous a fallu les données emmagasinées dans les bio-ordinateurs, les « pythies » de Ferguson, pour parvenir à les comprendre. Par ce réseau de communication permanent, nous avons su ce qui était en train de se préparer, là-bas, à Kushiro. »

Le professeur tressaillit à nouveau.

« — Oui, dit la voix, c'est là que tout a commencé et c'est là, espérons-le, que tout doit finir. Les pieuvres se sont emparées des hommes qui vivaient dans la base, la ville et la région et les ont plongés dans un état d'inconscience totale. Ce qu'elles veulent, maintenant, c'est provoquer un cataclysme tel qu'il rendra toute vie impossible sur les terres émergées, tuera les trois quarts de l'humanité et obligera les survivants à se réfugier dans des abris souterrains ou sous-marins où ils seront, bien entendu, des proies faciles pour les pieuvres qui deviendront ainsi les maîtresses du monde. »

La voix se fit plus forte, presque solennelle, tandis que les rayons verts viraient au noir.

« — Cela, nous ne le voulons pas et nous ne l'accepterons jamais. Nous considérons que les hommes et les pieuvres peuvent aisément cohabiter sur cette planète et que l'avenir pourrait même voir s'établir entre nous des rapports harmonieux et complémentaires. Nous avons donc décidé de tout faire pour nous opposer aux plans des pieuvres de Kushiro. Comment ? Nous ne pouvons pas et ne voulons pas tout te dire dès à présent. Sache, simplement, que nous avons exploré attentivement les fonds marins de la région et que la solution doit venir de là. Mais, pour l'appliquer, il faut que les hommes nous aident, grâce à leurs techniques et leurs armes. »

Le professeur eut un nouveau frisson.

« — Oui, leurs armes, répéta la voix. Kushiro et toute la région qui l'entourne, sur terre et dans les mers, doivent être détruites. Mais nous ne voulons pas que cette destruction se solde par la perte de nombreuses vies humaines. Il va donc falloir trouver le moyen d'évacuer la base, la ville et ses environs. C'est à ce moment seulement que nous pourrons intervenir. Tu vas donc partir, de toute urgence, rencontrer ceux qui peuvent entreprendre une pareille opération. Tu leur diras aussi que, le moment venu, ils devront nous faire une confiance intégrale en nous remettant une de leurs armes les plus

meurtrières. Tu vois que ta mission sera des plus difficiles. Mais, avec notre aide, tu la réussiras, il le faut. Désormais, tu resteras en liaison avec nous par l'intermédiaire de Suzan qui saura où et comment nous joindre en n'importe quelle circonstance et établir le dialogue entre nous. Nous te souhaitons bonne chance, Ryde, pour toi, pour les hommes et pour nous... »

Les rayons s'éteignirent. Le professeur fut à nouveau environné de ténèbres opaques et se sentit suffoquer. Puis il eut l'impression de remonter à toute vitesse du fond du gouffre, respira profondément et rouvrit les yeux. Suzan était penchée sur lui et l'observait avec angoisse.

— Tout va bien, ma chérie, dit Ryde en se redressant ; tu es une messagère parfaite... pour ne pas dire un médium de première force.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda la jeune fille.

— Partir d'ici et gagner Washington par les moyens les plus rapides, répondit Ryde ; que diable ! je finirai bien par trouver, là-bas, quelqu'un qui acceptera de m'écouter !

Une clé tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit et le commodore Schneider se dressa sur le seuil, rouge de colère. Il foudroya Suzan du regard.

— Ah, ma petite ! gronda-t-il ; il paraît que je n'ai pas le droit d'entrer ici à ma guise ! Et que je dois attendre votre bon plaisir pour vous interroger ! Eh bien ! c'est ce que nous allons voir ! Je vous embarque tous les deux pour Washington où des tas de gens ont des tas de questions à vous poser !

Ryde éclata de rire et se leva.

— Vous tombez à pic, commodore ! lança-t-il d'un ton jovial ; il n'y a rien au monde, voyez-vous, dont j'ai plus envie, en ce moment même, que d'aller faire un tour à Washington !

*

* *

Le commandant Andrew Bradham, les mains crispées sur les commandes de son chasseur, fouilla désespérément des yeux la nuit qui s'étendait devant lui. Seul ! Il était le seul de toute l'escadrille à avoir réussi à décoller ! À peine son groupe était-il arrivé dans le hangar où étaient rangés les appareils, qu'il s'était heurté à une patrouille de zombies. Et ces êtres aux yeux morts, aux gestes mécaniques s'étaient aussitôt révélés de redoutables adversaires. Les pilotes, de leur côté, à peine sortis de leur hypnose, s'étaient mal battus et, pour la plupart, ils avaient été rapidement terrassés par les grappes de corps vêtus de combinaisons marron qui s'accrochaient à eux.

Bradham, lui, avait eu la chance de mettre tout de suite la main sur un bout de câble en fils d'acier qu'il avait fait tourner autour de lui,

tenant ainsi à distance les zombies qui l'encerclaient. Il en avait touché deux ou trois qui s'étaient écroulés sur le sol en hurlant. Les autres avaient hésité. Bradham avait alors bondi vers le chasseur le plus proche, sauté sur le siège du pilote et mis en marche les réacteurs. Le rugissement des tuyères avait couvert celui des zombies qui le suivaient et avaient été pris dans les deux jets de flammes qui sortaient de l'arrière de l'appareil.

« Mais les portes du hangar, comment vais-je pouvoir les ouvrir ? » s'était demandé le commandant.

Or, à son immense surprise, elles s'étaient mises en mouvement comme d'elles-mêmes. Bradham avait jeté un coup d'œil derrière lui et aperçu une petite silhouette en combinaison marron en train d'abaisser une manette. Était-ce son interlocuteur de cette nuit, le vieillard au visage ridé, ou un autre des faux zombies ? Le commandant ne s'était pas posé davantage de questions. Il avait lancé les réacteurs au maximum, s'était engagé sur la piste à une allure folle et avait tiré les commandes vers lui jusqu'à se les enfoncer dans le ventre. L'appareil s'était cabré brutalement et était parti en chandelle en évitant de justesse la falaise qui se trouvait devant lui.

Bradham avait alors effectué un long virage qui lui avait permis d'observer, de loin, la piste et le hangar. Mais la piste était vide et le hangar brûlait. Sans doute un autre appareil avait-il été touché par la flamme de ses tuyères et avait-il explosé... « Cela vaut peut-être mieux ainsi, avait pensé le commandant ; il est préférable pour eux de mourir brûlés vif que d'être dévorés par ces monstres... Et maintenant, que vais-je faire ? Me poser sur une base japonaise ? Dangereux ! Comment savoir jusqu'où s'étend l'influence des pieuvres ? Et je devrai répondre à une quantité de questions, convaincre mes interlocuteurs qu'une partie de leur pays est occupée par des monstres... Ils refuseront de me croire, voudront vérifier, tout cela prendra un temps fou... et le temps presse, plus que jamais. Car, maintenant que mon évasion est découverte, les pieuvres vont accélérer le mouvement... »

Il jeta un coup d'œil à la jauge de son réservoir et fit la grimace. « Il ne me reste plus de quoi atteindre une base américaine, pensa-t-il ; une seule solution : trouver quelque part un porte-avions de la VIII^e flotte. »

Bradham approcha de sa bouche le micro de son émetteur-récepteur et lança le signal de détresse aérienne.

— Mayday... Mayday... Mayday, dit-il d'une voix enrouée ; ici le chasseur bombardier BXOQ5 de l'U.S. Navy... Suis en perdition, cherche où me poser... Mayday... Mayday... Mayday...

Soudain il poussa un cri. Un bruit à peine perceptible venait de naître dans ses écouteurs. Le commandant changea légèrement de cap

et, cette fois, perçut nettement le message.

— BXOQ5... Ici le porte-avions *Greyhound*... Vous recevez deux sur cinq... Voici nos coordonnées...

Le visage ruisselant de sueur, Bradham nota, sur le carnet attaché à sa cuisse, les chiffres que son correspondant énumérait et changea à nouveau de cap. La voix augmenta progressivement d'intensité.

— Message reçu, BXOQ5 ? demanda-t-elle enfin.

— En partie seulement, répondit le commandant ; mais maintenant, je vous reçois quatre sur cinq... Répétez les coordonnées...

Un instant plus tard, il poussa un hurlement de joie. Là-bas, à l'horizon, des lumières venaient d'apparaître. Il piqua droit dessus et distingua bientôt la silhouette du porte-avions dont le pont s'éclaira bientôt. De minuscules silhouettes y couraient en tous sens. Bradham sentit des larmes lui monter aux yeux. « Si je connaissais une prière, songea-t-il, ce serait ou jamais le moment de la dire... »

CHAPITRE XI

Dans la section spéciale du Pentagone réservée aux services de la Naval Intelligence, derrière une porte matelassée, gardée par deux *marines* en armes, trois hommes se faisaient face autour d'une table ovale, recouverte d'un tapis vert et sur laquelle était posée une lampe à abat-jour métallique dont la lumière était fortement tamisée par l'épais nuage de fumée qui montait de trois cendriers débordants de mégots.

— C'est tout, professeur ? demanda le contre-amiral Kenneth Nichols, ses yeux bleu pâle fixés sur Thomas Ryde.

— C'est tout, amiral, du moins pour l'instant, répondit ce dernier.

Nichols appuya sur la touche « arrêt » du magnétophone placé à côté de lui et passa lentement la main dans ses cheveux blancs coupés en brosse. Puis il se tourna vers son voisin, le capitaine de vaisseau Charles Delanay, de la Naval Intelligence, et demanda :

— Que pensez-vous de tout ceci, commandant ?

Les traits anguleux de Delanay se contractèrent.

— Si je ne connaissais pas aussi bien la réputation du professeur Ryde, répondit-il d'une voix rogue, je dirais qu'il n'a plus sa tête à lui et que nous, amiral, nous sommes en train de perdre notre temps à écouter des contes de bonne femme... Mais, ajouta-t-il en levant la main, je suis obligé de reconnaître que, sur certains points bien précis, les révélations... fantastiques du professeur Ryde, recourent curieusement certaines informations qui sont en notre possession. Ce que je déplore, en revanche, c'est que le professeur ne se soit pas montré aussi explicite au cours de l'entretien que nous avons eu récemment, lui et moi.

Ryde eut un sourire ironique.

— Ce que je viens de vous apprendre, commandant, je l'ignorais moi-même la dernière fois que nous nous sommes vus. De plus, permettez-moi de vous rappeler que notre contact n'avait pas été, cette fois-là, des plus... cordiaux.

— Messieurs, messieurs ! s'exclama Nichols d'un ton agacé ; ce n'est vraiment pas le moment de régler vos comptes personnels ! Si la situation est à moitié aussi grave que celle que le professeur nous dépeint, nous avons vraiment d'autres chats à fouetter !

Il prit un bloc-notes, sortit un stylobille de sa poche et se mit à griffonner à toute allure, en marmonnant :

— Tâchons d'abord de mettre un peu d'ordre dans ce fouillis et, pour commencer, de faire le tri entre les faits indiscutables et... ceux qui le sont moins. Ce qui est sûr, et là où tout commence, c'est qu'en 1944, dans la base océanographique de Kushiro, sur l'île de Hokkaido, une section spéciale de la marine japonaise a entrepris de dresser des pieuvres pour la guerre.

— Ceci est attesté par les archives de nos services, confirma le capitaine de vaisseau Delanay.

— Bien. Que savons-nous de ce qui s'est passé à Kushiro depuis 1944 ? demanda Nichols.

Delanay parut soudain un peu embarrassé.

— Rien ou, du moins, pas grand-chose, admit-il ; Kushiro semblait fonctionner comme n'importe quelle autre base du même genre. Si des expériences continuaient à s'y dérouler secrètement, et pour des buts de guerre, nous n'avons jamais pu l'établir. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que les quelques agents, américains ou japonais, que nous avons envoyés dans ce secteur ont purement et simplement disparu.

D'un mouvement brusque, Nichols dressa sa tête blanche.

— Et il n'y a eu aucune intervention auprès du gouvernement de Tokyo pour en apprendre davantage ? demanda-t-il d'une voix sèche.

L'embarras de Delanay augmenta.

— Si, amiral, répondit-il ; mais ces interventions ne pouvaient se faire que par la voie diplomatique et elles n'ont abouti qu'à des résultats...

— Également diplomatiques, enchaîna le contre-amiral avec une ironie mordante ; en somme, et si je comprends bien, personne, ni au Japon, ni chez nous, n'a osé aborder franchement le fond du problème parce que personne ne croyait qu'il y avait réellement un problème... Il faut dire, ajouta-t-il en regardant Ryde, que, pour admettre que ce problème existe, il faut vraiment s'accrocher ! Des pieuvres entraînées à faire la guerre aux hommes, cela relève plus de la science-fiction que du renseignement militaire !

Le sourire du professeur se fit un peu plus ironique.

— Ni plus ni moins que tout ce qui a été entrepris dans ce domaine, amiral, répondit-il d'un ton posé ; qui croirait que les États-Unis ont étudié, pendant la dernière guerre, le moyen de lâcher sur le Japon des chauves-souris munies d'engins incendiaires ? Qu'ils ont entraîné des otaries, des dauphins et même des baleines à miner des sous-marins ou des ports ennemis ? Que d'autres pays se sont servis et se servent encore de chiens, de rats, de pigeons et même de certains insectes à des fins guerrières ? Et ceci sont des faits patents, relatés dans des articles ou dans des livres par des savants de premier plan. Pourquoi les pieuvres n'auraient-elles pas été utilisées de la même

manière ? Elles sont beaucoup plus intelligentes que toutes les espèces que je viens de citer !

— Bien, bien, coupa Nichols avec impatience ; je ne discute pas le bien-fondé de vos théories, professeur Ryde ! La preuve, c'est que vous êtes là et non dans une cellule psychiatrique, au service des grands agités ! Ce que je cherche à comprendre, c'est en quoi les pieuvres de Kushiro nous menacent, nous et, si j'ai bien compris, l'humanité tout entière. De quels moyens colossaux disposeraient-elles pour s'assurer la maîtrise de la planète ?

— C'est ce que mes... correspondants ne m'ont pas révélé à ce jour, amiral, répondit Ryde ; peut-être parce qu'ils l'ignorent encore. Peut-être parce qu'ils attendent le moment propice pour nous informer. Mais, puisque nous en sommes à collectionner les faits, ne faudrait-il pas y joindre la disparition de quatre bâtiments et de douze chasseurs appartenant à la VIII^e flotte ?

Les sourcils broussailleux de Nichols se froncèrent et il ajouta quelques pattes de mouche sur le bloc-notes qui se trouvait devant lui.

— Oui, ceci est, hélas, un fait indéniable, murmura-t-il ; encore que rien ne nous permette de l'attribuer aux pieuvres.

— Sauf que ces bâtiments et ces chasseurs se trouvaient dans les parages de Kushiro, fit remarquer Ryde.

Le capitaine de vaisseau Delanay eut un ricanement sceptique.

— Enfin, professeur, dit-il, vous croyez sérieusement que des pieuvres seraient capables de s'emparer d'un porte-avions, de ses chasseurs bombardiers, d'un cuirassé, de deux destroyers et de les faire disparaître comme par un coup de baguette magique ?

Ryde regarda l'officier dans les yeux.

— Je crois les pieuvres capables de tout, répondit-il résolument ; du meilleur comme du pire, selon la manière dont elles ont été traitées et conditionnées par les hommes.

— Dans ce cas, les vôtres, celles que vous prétendez être nos alliées, pourraient devenir aussi dangereuses pour nous que celles de Kushiro, insinua Delanay.

Le professeur inclina la tête.

— Elles pourraient l'être beaucoup plus, dit-il ; n'oubliez pas qu'en plus de leurs facultés naturelles, déjà extraordinaires, elles ont absorbé les données rassemblées dans les bio-ordinateurs de Ferguson. Ce qui revient à dire que... mes pieuvres, si vous me permettez ce possessif, sont beaucoup plus intelligentes que leurs congénères de Kushiro, mais aussi que vous et moi !

Le visage anguleux du capitaine se renfroga.

— Nous nous enfonçons toujours plus dans la science-fiction, grommela-t-il à l'intention de Nichols ; mais soit ! Jouons le jeu, ajouta-t-il en se tournant vers Ryde ; si vos pieuvres sont aussi

géniales que vous le prétendez, qui nous dit qu'elles ne nous attaqueront pas, elles aussi ?

— Parce que nous avons réussi à établir avec elles des rapports de confiance et, d'une certaine manière, d'affection, répondit le professeur ; c'est pour cela qu'elles ont pris contact avec moi et qu'elles m'ont envoyé ici vous proposer leur alliance.

Le contre-amiral passa de nouveau la main sur ses cheveux en brosse.

— Une alliance ! murmura-t-il ; une alliance avec des pieuvres ! Si quelqu'un m'avait dit, quand je n'étais qu'un jeune enseigne de vaisseau, que j'entendrais, un jour, parler d'une chose pareille !

— Et qu'auriez-vous dit, amiral, riposta Ryde, si, à la même époque, quelqu'un vous avait parlé de la bombe atomique ?

Nichols accusa le coup et ne répondit rien.

— Mais enfin, cette alliance, insista Delanay, en quoi consiste-t-elle ? De quelle manière se traduirait-elle ? Vos pieuvres vont-elles se lancer à l'assaut de celles de Kushiro ?

Le professeur secoua négativement la tête.

— Je ne crois pas que c'est ainsi qu'elles vont procéder, murmura-t-il ; mais elles ne m'ont pas tout révélé de leurs intentions. Ce que je sais, c'est qu'à un moment bien précis, elles auront besoin de nos techniques et de nos armes.

— Nos techniques et nos armes ! s'exclama Nichols ; qu'est-ce que cela signifie ? Vos pieuvres vont-elles ordonner à la VIII^e flotte d'aller bombarder Kushiro ? Quelles seront, dans ce cas, les réactions de Tokyo et celles de l'opinion publique mondiale ? Et quelles explications l'U.S. Navy et le gouvernement américain pourront-ils donner ? Que nous avons voulu détruire un repaire de pieuvres belliqueuses qui veulent dominer le monde ? C'est alors que nous atterrirons tous dans une clinique psychiatrique ! D'ailleurs, jamais Washington ne consentira à...

La sonnerie du téléphone l'interrompt. Il décrocha avec une colère évidente.

— J'avais interdit, de la manière la plus formelle, cria-t-il, que l'on me dérange sous quelque prétexte que... Comment ? Qu'avez-vous dit ?

Il écouta pendant quelques instants en silence, les yeux mi-clos.

— Envoyez cet homme ici même par les moyens les plus rapides, dit-il enfin d'une voix rauque ; veillez à ce qu'il ne puisse communiquer avec personne pendant son transfert. Pareillement, tous ceux avec lesquels il a été en rapport pendant son séjour sur le *Greyhound* seront soumis aux consignes de sécurité cosmic top secret.

Il raccrocha et eut un regard un peu flou en direction de Ryde.

— On dirait bien que vous avez un allié de plus, professeur,

murmura-t-il, mais cette fois, il vous tombe du ciel. Il s'agit d'un pilote de l'escadrille transportée par le *Glory*. Il affirme que l'escadre a été attaquée par des pieuvres qui ont hypnotisé l'équipage. L'homme en question a été contraint d'atterrir sur un terrain qui se trouve au centre d'un volcan éteint dans la région de Kushiro. Il n'a repris conscience qu'après avoir reçu les soins d'un savant japonais, spécialiste en pieuvres depuis quarante ans. Ce savant a affirmé au pilote que les pieuvres s'étaient révoltées contre les hommes, les avaient tous hypnotisés et transformés, c'est son mot, en « zombies ». Seuls quelques-uns de ces savants ont réussi à échapper à l'hypnose grâce à un produit de leur invention. Pour le reste...

La voix de Nichols s'enroua.

— Le pilote confirme que les pieuvres préparent la destruction de toute vie à la surface des terres émergées et veulent ainsi s'assurer la domination de la planète... J'ajoute que les médecins qui ont interrogé cet homme mettent en doute son équilibre mental... et que je suis tenté d'en faire autant !

Il se tourna vers Ryde.

— Mais certaines de ces révélations recourent trop exactement les vôtres, professeur, pour que nous puissions les considérer comme un simple délire, admit-il.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, amiral, répondit Ryde avec un sourire radieux.

— Eh bien, nous n'avons plus qu'à attendre l'arrivée de ce miraculeux rescapé, ironisa le capitaine de vaisseau Delanay ; mais je dois dire qu'a priori, je suis profondément sceptique.

Ryde le dévisagea avec ironie.

— Vous êtes, commandant, de ces hommes dont le scepticisme a obligé Galilée à reconnaître publiquement que la Terre était immobile au centre du ciel, dit-il ; et pourtant... elle tourne !

Delanay rougit brusquement et ouvrait la bouche pour répondre quand le téléphone sonna à nouveau.

Le contre-amiral Nichols secoua la tête d'un air accablé.

— Décidément, la Navy n'est plus ce qu'elle était et les consignes foutent le camp comme le reste, soupira-t-il en décrochant ; qu'est-ce que c'est encore ? gronda-t-il dans le combiné ; quoi ? Faites-moi monter ça tout de suite !

Il raccrocha et fixa des yeux soudain étincelants sur ses interlocuteurs.

— Un des appareils qui faisaient partie de la patrouille envoyée à la recherche de l'escadre a pris des photos de la côte de Hokkaido, expliqua-t-il ; et il semble que certaines d'entre elles pourraient nous donner, du moins en partie, la clé de l'énigme... Entrez ! cria-t-il en entendant frapper à la porte.

Deux officiers apparurent. L'un d'eux tenait sous le bras une épaisse chemise de carton qu'il posa sur la table, devant Nichols.

— Un des pilotes de la patrouille a eu une initiative heureuse, amiral, dit-il ; il avait repéré, sur la côte, à une cinquantaine de *milles* de Kushiro, une calanque assez profonde qui semblait s'enfoncer sous une énorme falaise. Sur le moment, il n'y a pas prêté attention. Puis, à la réflexion, un détail l'a frappé, une sorte d'irrégularité dans la paroi de cette falaise. Il a fait demi-tour, est revenu au dessus de la calanque et a pris un maximum de photos, les unes normales, les autres en infrarouge. Regardez, amiral...

Nichols ouvrit la chemise et se pencha sur les clichés qu'elle contenait.

— Je ne vois rien d'autre, en effet, qu'une calanque qui se prolonge sous la roche, grommela-t-il.

L'officier lui tendit une loupe. Le contre-amiral s'en saisit, se pencha à nouveau et sursauta.

— Mais... mais il y a cette faille dans la paroi, murmura-t-il, cette faille parfaitement rectiligne...

— Exactement, amiral, approuva l'officier ; et elle est encore plus visible sur cet agrandissement, voyez... Maintenant, comparez avec cette photo prise à l'infrarouge... Juste au centre de la faille et, pour ainsi dire, à l'intérieur de la falaise, vous ne distinguez rien ?

Les yeux bleu pâle de l'amiral devinrent fixes et il poussa un juron étranglé.

— La silhouette d'un bâtiment de guerre ! s'exclama-t-il ; un destroyer, j'en jurerais ! Mais alors... mais alors...

Il s'interrompt et regarda d'un air égaré ceux qui l'entouraient.

— Un camouflage ! gronda-t-il ; un colossal camouflage ! La falaise doit pouvoir s'entrouvrir et, derrière, il y a un port invisible, un port clandestin où se trouve l'escadre ! Mais qu'est-ce qu'elle fout là, bon sang !

— Elle y a été dirigée par des hommes hypnotisés, des zombies, commenta Ryde ; ce qui explique aussi le silence radio qui vous a tellement inquiété. Et, pour repartir, les zombies attendent des ordres de... leurs maîtres...

— Repartir pour quelle destination, pour quelle opération ? demanda Nichols dont le front s'était couvert de sueur ; ces... ces satanées bestioles n'espèrent tout de même conquérir le monde avec quatre bateaux !

— Ils auront certainement une mission bien précise à remplir, assura le professeur ; je me permets de vous suggérer, amiral, de faire surveiller étroitement ce port et l'escadre qui s'y trouve.

— Et si elle en sort, qu'est-ce que je fais ? Je la coule ? demanda Nichols avec violence ; je vais donner à mes hommes l'ordre d'envoyer

par le fond quatre de nos plus beaux bâtiments et les équipages qui sont à leur bord ?

— Je ne puis répondre à ceci, répondit Ryde, gravement ; il faut que je prenne contact avec... mes amis, que je les mette au courant de ce qui se passe et que je leur demande conseil.

— Agissez comme bon vous semble, professeur, dit Nichols d'un ton las ; je reconnais que, plus j'avance dans cette affaire, moins j'y vois clair... et je m'allierais avec le diable pour trouver une solution.

— Vous aurez votre solution, amiral, mais elle ne viendra pas du diable, assura Ryde en souriant.

CHAPITRE XII

C'était la même pièce, la même table, la même fumée bleuâtre qui flottait dans la clarté de la même lampe. Mais l'atmosphère avait changé. Nichols, Delanay et Ryde examinaient l'homme qui était assis devant eux, le visage défait, les épaules voûtées, les yeux rougis par le manque de sommeil.

— Voilà, dit-il enfin d'une voix enrouée ; je vous ai dit tout ce que je savais... et je me rends bien compte que je n'ai pas une chance sur un million pour que vous me croyiez. Je ne vous en voudrais pas, d'ailleurs. Il y a des moments où, moi-même, j'ai du mal à y croire et où je me demande si je ne suis pas en train de faire un rêve épouvantable... ou, tout simplement, de perdre la raison...

Ryde s'avança vers le commandant Andrew Bradham et lui posa la main sur l'épaule.

— Moi, je vous crois, Bradham, dit-il avec force ; et tout le monde sera bientôt obligé de vous croire. Car ce que vous venez de nous raconter coïncide avec d'autres informations, indiscutables celles-là. D'ailleurs, le plan des pieuvres du Kushiro est si logique, si parfaitement agencé que personne n'aurait pu l'inventer dans un rêve ou une crise de démence.

Il se tourna vers le contre-amiral et le capitaine de vaisseau.

— J'ajoute, dit-il, que les propos du commandant Bradham éclairent plusieurs points importants de la communication que je viens d'avoir avec mes... correspondants. Ils avaient, en quelque sorte, prévu les grandes lignes du plan de nos ennemis et sont en train de préparer une contre-attaque. Mais nous devons être prêts à les aider avec tous les moyens nécessaires.

Nichols fourragea à deux mains dans ses cheveux blancs.

— Résumons-nous, dit-il avec effort ; si ce que ce mystérieux savant japonais a dit à Bradham est exact, c'est l'escadre conduite par le porte-avions *Glory* qui va devoir se procurer la bombe de cent mégatonnes destinée à exploser dans la haute atmosphère pour y détruire la couche d'ozone.

— C'est bien cela, répondit Bradham qui paraissait avoir retrouvé un peu d'assurance.

— Admettons. Mais comment l'escadre va-t-elle procéder ?

— À ce que j'ai compris, dit Bradham, elle va se diriger vers un de nos ports, proches d'une de nos bases nucléaires, s'emparer de cette

base et des fusées qu'elle contient et les lancer vers la haute atmosphère.

— Et, selon vous, qui va se charger de cette opération ? demanda le capitaine de vaisseau Delanay avec une expression ostensiblement incrédule.

Bradham haussa les épaules.

— Les pieuvres bien sûr ! répondit-il ; mais aussi tous les marins qu'elles ont hypnotisés et qui exécuteront aveuglément leurs ordres.

— Mais les nôtres résisteront ! insista Delanay.

— On ne résiste pas aux pieuvres, j'en sais quelque chose, murmura le pilote ; dès que les défenseurs du port et de la base nucléaire se verront assaillis par ces monstres, ils perdront une partie de leurs moyens... et l'hypnose fera le reste.

— Donc, selon vous, les pieuvres doivent inéluctablement triompher ? dit Delanay avec hargne.

Bradham le regarda puis baissa la tête.

— Je ne vois qu'un moyen de les en empêcher, souffla-t-il.

— Et c'est ?

— De détruire l'escadre alors qu'elle se trouvera en haute mer.

Le contre-amiral Nichols fit un bond sur sa chaise.

— Couler nos propres bâtiments ! Massacrer nos marins ! Jamais ! cria-t-il ; j'irai plutôt moi-même lâcher une bombe atomique sur cette maudite base de Kushihiro !

Les yeux de Delanay étincelèrent.

— Voilà peut-être la solution ! s'exclama-t-il ; après tout, il n'y a plus rien, là-bas, je veux dire : plus rien d'humain ! Des pieuvres et des zombies, voilà tout !

— Les zombies sont encore des hommes ! protesta Ryde avec indignation ; ils peuvent être récupérés, soignés, libérés de leur hypnose.

— Ce sont surtout des criminels de guerre ! répliqua Delanay ; ils préparaient les pieuvres à nous donner l'assaut. S'ils sont victimes, demain, de leur propre trahison, je serai le dernier à m'en plaindre !

— Et le gouvernement japonais ? demanda Ryde ; comment acceptera-t-il de voir une autre de ses villes atomisée par nous ? Et qu'en dira l'opinion mondiale ?

— Il faut prévenir Tokyo par la voie diplomatique, faire savoir aux responsables ce qui se passe dans la région de Kushihiro, faire évacuer le secteur. Qu'ils envoient des troupes là-bas...

— Elles risquent de tomber aussitôt sous l'emprise des pieuvres, dit Bradham d'un ton accablé.

Nichols se leva tout à coup.

— Messieurs, dit-il avec autorité, je crois que tout ceci nous dépasse et qu'il convient d'en référer aux plus hautes autorités de notre pays.

Ces problèmes sont trop multiples et trop complexes pour nous. Il faut qu'une assemblée d'experts se réunisse et en débattenne. Je vais de ce pas au G.Q.G. Capitaine Delanay, accompagnez-moi. Vous, professeur, et vous, commandant Bradham, attendez-nous ici. Il se peut que nous ayons encore besoin de vous...

Dès qu'ils furent sortis, le pilote tourna vers Ryde un visage décomposé.

— Mais ils sont fous ! s'exclama-t-il avec désespoir ; consulter les plus hautes autorités, réunir une assemblée d'experts... Et, pendant ce temps, les pieuvres agissent ! Ma fuite n'a pu que les mettre en alerte. Elles vont précipiter le mouvement.

— C'est probable, dit Ryde d'une voix sourde ; aussi vais-je, à mon tour, consulter mes experts à moi... Ce que vous allez entendre, Bradham, vous paraîtra sans doute étrange, peut-être effrayant...

Le pilote haussa les épaules.

— Après ce que j'ai vu sur le *Glory* et à Kushiro, murmura-t-il, l'enfer et tous ses diables n'arriveraient plus à m'effrayer !

Ryde lui sourit, s'assit sur la chaise la plus proche, se prit le front à deux mains et fit le vide dans son esprit. Presque aussitôt, il se sentit comme aspiré par cette force colossale qu'il connaissait déjà et qui l'entraînait, une fois de plus, vers des profondeurs mystérieuses.

« — Suzan, appela-t-il en silence ; Suzan, mets-moi de toute urgence en communication avec nos amis... »

« — Tu es en communication avec nous, dit, à l'intérieur de sa tête, l'étrange voix où se mêlaient les inflexions de Suzan et les siennes propres ; depuis des heures, notre réseau est en permanence branché sur toi et tes pensées. Il te sera donc inutile de nous répéter ce qui s'est dit entre tes interlocuteurs et toi. Nous connaissons chacun des problèmes qui se posent à vous et nous sommes en mesure d'y apporter une solution. »

D'un geste de somnambule, Ryde s'empara du bloc-notes et du stylo-bille que Nichols avait laissés sur la table et, les yeux toujours fermés, se mit à écrire sous le regard effaré du commandant Bradham.

« — Le plus important, continua la voix, c'est d'immobiliser l'escadre qui doit attaquer une base nucléaire américaine et s'emparer d'une bombe de cent mégatonnes. Pour ce faire, il ne faut ni la couler, ni la bloquer dans le port clandestin de Kushiro. Ce serait faire autant de victimes innocentes des marins qui se trouvent à bord. Vous allez donc la laisser sortir du port librement et attendre qu'elle se trouve en haute mer. Une fois là, vous répandrez sur elle un nuage de gaz incapacitants. Ils empêcheront les équipages d'obéir aux ordres des pieuvres qui se trouveront à bord. »

« — Et ces pieuvres, comment réagiront-elles aux gaz ? » demanda Ryde, mentalement.

« — Nous l'ignorons. Peut-être ces gaz diminueront-ils en partie leurs pouvoirs hypnotiques. Mais, même si elles restent indemnes, elles ne sont pas capables de commander elles-mêmes la marche de l'escadre. Elles abandonneront sans doute ces bâtiments devenus inutilisables et regagneront Kushiro à la nage pour y préparer un nouveau plan d'attaque. Les vôtres n'auront plus, alors, qu'à prendre possession de l'escadre et à soigner les marins hypnotisés à l'aide de l'antidote que tu connais et dont nous vous ferons parvenir une quantité suffisante. Nous avons, en effet, réussi à en réaliser la synthèse et à en produire en abondance. Car cet antidote va servir à d'autres, beaucoup d'autres... »

Fasciné, Bradham vit le professeur tourner une autre page et continuer à écrire fébrilement. Le visage de Ryde était luisant de sueur et tout son corps était contracté et secoué de temps à autre par des secousses galvaniques, mais la main qui tenait le stylo-bille était d'une fermeté absolue, comme conduite par une autre main invisible.

« — L'immobilisation de l'escadre, poursuit la voix qui résonnait sous le crâne de Ryde, va évidemment jeter le trouble parmi les pieuvres de Kushiro. Nous profiterons de ce trouble de la façon suivante : dès à présent, des dizaines de milliers des nôtres se dirigent vers Kushiro et elles profiteront de la confusion qui y règne pour s'y introduire. Une fois dans la place, elles distribueront l'antidote antihypnotique à tous les zombies de la base, de la ville et de la région. D'autres iront explorer les profondeurs marines qui s'étendent sous le volcan qui domine la base. Ce volcan est éteint, dit-on. Mais nous avons des raisons de croire qu'il pourrait se remettre en activité si nous disposons des moyens pour le faire. »

« — Quels sont ces moyens ? » demanda Ryde.

« — Nous en reparlerons tout à l'heure. Car c'est là que vous autres, humains, intervenez. Mais vous devrez procéder par étapes. Il faudra tout d'abord qu'une équipe de volcanologues éminents, dûment chapitrés par vos soins, préviennent le gouvernement japonais de l'imminence d'une nouvelle éruption du volcan en question et de la nécessité qui s'impose de faire évacuer Kushiro et toute la région avoisinante. Des avis devront être adressés à la population par les médias existants. Une intervention de l'armée et de la Croix-Rouge peut être envisagée, à la condition formelle que tous ceux qui s'approcheront de Kushiro aient reçu l'antidote nécessaire. »

« — Et les pieuvres, que feront-elles ? »

« — Privées de leurs zombies, elles ne pourront guère réagir. D'ailleurs, nous ne leur en laisserons pas le temps. Car, tandis que Kushiro et ses environs seront ainsi évacués, un de vos sous-marins, porteur d'une bombe atomique de forte puissance, s'approchera du port clandestin de la base. Il remettra aux nôtres la bombe en question

qu'ils iront poser à l'endroit voulu. Un détonateur à retardement laissera au sous-marin et aux nôtres le temps de regagner le large avant que l'explosion ne se produise. Selon nos calculs et nos prévisions, cette explosion va détruire la couche rocheuse qui obstrue le cratère du volcan. La lave qui bout sous cette couche jaillira et détruira tout sur son passage, y compris et surtout la base elle-même et les pieuvres qu'elle abrite. J'insiste sur le fait que toutes ces opérations devront se dérouler selon un ordre minutieusement établi et que ton rôle de liaison entre les humains et nous sera de première importance. »

« — Je me tiendrai prêt », assura le professeur.

« — Sois-le à tout instant, de jour comme de nuit, insista la voix ; et emploie tout ton pouvoir de persuasion à convaincre les humains que le plan dont je viens de t'exposer les détails est le seul qui soit praticable et qu'il doit être appliqué de toute urgence. Car la fuite d'un des prisonniers des pieuvres a mis celles-ci en alerte et elles s'apprêtent à entrer en action d'un moment à l'autre. Tout est-il bien noté ? »

« — Tout. ».

« — Alors, Ryde, à toi de jouer, comme l'on dit chez les humains... et bonne chance à toi, aux tiens et à notre Terre commune ! ».

La main de Ryde retomba sur la table et lâcha le stylo-bille. Le professeur demeura immobile pendant quelques instants. Puis il s'ébroua tout à coup comme s'il sortait d'un rêve et passa lentement une main sur son front.

— Tout va bien, professeur ? demanda Bradham d'un ton inquiet.

Ryde poussa un long soupir et considéra d'un air incrédule les pages du bloc-notes couvertes de son écriture.

— Ces êtres nous dépassent tellement, murmura-t-il, qu'on aurait presque envie de leur confier le gouvernement de la planète. Mais, en attendant, je vais devoir convaincre un certain nombre d'hommes que tout ce qui s'est dit dans leurs assemblées d'experts n'a aucune espèce d'importance et qu'il va falloir suivre, point par point, le plan conçu par les pieuvres. Et, pour y parvenir, j'aurai grand besoin de votre témoignage et de votre appui, commandant.

Bradham eut un sourire un peu amer.

— Vous savez que vous pouvez compter sur moi, professeur, dit-il en haussant les épaules ; mais vous avez vu, comme moi, la réaction du contre-amiral Nichols et du capitaine Delanay devant mon histoire. Alors, imaginez comment cela se passera en haut lieu...

— Je l'imagine aisément, assura Ryde en enfouissant les feuillets du bloc-notes dans sa poche ; aussi ne vais-je pas leur lâcher tout le morceau d'un seul coup. Nous allons procéder par étapes. Quel est, pour l'instant, la préoccupation dominante de Nichols et de la Navy ?

De récupérer sans cesse leur fameuse escadre. C'est ce que nous allons leur proposer d'abord : répandre un nuage de gaz incapacitants sur ladite escadre dès qu'elle se montrera.

Un éclair passa dans les yeux de Bradham.

— En tout cas, dit-il d'un ton grave, si nous lançons un raid pour aller libérer nos camarades de l'escadre, je demande à en être.

— Vous en serez, et moi aussi, commandant, promit Ryde en souriant ; mes motivations sont toutefois un peu différentes des vôtres. Je tiens, autant que vous, à sauver les malheureux qui sont prisonniers des pieuvres sur les bâtiments de l'escadre. Mais ce que je désire surtout, c'est observer, du plus près qu'il me sera possible, le comportement des pieuvres quand elles se verront attaquées. Et je veux prendre un maximum de photos du combat, si combat il y a, comme il est probable.

Bradham fronça les sourcils.

— Pourquoi y aurait-il combat ? demanda-t-il.

— Nous ne voulons qu'une chose : rendre inconscients les occupants du *Glory* et de ses bâtiments d'escorte, répondit le professeur ; mais, dès qu'elles nous apercevront, les pieuvres ordonneront à leurs équipages de zombies d'ouvrir le feu sur nous. Et c'est presque ce que je souhaite, Bradham, tout en espérant qu'aucun de nous ne sera touché. Car ce sera la démonstration éclatante que les pieuvres veulent la guerre. Et cette démonstration aidera peut-être les hommes placés en haut lieu à accepter la suite de notre plan...

CHAPITRE XIII

Bradham raidit les mains sur ses commandes. Là-bas, au milieu de l'immensité scintillante de l'océan, quatre silhouettes bien reconnaissables venaient d'apparaître.

— Les voilà ! hurla-t-il.

Ryde, assis à côté de lui, fit un signe de tête et posa la main sur le bouton de commande des caméras fixées aux ailes de l'appareil. Bradham approcha son micro de ses lèvres.

— Leader à toute la patrouille, dit-il ; objectif en vue à neuf heures. Je vous rappelle les instructions de vol : je vais piquer sur le *Glory* avec les pilotes deux et trois. Quatre et cinq se chargent du cuirassé *Samantha*, six prend *Baltimore* pour cible et *Brisbane* sera celle de sept. Les bombes à gaz devront être lâchées à très basse altitude, presque au ras des ponts. Des questions ?

Une voix goguenarde s'éleva dans les écouteurs de Bradham.

— Ici quatre, leader. Une seule question : qu'est-ce que nous faisons si les copains, là-bas, se mettent à nous tirer dessus ?

— Vous essayez de passer entre les balles, répondit Bradham ; mais, en aucun cas, vous ne ripostez. Les marins qui se trouvent à bord de ces bâtiments sont nos camarades. S'ils ont une attitude hostile envers nous c'est qu'ils ne sont pas en pleine possession de leurs facultés. Bien reçu, tout le monde ?

L'un après l'autre, les pilotes répondirent par l'affirmative.

— Alors go ! cria Bradham en pesant sur ses commandes et en piquant droit sur le *Glory*.

Ryde mit les caméras en marche. Il observait avec attention le porte-avions qui se rapprochait à une vitesse toujours croissante. Bientôt, il vit des silhouettes courir sur le pont en direction des batteries antiaériennes. Quelques secondes après, des chapelets de balles traçantes montèrent à leur rencontre en suivant une trajectoire curieusement courbe. Impassible, Bradham modifia légèrement son cap et jeta un coup d'œil à sa gauche pour voir si ses coéquipiers suivaient le mouvement. Ryde regarda de son côté et aperçut les autres chasseurs piquer sur les cibles qu'on leur avait désignées et d'où s'échappaient également des rafales de projectiles.

— Le cuirassé et les destroyers ouvrent le feu, eux aussi ! cria-t-il.

Bradham inclina la tête sans répondre. La coque du *Glory* n'était plus qu'à cinq cents pieds de lui. D'une pression du doigt il actionna le

mécanisme d'ouverture de la soute aux bombes, survola presque à le toucher le pont du porte-avions et remonta soudain à la verticale en une chandelle vertigineuse qui fit passer un voile noir devant les yeux de Ryde. Ce dernier parvint cependant à se pencher et à observer ce qui se passait derrière lui. Un nuage verdâtre s'étendait rapidement sur le bâtiment et, déjà, des silhouettes s'écroulaient à-côté des canons antiaériens. Les bombes des coéquipiers de Bradham éclatèrent à leur tour, épaississant encore le nuage.

— En plein dans le mille ! s'exclama Ryde en posant la main sur l'épaule de son voisin ; maintenant, demi-tour ! Je veux voir et filmer le comportement des pieuvres.

Bradham entama une longue ressource qui le ramena à l'aplomb du *Glory*. Et il poussa, en même temps que le professeur, une exclamation étranglée. À travers le brouillard, ils pouvaient deviner, filant à toute allure, perchées sur leurs tentacules, de longues formes grises dont le capuchon était d'un rouge violent.

— Elles sont folles de fureur, dit Ryde d'une voix étranglée ; mais elles ne peuvent plus faire qu'une chose : c'est abandonner le navire.

— Comme des rats ! ajouta Bradham avec un dégoût visible ; des rats géants avec huit pattes !

Elles accouraient maintenant de partout, surgissant des profondeurs du porte-avions, couvrant le pont d'envol d'une marée grouillante, se hissant le long des rambardes à l'aide de leurs ventouses et se laissant ensuite tomber à l'eau qui se mettait peu à peu à bouillonner sous cette avalanche.

— Mais elles étaient combien, là-dedans ? demanda Bradham, effaré.

— Des centaines, répondit Ryde ; et il en sort autant des autres ! Une petite glissade sur la droite, s'il vous plaît, que je puisse photographier cela...

Bradham obéit. La silhouette du *Samantha* se précisa, elle aussi enveloppée d'une brume verte, et couverte de pieuvres qui allaient se jeter à la mer. Mais, ici, certaines batteries aériennes tiraient encore et, soudain, Ryde eut un choc au cœur : une épaisse fumée noire s'échappait de l'arrière d'un des chasseurs.

— Leader à quatre, leader à quatre, dit aussitôt Bradham d'une voix haletante ; vous êtes touché !

— Eh ! je le sais bien que je suis touché ! répliqua le pilote d'un ton moqueur ; mes commandes ne répondent plus et j'ai le feu au cul !

— Éloignez-vous le plus possible avant de faire fonctionner votre siège éjectable ! ordonna Bradham ; il ne faut pas que vous tombiez au milieu de ce...

— Impossible, leader, impossible, le feu gagne, il va toucher mes réservoirs. Je saute maintenant. Faites tout ce que vous pourrez

pour...

La communication fut brusquement interrompue. Les yeux dilatés par l'angoisse, Bradham et Ryde, virent un petit point noir se détacher du cockpit de l'appareil qui, presque aussitôt, piqua du nez et alla s'écraser dans la mer au milieu d'une gerbe de flammes. À quelques centaines de pieds au-dessus de lui, une corolle orange se déploya et se mit à osciller dans le ciel.

— Pourvu que le vent le pousse en dehors de cette zone ! dit Bradham, comme s'il faisait une prière.

— Il le ramène au contraire sur nous, murmura le professeur ; foncez sur lui en mitraillant à tout va. Cela fera peut-être reculer les pieuvres...

Mais déjà il voyait de longues formes grises se diriger par saccades vers l'endroit où allait se poser le pilote. Les mitrailleuses de Bradham crépitèrent, soulevant de petits geysers à la surface de l'eau. Soudain, l'un des monstres les plus proches parut saisi de convulsions. Ses tentacules, longs de plus de dix mètres, s'entrecroisèrent au-dessus de son capuchon rouge vif, comme si l'animal essayait de se protéger contre la grêle de balles qui le transperçait. Puis ils retombèrent, inertes, et la masse tout entière se mit à s'enfoncer lentement.

— Vous en avez eu une, au moins ! gronda Ryde, les traits contractés.

— Mais il en reste des dizaines, des centaines peut-être ! s'exclama Bradham avec une sorte de sanglot dans la voix.

Il rasait maintenant la crête des vagues, mitraillant toujours. Des corps effilés se tordaient sous l'impact des balles et laissaient échapper des flots d'une substance bleu verdâtre qui venait iriser la surface de l'océan.

— Elles saignent, murmura Ryde, et je n'aurais jamais cru qu'un jour je serais content de voir saigner une pieuvre.

— Je ne pourrai jamais les avoir toutes ! hurla Bradham, blanc comme un linge ; et l'autre, là-bas, qui n'est plus qu'à quelques mètres au-dessus de l'eau... Tant pis ! Je vais foncer droit sur lui et essayer d'accrocher le bout de son parachute avec mon aile. Le choc le tuera peut-être mais cela vaudra mieux pour lui que d'être... Non ! hurla-t-il soudain en voyant un tentacule démesuré surgir et se tendre vers le pilote.

Il tira une nouvelle rafale. Le tentacule retomba, comme coupé en deux. Mais un autre le remplaça, puis un troisième dont l'extrémité effilée happa le siège sur lequel le pilote, sanglé par sa ceinture, paraissait inconscient.

— Impossible de tirer maintenant, je risque de l'atteindre ! cria Bradham.

— Il vaudrait peut-être mieux pour lui..., commença Ryde d'une

voix blanche.

Mais d'autres tentacules avaient saisi le siège qui toucha la surface de l'océan. Et aussitôt ce fut l'horreur. Un grouillement hideux entoura le siège et le corps qui y était attaché. Des tentacules s'abattirent sur lui, le recouvrirent. Ryde vit distinctement un des capuchons rouge vif se soulever, un énorme bec corné apparaît et, soulevé de nausée, il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, ce fut pour voir s'étaler de larges taches de sang rouge parmi lesquelles flottaient d'innommables débris.

— Je les aurai ! rugit Bradham ; je les aurai toutes !

Il passait et repassait autour de la tache sanglante, ses mitrailleuses crachant la mort. Il était si près de la surface qu'un tentacule se dressa tout à coup devant lui, puis retomba, transformé en bouillie par une rafale. Ryde posa doucement la main sur l'épaule du commandant.

— Je comprends ce que vous éprouvez, Bradham, dit-il d'une voix rauque ; et j'éprouve la même chose. Mais ce n'est pas la peine d'aller partager le sort de votre malheureux camarade. Ce qu'il faut, maintenant, c'est le venger, détruire ces monstres, non pas un par un, mais en bloc. Et, cette fois, je crois avoir, dans mes caméras, de quoi convaincre les plus sceptiques...

*

* *

Le film s'arrêta brusquement et l'écran resta vide. Mais la lumière ne revint pas tout de suite dans le studio où une dizaine d'hommes semblaient figés dans leur fauteuil. Une silhouette se dressa tout à coup au premier rang. Ryde reconnut le capitaine Delanay en ombre chinoise.

— Messieurs, dit l'homme de la Naval Intelligence d'une voix altérée, je crois qu'après ce que nous venons de voir, une seule réaction s'impose. C'est d'aller atomiser sur l'heure la base de Kushiro et tous ses environs !

Des rumeurs s'élevèrent dans le studio dont les lampes se rallumèrent. Le professeur Ryde jeta un coup d'œil autour de lui. Il était assis dans le fond de la petite salle, à côté du commandant Bradham dont le regard était toujours braqué sur l'écran comme s'il continuait à y voir la scène atroce que l'on venait d'y projeter. Deux rangées plus loin, le capitaine de vaisseau Delanay était resté debout, le visage contracté, et paraissait attendre, dans une attitude de défi, une réponse à la proposition qu'il avait lancée. Le contre-amiral Nichols, lui, avait une expression atterrée et fourrageait nerveusement dans ses cheveux blancs.

Enfin, au premier rang, une demi-douzaine d'hommes, les uns en civil, les autres en uniforme, demeuraient figés dans leur fauteuil. On aurait pu les croire pétrifiés par le spectacle auquel ils avaient assisté. Ryde n'en connaissait aucun personnellement mais il savait qu'il y

avait là les représentants de la Maison-Blanche, du département d'État, de la C.I.A., ainsi que trois généraux du Pentagone.

« Je me demande qui va réagir le premier, et comment ? » pensa Ryde.

Il eut la réponse tout de suite. L'homme de la Maison-Blanche se leva. Il était mince, presque fluet, son visage était d'une pâleur malade. Mais sa voix avait une force étonnante.

— Messieurs, dit-il, quelle que puisse être l'horreur que nous avons ressentie devant les images atroces qui viennent de passer sur cet écran, je vous demande, à tous, de conserver votre sang-froid. La proposition de la Naval Intelligence est totalement irrecevable et, ceci, pour plusieurs raisons. La première est qu'en lâchant des engins nucléaires sur la base de Kushiro, c'est l'île de Hokkaido tout entière que nous mettons en danger. Or la plupart des habitants de cette île ne peuvent être considérés comme responsables des faits qui se sont déroulés à la base et que, très probablement, ils ignoraient.

— Pourtant, monsieur..., commença Delanay.

— Laissez-moi terminer, je vous prie, dit l'autre ; la deuxième raison pour laquelle il nous est impossible d'atomiser Kushiro est qu'il s'agirait d'un acte de guerre contre le Japon dont le gouvernement ne peut, lui non plus, être tenu pour responsable des... activités de la base. Ni Tokyo, ni l'opinion publique mondiale n'admettraient que nous agissions avec une telle brutalité. La troisième raison, enfin, c'est qu'il se trouve sans doute, à Kushiro même et dans la région, des malheureux qui ont été victimes des pieuvres, soumis à leur influence, comme les marins de l'escadre que nous avons vue, et qu'ils ne méritent pas, eux non plus, d'être massacrés... Je viens d'exprimer le point de vue de la Maison-Blanche. J'aimerais connaître celle du département d'État.

Son voisin se leva. Sa silhouette massive se découpa à contre-jour sur l'écran.

— Je partage entièrement l'avis de la Maison-Blanche, dit-il d'un ton péremptoire ; nous ne pouvons atomiser Kushiro... Mais nous ne pouvons pas non plus laisser impunis les crimes qui s'y sont commis, ni exposer notre flotte, et peut-être notre territoire, à de nouvelles attaques. Nous devons donc trouver le moyen de venir à bout de ces pieuvres.

— Et pourquoi ne pas utiliser à nouveau les incapacitants ? proposa le contre-amiral Nichols.

— Ils sont sans effet sur ces monstres, vous ne l'avez pas remarqué ? grommela un des généraux du Pentagone ; personnellement, je suis partisan d'organiser une opération amphibie, en attaquant Kushiro à la fois par mer, à l'aide d'hommes-grenouilles, et par terre, avec des commandos de *marines*... après avoir, bien entendu, prévenu le

gouvernement japonais et lui avoir donné les raisons de notre intervention.

— Mais ces hommes risquent de tomber immédiatement sous la coupe des pieuvres ! s'exclama l'homme de la C.I.A. ; et vos unités, qu'elles soient sous-marines ou terrestres, iront renforcer leur base au lieu de la détruire !

Il y eut un léger flottement dans la salle. « C'est le moment de les cueillir à chaud ! » se dit Ryde en se levant.

— Messieurs, dit-il, je demande la parole.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui en même temps.

— Nous vous écoutons, professeur, dit le représentant de la Maison-Blanche.

— Je vous remercie, messieurs. Je vous remercie d'autant plus que, dans les propositions que je vais faire, vous trouverez probablement des éléments fantastiques, des affirmations incroyables, bref des propos qui amèneront peut-être certains d'entre vous à douter de ma raison. Je vous demande donc instamment d'attendre la fin de mon exposé avant de formuler un jugement sur mes intentions et mon plan.

Il respira profondément et, dans le silence absolu, poursuivit :

— De ce que nous venons de voir, de ce qui a été dit dans cette salle et de tout ce que nous pouvons savoir par ailleurs, il résulte que les pieuvres de Kushiro ne peuvent être détruites par les armes que nous possédons, sauf, peut-être, par une bombe atomique qu'il nous est, en effet, impossible d'employer. Le commandant Bradham a certes pu massacrer un certain nombre de ces créatures. Mais cela n'est pas suffisant. C'est leur repaire même que nous devons anéantir. Il nous faut donc d'autres armes... et d'autres alliés.

— Quelles armes et quels alliés ? grommela un des généraux du Pentagone.

— Je vais y venir, répondit Ryde, et c'est maintenant, messieurs, que je vous demande de faire un effort pour conserver votre sang-froid. Les alliés que je vous propose pour attaquer les pieuvres de Kushiro sont... d'autres pieuvres !

Malgré sa mise en garde, plusieurs exclamations retentirent à la fois dans le studio.

— D'autres pieuvres ? Mais il est fou ! Pourquoi des pieuvres nous aideraient-elles à combattre leurs congénères ?

— Parce qu'il y a pieuvres et pieuvres, répondit Ryde en haussant le ton ; celles que vous venez de voir agir haïssent les hommes et n'ont d'autre but que d'en détruire le plus grand nombre, d'asservir le reste, et de régner sur une planète dont les trois quarts sont, après tout, faits d'océans et de mer et doit donc, selon eux, leur revenir. Ce plan est parfaitement réalisable si ces êtres parviennent à se procurer une bombe de cent mégatonnes, à la faire exploser en haute atmosphère, à

disperser ainsi la ceinture d'ozone qui nous protège contre les rayons ultraviolets, et à rendre toute vie impossible à la surface des terres émergées.

— Encore faut-il qu'elles se procurent cette bombe, objecta quelqu'un.

— C'est ce qu'elles s'apprêtaient à faire avec l'aide de l'escadre dont elles s'étaient emparées, répondit Ryde ; à présent, elles sont retournées à leur base et y préparent sans doute de nouveaux plans. Je ne serais pas surpris si elles envisageaient maintenant de construire leur propre bombe et leur propre fusée porteuse en utilisant les services de savants et de techniciens atomistes qu'elles transformeraient en zombies grâce à leur pouvoir hypnotique.

— Raison de plus pour..., commença Delanay.

— Raison de plus pour faire appel à d'autres pieuvres, celles qui sont favorables à l'homme, qui veulent créer entre elles et lui des rapports de confiance et je dirais même d'amitié, je sais que le terme paraîtra absurde à certains d'entre vous. Je puis leur garantir pourtant que ces pieuvres existent. Il y a trente ans et plus que je vis parmi elles et que j'ai établi, avec elles, des relations d'un type tout à fait particulier, ainsi qu'une communication télépathique quasi permanente. C'est elles qui m'ont prévenu de ce qui se préparait à Kushiro, elles qui ont conçu le plan que je vais vous exposer. On pourrait presque dire qu'en ce moment précis, ce sont elles qui vous parlent par ma bouche...

Une nouvelle rumeur s'éleva que le savant laissa s'éteindre d'elle-même.

— Le problème numéro un était d'empêcher l'escadre capturée par les pieuvres de Kushiro d'accomplir la mission prévue. C'est chose faite, n'y revenons pas. Mais notons au passage qu'un produit antihypnotique mis au point par certains savants japonais prisonniers à Kushiro a été reconstitué par mes pieuvres – appelons-les : les pieuvres de San Nicolas pour les différencier des autres – et qu'il est appliqué actuellement aux marins du *Glory* et de ses bâtiments d'escorte avec des résultats tout à fait encourageants. Dans peu de temps, ces hommes auront retrouvé leur état normal.

— Je confirme ce point, dit le contre-amiral Nichols.

— Voyons maintenant, poursuivit le professeur, quels sont les autres problèmes qui se posent à nous. Il s'agit, bien entendu, de nous emparer de la base et d'en éliminer les pieuvres en épargnant le plus possible les vies humaines, à commencer par celles des êtres que nous appelons les zombies, les hommes devenus esclaves des pieuvres. Pour ce faire, un seul moyen : envahir la base par la mer mais sans éveiller les soupçons des monstres de Kushiro. Des commandos d'hommes-grenouilles et, à plus forte raison, des *marines* seront infailliblement

détectés. En revanche, quels sont les êtres qui ne risquent pas d'attirer l'attention dans ce milieu... sinon les pieuvres elles-mêmes !

— Vous voulez dire, professeur, s'exclama l'homme du département d'État, que ce sont vos pieuvres qui vont aller s'attaquer aux autres ?

Ryde secoua la tête en souriant.

— Elles ne s'attaqueront pas à elles, du moins pas tout de suite et pas directement, répondit-il ; elles vont d'abord distribuer la plus grande quantité possible de produit antihypnotique aux zombies de la base et les inciter à s'en éloigner. Elles feront de même avec la population locale. L'idéal, ce serait qu'il ne reste plus un homme à cent kilomètres à la ronde autour de la base... Et le département d'État pourrait nous aider puissamment à atteindre ce but.

— Vraiment ? Et de quelle manière ? demanda l'autre.

— La base de Kushiro, répondit le savant, a été établie sur les restes d'un ancien volcan que l'on considère comme éteint. Mais, en explorant les fonds marins, mes pieuvres – car elles sont déjà sur place – ont observé que la couche rocheuse qui ferme aujourd'hui le cratère ne résisterait pas longtemps à une forte déflagration. La lave qu'elle recouvre jaillirait avec d'autant plus de violence que cette force a été plus longtemps contenue et le volcan rentrerait en activité. Si le gouvernement japonais était mis au courant de ce fait par le département d'État américain, appuyé par l'avis de quelques éminents volcanologues, il trouvera tout à fait normal d'ordonner l'évacuation de la zone menacée.

— Mais quelle est la déflagration qui pourrait faire sauter cette couche rocheuse ? Et qui se chargera de la produire ? demanda le représentant de la Maison-Blanche.

« Nous y voilà ! pensa Ryde ; c'est le moment ou jamais d'arriver à les convaincre. »

— Seule une bombe atomique sera capable de venir à bout de cette couche rocheuse, répondit-il d'une voix tranquille ; et seules les pieuvres de San Nicolas seront à même de placer cette bombe à l'endroit voulu.

Cette fois, la rumeur fut générale et nettement hostile.

— Comment ! s'exclama un des généraux du Pentagone ; vous venez de nous mettre en garde contre le danger que représenterait une bombe atomique si les pieuvres s'en emparaient. Et, maintenant, vous nous conseillez de leur remettre nous-mêmes cette bombe ! Je crois, en effet, professeur, que vous êtes un peu... dérangé !

— Et moi, général, je crois que vous n'êtes pas très attentif ! riposta Ryde d'un ton jovial ; je vous ai dit, tout à l'heure, qu'il existait deux espèces, ou, si vous préférez, deux races de pieuvres : celles de Kushiro qui nous sont hostiles et celles de San Nicolas qui nous veulent du bien. C'est à celles-ci, évidemment, que je confierai la

bombe en question.

Il s'interrompt un instant puis eut un large sourire.

— Vous ne donneriez pas votre pistolet d'ordonnance à un homme dont vous n'êtes pas sûr, n'est-ce pas, général ? demanda-t-il.

— Non, ça va de soi, marmonna le général en haussant les épaules.

— Mais si c'était votre meilleur ami qui vous la demandait ? insista Ryde.

Cette fois, le général resta coi.

— Mais qu'est-ce qui vous rend si sûr que les êtres que vous appelez « vos » pieuvres méritent votre confiance ? s'exclama la voix profonde du représentant de la Maison-Blanche ; qui vous prouve qu'une fois en possession d'une bombe nucléaire, elles ne vont pas s'en servir contre nous, comme les autres ?

Le professeur hésita, puis, après un court silence, se décida :

— Il m'est extrêmement difficile de vous répondre sur ce point, monsieur, murmura-t-il ; si nous en avons le temps, je vous demanderais de venir, avec moi, à San Nicolas, d'y revêtir une combinaison de plongée et d'aller à la rencontre de « mes » pieuvres. Je pense que vous comprendriez tout de suite pourquoi j'ai foi en elles. Mais, puisque cette expérience est malheureusement impossible, contentons-nous de raisonner. Les pieuvres de San Nicolas sont d'une intelligence supérieure, qui s'est encore développée depuis qu'elles ont absorbé les données contenues dans les bio-ordinateurs du professeur Ferguson. Ces êtres sont donc à même de concevoir ce que, dans leur haine frénétique des hommes, les pieuvres de Kushiro n'ont pas compris. À savoir qu'en détruisant pratiquement toute vie sur les terres émergées, elles allaient bouleverser de fond en comble l'écologie des océans et qu'elles risquaient d'être victimes, à plus ou moins longue échéance, de ce bouleversement. Mais il y a un point encore plus important...

Il prit un nouveau temps, comme s'il réfléchissait ou écoutait peut-être une voix intérieure.

— Les pieuvres de San Nicolas, dit-il enfin, ont compris qu'il y avait, entre elles et nous, une possibilité d'entente, de sympathie, pour ne pas dire de symbiose. Elles pensent – et je pense comme elles – que le futur et le progrès de l'humanité reposent en partie sur cette entente. Nous sommes très différents sur bien des points et étrangement pareils sur certains autres. Nous sommes, en quelque sorte, complémentaires, et nous avons autant à apprendre d'elles qu'elles de nous.

Ryde eut soudain un léger rire, un peu ironique.

— Mais tout cela est bien abstrait, dit-il ; en fait, je pourrais résumer cette explication en une phrase. Mais, si je prononçais cette phrase, vous seriez plus que jamais convaincus que j'ai perdu la

raison.

— Dites, insista son interlocuteur.

— Les pieuvres nous aiment, murmura Ryde, et elles veulent que nous les aimions...

CHAPITRE XIV

Le commandant du sous-marin jeta un rapide coup d'œil sur les divers instruments de son tableau de bord puis se tourna vers le contre-amiral Nichols.

— Nous sommes arrivés au point de rendez-vous, monsieur, dit-il.

— Très bien. Faites surface, répondit Nichols.

Le commandant donna ses ordres. Le régime des moteurs changea, les ballasts se vidèrent avec un chuintement caractéristique. Le submersible accusa soudain une pente assez forte tandis que les hommes de barre énuméraient des chiffres d'une voix monocorde :

— Trente pieds... vingt pieds... quinze pieds... dix pieds...

— Stabilisez à dix pieds... Périscope, dit le commandant.

Il s'empara des deux manettes de l'appareil qu'il fit lentement pivoter sur lui-même. Puis, avec un hochement de tête, il referma les manettes.

— Rien en vue. Reprenez la montée, dit-il ; dès que nous serons en surface, les canonnières et les mitrailleurs à leurs pièces. Et interdiction de fumer.

— Qu'est-ce que vous craignez ? demanda Nichols.

Le commandant le regarda dans les yeux.

— Tout, monsieur, répondit-il d'un ton froid ; quand on transporte à son bord ce que je transporte et que l'on s'apprête à en faire... ce que vous savez, on peut tout craindre.

Il allait s'engager sur l'échelle métallique qui montait vers le pont quand Ryde intervint.

— Une seconde, s'il vous plaît, commandant, dit le professeur ; vos hommes ont-ils été prévenus de ce qu'ils vont voir, là-haut ? Il ne faudrait pas qu'en apercevant les pieuvres, l'un d'eux s'affole et...

— Mes hommes savent tout ce qu'ils doivent savoir, professeur, coupa sèchement le commandant ; et pas un d'entre eux ne tirera un coup de feu sans mon ordre. Quant à vous dire ce qu'ils pensent de tout ceci...

— Il vaut peut-être mieux, en effet, ne pas en parler, dit Ryde en riant et en assujettissant les bouteilles qu'il portait sur le dos, par-dessus sa combinaison de plongée.

Le commandant lui jeta un regard pensif.

— Vous allez vraiment plonger, de nuit, dans cette mer infestée de..., commença-t-il.

— Vous voulez dire : cette mer peuplée d'amis, rectifia le professeur ; mais oui, commandant ! Je suis à l'origine de cette opération un peu... spéciale. Il est juste que j'y prenne part.

Le commandant fronça les sourcils.

— Vous savez que nous avons ordre de ne pas vous attendre, murmura-t-il ; où allez-vous vous réfugier quand cette... opération sera terminée ?

— Mes amis auront tout prévu, assura Ryde ; ce sont les êtres les mieux organisés que je connaisse.

L'officier haussa les épaules.

— Je ne sais pas, dit-il, si vous êtes l'homme le plus fou ou le plus courageux que j'aie rencontré de ma vie.

— Eh bien, dit Ryde, vous aurez tout le temps d'essayer de résoudre cette intéressante question pendant votre voyage de retour.

Il se tourna vers Nichols qui paraissait curieusement embarrassé et lui tendit la main.

— Au revoir, amiral, dit-il ; à bientôt, à San Nicolas pour y sabler le champagne.

— Je l'espère de tout mon cœur, Ryde, dit le contre-amiral ; sauf que je déteste le champagne...

— Alors ce sera du bourbon ! ironisa le professeur ; et, maintenant, messieurs, permettez-moi de passer le premier. On m'attend...

Dès qu'il déboucha sur le kiosque de commandement, il aperçut, sur le pont, solidement arrimé par des câbles d'acier, un gros container de six mètres de long sur trois de large et autant de hauteur. Des hommes étaient déjà occupés à le fixer à un palan électrique. Ryde s'approcha d'eux et vérifia les points d'accrochage. Un des marins ricana :

— Quand vous vous serez mis à la baille, prof, comment comptez-vous coltiner votre colis ? Sur votre dos ?

— Ne vous en faites pas pour ça, dit Ryde joyeusement ; j'ai des copains là-dessous qui valent les plus costauds des déménageurs. Et puis, c'est fou ce qu'on peut faire avec huit bras, vous n'avez pas idée !

— Quand même, murmura un autre marin, faire ami-ami avec les pieuvres, moi, ça me la coupe !

— Venez donc un de ces jours à San Nicolas, répondit Ryde ; vous verrez comme on peut s'amuser avec elles !

Il s'approcha du bord, se pencha et eut un sourire satisfait. Là-bas, à une dizaine de mètres de la surface, une faible luminescence oscillait en cadence.

— Et avec ça, toujours à l'heure au rendez-vous ! dit-il ; ça va, les gars ; vous pouvez manœuvrer le palan et laisser descendre le container. Il y a tout ce qu'il faut pour le réceptionner. Salut à tous !

Il tourna le dos à la mer et se laissa tomber. Presque aussitôt, une voix résonna dans sa tête.

« — Bienvenue parmi nous, Ryde, et bravo ! Nous savons tout le mal que tu t'es donné pour convaincre les hommes de nous confier cet engin. »

« — Sans l'attaque de l'escadre et la mort d'un pilote, je n'y serais pas arrivé », répondit Ryde, mentalement.

Il se laissa lentement descendre vers la tache lumineuse. Soudain, une autre voix s'éleva, toute proche.

« — Je suis contente que tu sois avec nous », dit-elle.

Ryde tressaillit et, dans la vague clarté, distingua une forme humaine parfaitement reconnaissable.

« — Suzan ! s'exclama-t-il sous son masque, au nom de tous les dieux qu'est-ce... »

« — Inutile de me faire une scène, même par télépathie, dit la jeune fille ; j'ai pensé, tout comme toi d'ailleurs, qu'il était juste que des humains participent à une opération qui vise à sauver l'espèce humaine... Mais ce n'est vraiment pas le moment de se disputer ! Voilà le container ! »

L'énorme parallélépipède descendait en effet lentement vers eux en tournoyant autour de son câble. Aussitôt, la tache lumineuse parut éclater en tous sens. Ryde vit surgir de son centre une forêt de tentacules qui formèrent une sorte de filet au milieu duquel le container vint se poser. Puis un éclair bleuâtre traversa l'eau noire et ce fut comme un ordre. Les tentacules se tendirent, resserrèrent leur pression sur l'engin qui commença à se déplacer latéralement.

La voix retentit de nouveau :

« — Suzan ! Ryde ! Accrochez-vous au container. Car nous devons faire vite et vous ne pourriez pas nous suivre. »

Le professeur obéit et empoigna à deux mains le rebord métallique, imité par sa fille. Aussitôt l'allure s'accéléra. Battant l'eau de leurs tentacules, les pieuvres mirent en action les siphons qu'elles portaient à l'arrière de leur capuchon et qui leur servaient de moyen de propulsion. La vitesse devint bientôt telle que Ryde sentit son masque se coller contre son visage. Il se tourna vers Suzan et vit qu'elle avait les mêmes problèmes que lui.

« — Ce n'est pas trop dur ? » demanda-t-il mentalement.

« — Si, répondit la jeune fille ; mais pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer ce moment ! » « Moi non plus, pensa Ryde ; même si nous devons y laisser notre peau ! Jamais la collaboration entre l'homme et la pieuvre n'aura été aussi totale ! Et, si nous réussissons, quelle promesse pour le futur... » La vitesse diminuait maintenant.

« — Nous approchons de la calanque qui mène dans les profondeurs du volcan, dit la voix ; il est possible que le lieu soit gardé par nos adversaires. Si ceux des nôtres qui nous précèdent entrent en contact avec eux et qu'il y ait combat, Ryde et Suzan, n'essayez pas

d'intervenir. Vous seriez irrémédiablement condamnés. Quant à nous, nous avons nos moyens naturels, et aussi quelques-uns que la technique des hommes nous a permis de mettre au point. J'espère que nous n'aurons pas à nous en servir... » Ryde sentit sa gorge se contracter. L'idée qu'une bataille de pieuvres pourrait se produire dans ces profondeurs ténébreuses était déjà, en soi, assez éprouvante pour les nerfs. Mais si les monstres de Kushiro l'emportaient ? S'ils s'emparaient de la bombe de cinq mégatonnes enfermée dans le container ? « Ce serait moi, alors, qui aurais fourni, à nos adversaires, une arme qu'elles s'empresseraient de retourner contre nous... »

« Ne te fais pas de soucis, dit la voix ; nous ne pouvons qu'être vainqueurs car notre intelligence est doublée par la vôtre... Montrez à Ryde un des instruments dont nous disposons... »

Un tentacule se déroula en direction de Ryde qui aperçut, bien calé entre les ventouses, une sorte de javelot terminé par une flèche.

« Un fusil sous-marin, pensa Ryde ; encore faudra-t-il que la flèche touche un organe vital... »

« — Non, répondit la voix ; ces flèches sont munies d'une pointe électrique. Quel que soit l'endroit où elle frappera, la décharge sera suffisante pour tuer ou, au moins, pour paralyser la pieuvre... » Un nouvel éclair bleuâtre fulgura dans la mer, à quelque distance du container. Celui-ci, retenu par les tentacules qui l'enserraient, ralentit encore puis s'immobilisa. Ryde tenta de scruter les ténèbres mouvantes qui s'étendaient devant lui. Et, soudain, il aperçut, au loin, une rangée de points lumineux disposés en cercle. Au même instant, des sons suraigus s'élevèrent à l'intérieur de son crâne, provoquant une douleur à peine supportable.

« Nous sommes tombés sur une patrouille ennemie ! » songea-t-il avec épouvante.

L'intensité des sons diminua aussitôt tandis que la voix – cette voix singulière qui ressemblait à la fois à celle de Suzan et à la sienne – murmurait :

« — Oui, nous venons de nous heurter à un groupe adverse. Je vais baisser au maximum le volume de la communication télépathique pour que vous ne souffriez pas trop. Mais restez attentifs... »

À une distance qu'il était incapable d'évaluer, Ryde vit les points lumineux s'écarter les uns des autres. L'un d'eux s'enfla tout à coup, puis éclata en une myriade d'étincelles multicolores. Dans cette gerbe de lumière, Ryde distingua un grouillement de corps gris et mous, de tentacules entrelacés, de capuchons rouge sang relevés sur des becs noirs de part et d'autre desquels jaillissaient des nuages de liquide sombre.

« Les pieuvres de Kushiro crachent leur venin, songea le professeur ; j'espère que les nôtres sont immunisés contre lui... » Un autre monstre

éclata, puis un troisième. C'était, maintenant, dans le gouffre, un ruissellement de couleurs, un éclaboussement de lumières, un véritable feu d'artifice de matière vivante et palpitante. Et, dans cet embrasement ponctué de halètements rauques, de rugissements, de crisements, de sifflements stridents, les dimensions de l'abîme qui les entourait se dessinèrent peu à peu.

On devinait, partout, des cheminées colossales dont le sommet allait se perdre à des hauteurs vertigineuses et qui paraissaient plonger jusqu'aux tréfonds de la planète. Des pans de roches aux formes torturées laissaient voir des boyaux boursouflés, des poches livides, des creux tapissés de mousses sanguinolentes, un univers fabuleux et cauchemardesque qui semblait fait des organes d'un corps gigantesque. « Nous voici dans les entrailles du globe, pensa Ryde, et il est prodigieux de voir à quel point elles ressemblent aux nôtres... »

Les bruits et les éclatements colorés s'estompaient peu à peu. Puis les ténèbres se reformèrent.

« — Nous en sommes venus à bout, dit la voix, redevenue toute proche ; mais il faudra faire vite à présent... »

L'éclair bleuâtre réapparut. Aussitôt, le container reprit sa course, poussé et halé par des dizaines de tentacules. Ryde se sentit descendre de plus en plus bas. Puis il y eut un choc léger.

« Nous sommes ici à la ligne de fracture de la couche de roches volcaniques, dit la voix ; c'est l'endroit que nous avons choisi pour l'explosion. Il nous reste à amorcer la bombe et à mettre en marche le mécanisme du détonateur à retardement. Suzan, Ryde, remontez à la surface. Nous vous y rejoindrons et vous guiderons ensuite vers l'abri sous-marin où nous pourrions attendre sans risque la déflagration de la bombe et l'éruption du volcan. »

La main de Ryde se posa sur le bras de sa fille. Elle inclina la tête, et, du même mouvement, ils s'élancèrent vers le haut. À peine avaient-ils atteint la surface qu'ils virent, à quelques dizaines de mètres, un dinghy se balancer sur les vagues, maintenu par deux pieuvres qui émirent à leur approche un signal coloré.

D'un mouvement souple, la jeune fille se hissa par-dessus le rebord arrondi de l'embarcation, aussitôt suivie par son père, et se laissa aller sur le fond en arrachant son masque.

— Nico a vraiment pensé à tout, murmura-t-elle ; je me demandais à l'instant combien de temps j'allais encore pouvoir rester en plongée.

— Eh bien, crois-le ou pas, dit Ryde d'une voix essoufflée, mais j'étais justement en train de me poser la même question.

CHAPITRE XV

Dans le poste de commandement du porte-avions *Glory*, l'amiral Edmund Lacy et son vieil ami, le contre-amiral Kenneth Nichols braquèrent du même mouvement leurs jumelles en direction de l'île de Hokkaido dont les côtes montagneuses venaient d'apparaître à travers une légère brume.

— J'espère que cette brume ne va pas s'épaissir, grommela Lacy ; sinon, je donne l'ordre de nous rapprocher de Kushiro. Je tiens à être aux premières loges pour le spectacle !

— Ne te colle quand même pas trop près de la scène, Edmund, dit Nichols en riant ; il pourrait y avoir des retombées qui ne seraient pas seulement volcaniques, comme tu sais. Cinq mégatonnes, ça fait beaucoup !

— Mais Ryde nous a assuré, avant de partir, qu'il n'y aurait pratiquement pas de retombées, dit Lacy ; l'explosion doit se produire à très grande profondeur.

— D'accord, d'accord, répliqua Nichols ; mais entre ce que les savants prévoient et ce qui arrive, il y a, parfois, de petites... bavures.

— J'ai une confiance totale en Ryde, affirma Lacy ; le simple fait qu'il ait réussi à trouver le moyen de nous arracher à ces monstres prouve assez sa compétence.

— Tout à fait d'accord avec toi, répondit Nichols ; et Ryde a bien mérité l'accueil qu'on lui prépare à Washington... Mais, en ce qui me concerne, je trouve qu'on est fort bien ici... et d'ailleurs la brume se lève... Au fait, ajouta-t-il, as-tu pensé qu'une éruption volcanique s'accompagne souvent d'un raz de marée ? Nous risquons d'être méchamment secoués dans quelques minutes.

L'amiral hocha la tête.

— Tout est paré à bord, répondit-il ; mais, même si nous dansons un peu, cela me fera plaisir de penser que d'autres vont danser beaucoup plus que nous ! Kenneth, je crois que, de ma vie, je ne pourrai plus voir une pieuvre !

— Et pourtant Ryde a bien l'intention de nous inviter tous dans sa base de San Nicolas pour nous donner une démonstration des talents de ses... protégés, ricana Nichols.

— Je sens que, ce jour-là, j'attraperai une grippe carabinée, grogna Lacy ; la seule démonstration que je souhaite avoir c'est l'éruption de ce volcan.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Et nous devrions l'avoir dans moins d'une minute, ajouta-t-il d'une voix tendue.

Les deux hommes braquèrent à nouveau leurs jumelles sur le sommet du volcan éteint. Derrière eux, un haut-parleur annonça :

— H moins cinquante... quarante-cinq... quarante...

— Kenneth, tu connais une prière ? demanda Lacy à mi-voix.

— Plusieurs, répondit Nichols ; mais, dans ce cas particulier, je ne vois vraiment pas à qui m'adresser... Est-ce que les pieuvres ont un dieu ?

— Trente... vingt-cinq... vingt..., continuait le haut-parleur.

— Ryde doit le savoir, murmura l'amiral.

— Quinze... dix... cinq, quatre, trois, deux, un, zéro !

À l'instant même où le haut-parleur se taisait, une sourde rumeur monta de l'horizon. Lacy et Nichols échangèrent un regard puis se retournèrent vers l'île où le volcan se dressait toujours, inchangé.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, souffla Lacy.

— Attends une seconde, bon sang ! répliqua Nichols d'un ton irrité ; la bombe a explosé, nous venons de l'entendre. Mais il faut encore que le fond solidifié du cratère se crevasse, que la lave monte dans les cheminées, il faut que...

Il s'interrompt net et poussa un juron.

— Regarde ! hurla-t-il.

Une énorme colonne de fumée blanche venait de jaillir au sommet du volcan, suivie, presque aussitôt par un panache de flammes fuligineuses. Puis, avec un grondement qui parut remplir le ciel tout entier, un torrent vertical de matières incandescentes fusa, suivi d'un autre, d'un autre encore. Un immense « hourrah ! » couvrit presque le bruit de l'éruption. Tout l'équipage du *Glory* penché le long de la rambarde saluait, à sa manière, la disparition de Kushiro.

Car Kushiro disparaissait, c'était évident. Déjà le sommet du volcan s'érodait, se couvrait de laves. D'énormes pans de roches s'en détachaient et retombaient dans le fleuve embrasé qui dévalait les pentes des falaises éventrées, s'enfonçaient dans la mer où elles soulevaient de colossales gerbes de vapeur, noyant une partie du rivage. De nouveaux jets de lave continuaient à gicler des entrailles de la terre, s'ajoutaient aux premières, formaient des coulées de plus en plus larges sous le passage desquelles tout se mettait instantanément à flamber.

— Pourvu que cela n'aille pas trop loin et que Hokkaido ne soit pas dévastée, murmura Nichols en essuyant la sueur qui s'était formée sur son front.

— Les volcanologues ont été formels, répondit Lacy qui, lui aussi transpirait à grosses gouttes ; l'éruption ne devrait pas s'étendre au-

delà d'un rayon d'une cinquantaine de *miles*.

— Espérons que leurs calculs sont aussi exacts que ceux des pieuvres, marmonna Nichols.

Il chancela soudain et dut se retenir à la rambarde.

— Voilà l'onde de choc ! cria-t-il ; c'est le moment de se cramponner !

Un long frémissement venait de commencer à agiter la surface de l'océan. Lacy réintégra en titubant le poste de pilotage et lança quelques ordres dans son micro. Puis il se tourna vers Nichols avec un sourire de triomphe.

— Nous allons peut-être avoir un mauvais coup de tabac, Kenneth ! s'exclama-t-il ; mais quand je pense à ce qui se passe là-bas, chez ces saletés de bestioles, je suis prêt à affronter n'importe quoi, même un typhon !

*

* *

Dans un bureau du département d'État, une dizaine d'hommes étaient penchés, silencieux, vers l'écran de télévision où le volcan de Kushiro continuait à déverser des flots de lave d'un rouge ardent. La voix du commentateur était rauque d'excitation.

— L'éruption semble être d'une violence inattendue, disait-elle, et, selon les experts qui l'observent en même temps que nous, elle promet de faire date dans l'histoire de la volcanologie. Ce qui est sûr, c'est que, si des mesures préventives n'avaient pas été prises par le gouvernement japonais, cette éruption aurait fait des milliers et des milliers de victimes. Je parle de victimes humaines, bien entendu. Car les victimes animales de ce cataclysme paraissent innombrables. Et, à ce sujet, on me signale la quantité tout à fait anormale de pieuvres qui se trouvaient sans doute dans les grottes sous-marines au-dessous du volcan et dont les cadavres commencent à apparaître à la surface de la mer. Je vais essayer d'en voir un peu plus...

La caméra se déplaça, cadra les rivages de Kushiro et la même exclamation stupéfaite s'éleva dans le bureau. Sur des kilomètres et des kilomètres, la mer semblait faite d'un magma de chair grise et molle, où l'on distinguait encore, çà et là, des débris de tentacules à travers les flots de vapeurs tourbillonnantes.

— Un maelström, un raz de marée de pieuvres ! disait la voix de plus en plus excitée du commentateur ; jamais, de mémoire d'homme, on n'en a vu un si grand nombre ! La région de Kushiro était connue pour les fermes aquatiques où l'on élevait ces animaux. Mais personne n'imaginait qu'en dehors de ces fermes, d'autres pieuvres – dont certaines ont une taille monstrueuse, semble-t-il – vivaient cachées sous le volcan. Qu'est-ce qui a pu les pousser à se rassembler ainsi ? Cette étrange communauté avait-elle un but, et lequel ? Il faudra poser

la question aux spécialistes et, notamment, au professeur Thomas Ryde de la base océanographique de San Nicolas.

— À force de dégoïser ainsi, cet imbécile va vendre la mèche ! grommela le représentant du département d'État ; que l'on téléphone immédiatement au professeur, d'abord pour lui présenter nos plus vives félicitations et nos remerciements les plus sincères, mais aussi et surtout pour lui demander de ne répondre à aucune des questions qui vont lui être posées par les journalistes du monde entier. Ce n'est pas le moment de révéler à l'opinion publique que la Terre a failli passer sous la domination des pieuvres !

— Et ce ne sera jamais le moment, ponctua l'homme de la Maison-Blanche.

*

* *

Thomas Ryde raccrocha le téléphone et eut un sourire un peu las.

— Washington, dit-il à Suzan qui le regardait avec attention ; des félicitations, des remerciements et bla-bla-bla, mais, surtout, le conseil, pour ne pas dire l'ordre, de la boucler devant les journalistes qui ne vont pas tarder à rappliquer, paraît-il.

La jeune fille haussa les épaules.

— Je les recevrai si tu veux, dit-elle en riant ; je les emmènerai voir Nico qui leur flanquera une telle trouille que pas un d'entre eux n'y résistera.

On sonna à la porte de la villa de San Catalina.

— Déjà eux ! s'exclama Suzan en courant à la fenêtre ; ah non ! C'est l'ami Ferguson qui vient aux nouvelles.

Quelques instants plus tard, l'informaticien pénétrait dans la pièce.

— Alors ? demanda-t-il avidement.

Le visage de Ryde se contracta.

— Alors l'opération est réussie en tout point, dit-il en détournant la tête ; nous avons même eu droit aux remerciements du gouvernement japonais pour l'avoir prévenu en temps voulu de l'imminence d'un cataclysme qui aurait pu faire des milliers de victimes.

— Eh bien, c'est plutôt un succès, non ? demanda Ferguson d'une voix étonnée ; tu m'annonces cela avec une tête d'enterrement !

— C'est que cette éruption a quand même fait des milliers de victimes, dit Ryde, sombrement ; pas parmi les hommes, non. Mais parmi les pieuvres...

— Mais c'étaient des monstres ! s'exclama Ferguson ; elles voulaient nous dominer, nous anéantir, conquérir la planète...

Le professeur se dirigea vers le bar et y remplit deux verres. Il en tendit un à Ferguson.

— Oui, je sais tout cela, dit-il d'un ton pensif ; mais je me demande quand même si nous n'avons pas réagi trop vite, trop impulsivement,

trop humainement devant cette menace. Peut-être après tout, était-il possible d'entrer en contact avec elles, d'essayer de les comprendre, de modifier leurs projets...

— Tu rêves ! dit Ferguson ; tu sais bien ce qui est arrivé à tous les hommes qui sont, comme tu dis, entrés en contact avec elles...

Ryde but une gorgée d'alcool avant de répondre.

— Oui, je le sais, répondit-il ; mais n'oublie pas que ces hommes, des savants japonais entre autres, avaient délibérément développé l'agressivité chez ces pieuvres... Sans parler des fermiers de la région qui les élevaient pour les consommer ensuite. Ces pieuvres ne pouvaient que nous être hostiles, et dans une certaine mesure, elles se sont mises à nous ressembler et à se comporter comme nous. Après tout, que faisons-nous d'autre que de dominer la planète et, depuis quelque temps, de nous emparer des océans et des mers ? Peut-être qu'en traitant autrement les pieuvres de Kushiro, nous aurions pu en faire...

— Quoi ? s'exclama Suzan ; des amies comme les nôtres ? Tu ne parles pas sérieusement, papa ! Et tu es en complète contradiction avec ce qu'en pense Nico !

— Ah ! Alors, là, je n'ai plus rien à dire ! s'exclama Ryde avec un sourire forcé ; si Nico l'a dit, c'est que c'est vrai, tout le monde le sait !

— Tu es absurde ! s'écria la jeune fille, rouge de colère ; tiens ! je préfère aller retrouver Nico ! Lui, au moins, ne me dira que des choses sensées !

Les deux hommes la regardèrent sortir de la pièce.

— Nico est donc revenu ici ? demanda Ferguson d'un ton qu'il essayait de rendre indifférent.

— Ou bien Suzan va le rejoindre dans sa grotte, répondit Ryde ; en tout cas, ils ne se quittent plus... Mais, au fait, tu avais quelque chose à me dire, non ?

Le visage de l'informaticien s'anima.

— Oui, dit-il ; une idée qui m'est venue pendant que je fabriquais de nouveaux bio-ordinateurs.

— Tu veux dire : de nouvelles pythies, rectifia Ryde en souriant.

— Si tu veux. Tu en connais le principe, je n'y reviens pas. Tu sais aussi ce qui est arrivé aux pieuvres qui en ont absorbé la substance. Il y a eu, en quelque sorte, une symbiose mentale et affective entre elles et nous. On peut même dire que, sur certains points, leur niveau intellectuel et sensoriel est supérieur au nôtre. Imaginons maintenant que nous procédions à l'opération inverse. C'est-à-dire qu'au lieu de bio-ordinateurs, j'essaie de créer une gelée moléculaire composée des fibres nerveuses géantes des pieuvres et de nos neurones à nous.

— Ce seront de nouvelles pythies, voilà tout, dit Ryde en s'asseyant. Ferguson lui fit face.

— Si nous nous en servons comme telles, c'est exact, admit-il ; mais suppose que nous absorbions cette gelée moléculaire, comme l'ont fait les pieuvres...

Ryde sursauta si fort qu'il répandit une partie de son verre sur sa chemise.

— Tu veux nous faire avaler ta bouillie ! s'écria-t-il ; mais qui te dit qu'elle aura, sur nous, les mêmes effets que sur les pieuvres ? Ta gelée va peut-être, tout simplement, nous rendre fous ou débiles !

— Il n'y a aucune raison de le craindre ! protesta Ferguson ; moi, je crois plutôt qu'elle aura, sur notre intellect et notre système nerveux, des effets bénéfiques. Nous redeviendrons les égaux des pieuvres et, de ce fait, la fusion entre elles et nous n'en sera que plus totale.

— La fusion, répéta Ryde en se levant brusquement pour aller remplir son verre.

Il demeura un instant immobile, le visage tourné vers la mer.

— En tout cas, moi, je suis prêt à tenter l'expérience sur ma propre personne, assura Ferguson avec enthousiasme ; et si elle se solde par un échec, si j'en sors fou ou gâteux, je compte sur ta vieille amitié pour prendre soin de moi.

Ryde se retourna lentement et dévisagea l'informaticien.

— La fusion entre la pieuvre et l'homme, dit-il enfin d'une voix rêveuse ; pourquoi pas ? C'est une idée que je caresse depuis longtemps. Mais, vois-tu, mon vieux, je me demande si nous allons avoir besoin de ta nouvelle gelée moléculaire pour qu'elle s'opère, cette fusion...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Ferguson en fronçant les sourcils.

Ryde but une autre gorgée. Puis ses yeux se dirigèrent vers la porte que Suzan venait de franchir. Ferguson suivit son regard et tressaillit. Puis les deux hommes demeurèrent immobiles, silencieux, comme s'ils attendaient quelque chose...

FIN

*Achevé d'imprimer en mai 1984
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Numérisation : mai 2014
Dépôt légal : juillet 1984
Imprimé en France

ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

PIEUVRES

Des animaux entraînés à faire la guerre aux côtés des hommes, il en existe depuis les temps bibliques: pigeons, chiens, rats, chauves-souris, otaries, baleines, dauphins et pieuvres ont ainsi servi la stratégie et la tactique de tel ou tel belligérant.

Mais si ces animaux «combattants» s'avisent un jour de retourner leurs «armes» contre ceux qui les ont armés? Si, par exemple, les pieuvres décidaient de faire la guerre aux hommes?



9 782265 026742

Doc. VLOO - YOUNG ARTISTS
(Les Edwards)